Bibliotheca
Boeniana

JY 1

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/thtredemonsi02legr

Rien de Montvaillant.

THÉATRE

DE MONSIEUR

LE GRAND,

COMEDIEN DU ROY.

TOME SECOND.

libris petri-Stephani Rivié,
itis ordinis Sancti Ludovici,
iorum munimentorum præfecti.

THÉATRE

DE MONSIEUR

LE GRAND,

COMEDIEN DU ROY.

TOME SECOND.

A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XLII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1995
.L6
1742
V.2
Coll. spec.

PIECES

Contenues en ce ſecond Volume.

L'USURIER GENTILHOMME.

L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT.

LE ROY DE COCAGNE.

PLUTUS.

CARTOUCHE.

BELPHEGOR.

LE FLEUVE D'OUBLI.

L'USURIER GENTILHOMME.

COMEDIE

Représentée en 1713.

A

MADAME

LA MARQUISE DE CREQUI.

ADAME,

Lorſque l'on verra votre Nom à la tête de cette Comédie, on jugera aiſément que j'ai voulu par un contraſte faire ſortir davantage les Caractères

que j'y joue. En effet, MADAME, la gloire de votre Sang, les agrémens de votre Perſonne, les charmes de votre Eſprit, & cette magnificence qui accompagne toutes vos actions, ſont comme autant de flambeaux, qui portés devant quelques-unes de nos nouvelles Dames, en éclairent le ridicule, & font voir avec plus d'éclat combien vainement on s'efforce d'imiter les manieres de la véritable Nobleſſe, lorſque l'on n'eſt ſoutenu que du mérite de la fortune.

Mais, MADAME, cette raiſon n'étoit pas ſuffiſante pour me pardonner à moi-même ma témérité ; il a falu pour m'enhardir à vous dédier cette bagatelle, me rappeller toutes les bontés que l'illuſtre Maiſon dont vous ſortez a toûjours eu pour ma famille Boulonoiſe, & chercher ma confiance dans

les graces que Monſeigneur le Duc d'Aumont répand inceſſamment ſur moi.

Je ſçais, MADAME, que je ne puis vous nommer une perſonne qui vous ſoit plus chere; & honoré de ſa Protection, j'oſe me promettre la vôtre, & me dire avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
LEGRAND.

ACTEURS.

FONTAUBIN, Gentilhomme, Pere d'Henriette.

HENRIETTE, Fille de Fontaubin.

LICASTE, Amant d'Henriette

Mr. MANANVILLE, Uſurier.

Me. MANANVILLE, ſa femme.

LE BARON DE LA GRUAUDIERE, leur fils.

COLAS, frere de Mr. Mananville.

CRISPIN, Valet de Licaſte.

LISETTE, ſuivante d'Henriette.

RAGOTIN.
LAVERDURE.
JASMIN.
} Domeſtiques de Mr. Mananville.

MUSICIENS ET DANSEURS.

La Scene eſt dans la Maiſon de Mr. Mananville à Paris.

L'USURIER GENTILHOMME.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LICASTE, HENRIETTE,

HENRIETTE.

NOn, Licaſte, je ne puis plus vous parler.

LICASTE.

Charmante Henriette.

HENRIETTE.

A quoi m'expoſé-vous, après tout ce que je vous ai fait dire! Vous oſez paroître dans la maiſon de votre Rival le jour qu'il m'épouſe, dans le tems qu'on s'apprête à ſigner le Contrat, vous me perdez Licaſte.

LICASTE.

Ne craignez rien, Madame, un de ſes domeſtiques que j'ai mis dans mes intérêts m'a introduit ici, & Liſette votre Femme de chambre ne vous laiſſera pas ſurprendre. Je vous dirai donc....

HENRIETTE.

Je ſçais tout ce que vous pouvez me dire, & les reproches que vous êtes en droit de me faire. Mais je me vois réduite à obéir à mon pere.

LICASTE.

Mais trahir mon amour pour épouſer le Baron de la Gruaudiere, le fils de Monſieur Mananville, le plus inhumain Agioteur de tout Paris.

HENRIETTE.

Quand vous me répéterez cela cent fois, je vous dirai toujours la même choſe; je vois mon pere ruiné par le jeu, & par les mauvaiſes affaires qu'il a faites depuis un tems avec les Uſuriers; il ne peut dégager ſes Terres & ſoutenir ſa Nobleſſe que par ce mariage; vous n'avez point de bien; vous n'en attendez que du gain d'un Procès, qui depuis deux ans ſe doit juger tous les jours, & qui ſelon les apparences n'eſt pas près de finir.

LICASTE.

Il eſt vrai que juſqu'ici mon bien n'a pas été fort conſidérable, mais enfin mon oncle eſt à bout, il ne peut plus long-tems retenir les deux cens mille francs dont la chicane l'a fait jouir juſqu'à préſent;

c'eſt aujourd'hui que l'affaire ſe juge en dernier reſſort, & de moment en moment j'en attends des nouvelles.

HENRIETTE.

Ces nouvelles arriveront trop tart. En attendant que Madame Mananville ſoit viſible, mon Pere eſt allé chez le Notaire, il ſera de retour dans un moment.

LICASTE.

Que je ſuis malheureux ? Faut-il que malgré mon bon droit, la lenteur de la Juſtice me ſoit auſſi préjudiciable que me le ſeroit la perte de mon Procès !

HENRIETTE.

Vous vous étiez chargé d'écrire à mon frere le Capitaine, votre meilleur ami, de hâter ſon retour pour s'oppoſer à ce mariage.

LICASTE.

Je l'ai fait, il arrive aujourd'hui ou demain au plus tard ; ſa réponſe m'en aſſûre.

HENRIETTE.

Il faut que Monſieur Mananville en ait eu avis, & qu'il craigne cette arrivée, car il preſſe furieuſement les choſes ; hier on me fit voir ſon Fils pour la premiere fois, aujourd'hui je viens rendre ma premiere viſite à Madame Mananville, & l'on prétend dans le moment même ſigner le Contrat.

LICASTE.

Au nom de notre amour, belle Henriette, je

vous conjure de trouver quelque prétexte à pouvoir différer jusqu'à l'arrivée de votre frere le Capitaine. D'ailleurs, j'ai mis Crispin en campagne pour s'éclaircir à fond de la naissance de Monsieur Mananville, qu'on m'a assuré être des plus obscures; il devoit ce matin.... Mais le voici.

SCENE II.

HENRIETTE, LICASTE, CRISPIN.

LICASTE.

HE' bien, Crispin!

CRISPIN.

Je viens du logis, où l'on m'a dit que vous étiez ici.

LICASTE.

Sçais-tu quelque chose de nouveau?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, & de très-important même. Sur quelques avis, je m'étois, comme vous sçavez, transporté à Charonne; j'y ait fait quelque séjour, & je suis enfin parvenu à me faire instruire de l'histoire véritable & remarquable de notre Usurier. Or écoutez.

HENRIETTE.

Parlez bas, & ſongez que nous ſommes chez lui.

CRISPIN.

Il eſt de race payſanne, fils d'un Magiſter de Village ; il vint à Paris en l'an mil ſix cens quatre-vingt-un, âgé de vingt ans. Il ſe mit d'abord dans le ſervice, ſous l'étendard d'un homme d'affaires.

LICASTE.

Paſſons.

CRISPIN.

En quatre-vingt trois, il revint au Village, où il épouſa, par eſpéce d'amourette, la Fille du gros Matthieu de Charonne ; il en eut un Fils nommé Claude ; & ce Claude eſt aujourd'hui votre Rival.

LICASTE.

J'entends.

CRISPIN.

Ce fils fut retiré de nourrice à l'âge de douze ans.

LICASTE.

A l'âge de douze ans !

CRISPIN.

Oui, il a tetté fort long-tems ce garçon-là, c'eſt ce qui fait qu'il a l'eſprit vif ; il a été preſque autant à l'école, &....

LICASTE.

Laiſſe-là le mérite du Fils, parle-nous de la fortune du Pere.

CRISPIN.

De retour à Paris, après avoir ſervi pluſieurs Uſuriers, il a travaillé pour ſon compte, & ayant gagné plus de deux cens mille écus en trois ans à l'agiot, il a acheté depuis peu des Terres, & a érigé de ſon chef celle de la Gruaudiere en Baronnie dont ſon fils Claude porte le nom.

HENRIETTE.

Si l'on peut prouver cela à mon Pere, je doute que malgré le mauvais état de ſes affaires, il veuille paſſer outre.

CRISPIN.

Oh parbleu, j'ai pris mes meſures pour lui faire voir les choſes au doigt & à l'œil. A Charonne, j'ai heureuſement trouvé un certain payſan, propre frere de notre Uſurier, à qui depuis trois ans, il n'avoit point donné de ſes nouvelles. Après avoir bû maintes chopines avec lui, je l'ai averti qu'on marioit ſon neveu, & qu'il feroit plaiſir à ſa famille de venir à la nôce.

LICASTE.

Fort bien.

CRISPIN.

C'eſt un original qui ne contribuera pas peu à faire ouvrir les yeux à Monſieur Fontaubin.

HENRIETTE.

Sans doute, mon Pere pourroit faire des réfléxions là-deſſus.

CRISPIN.

Il en fera, & ſur-tout quand il verra & entendra Madame Mananville. Quelques efforts qu'elle faſſe pour contrefaire la femme de qualité; ſa fortune a été trop prompte, pour qu'elle ait eu le tems de ſe défaire de ſes manieres & de ſon langage.

LICASTE.

Je le crois.

CRISPIN.

Outre plus. Le Maître à chanter qui s'eſt chargé du divertiſſement qui doit ſervir de prélude à la ſignature du Contrat, eſt des amis de Liſette & des miens; c'eſt un homme auſſi dépourvû de bon ſens que rempli de Muſique.

LICASTE.

Je ſçais tout cela, & tu m'as dit même qu'il t'avoit prié de chercher quelque Poëte pour lui faire des paroles.

CRISPIN.

Je les ai faites moi-même.

LICASTE

Quels contes!

CRISPIN.

Non, Monſieur, c'eſt la vérité, je les ai compoſées, & Liſette les a corrigées.

LICASTE.

Cela ſera pitoyable.

CRISPIN.

Qu'importe ; elles auront tantôt leur effet. Mais voici Liſette.

SCENE III.

LICASTE, HENRIETTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

MAdame Mananville, & le Baron de la Gruaudiere ſon fils ſont viſibles, & viennent de ce côté ; ſongez à vous.

HENRIETTE.

Sortez Licaſte.

CRISPIN.

Non, Madame, je ſçais dans cette Maiſon où le cacher, en attendant des nouvelles de notre Procès.

LICASTE.

Mais, Madame, que je ſçaches au moins vos ſentimens avant de me ſéparer de vous, & ſi....

HENRIETTE.

Je ferai mon poſſible pour gâgner du tems. Mais ſi ceux que vous attendez tardent trop....

CRISPIN.

Le Payſan, frere de Monſieur de Mananville marche ſur mes pas, & pour votre frere le Capitaine, s'il ne vient pas aſſez-tôt, je le ferai bien arriver moi, ſans adieu, Liſette.

LISETTE.

Ah ! Monſieur Criſpin, je ſuis votre ſervante.

SCENE IV.

HENRIETTE, LISETTE.

HENRIETTE.

JE ne ſçais où j'en ſuis, & quelque réſolution que j'euſſe priſe d'obéir à mon pere, la ſeule vûë de Licaſte....,

LISETTE.

Paix, voici Madame Mananville & votre futur.

SCENE V.

Madame MANANVILLE, LE BARON DE LA GRUAUDIERE, HENRIETTE, LISETTE,

Me. MANANVILLE.

LAquais, holà laquais, mes gens, où eſt donc toute cette Canaille ?

HENRIETTE.

Comme c'eſt mon pere qui m'a conduit ici, Madame, je m'attendois qu'il me préſenteroit à vous, & je ne ſçais pas bien quel compliment vous faire dans cette premiere entrevûë.

Me. MANANVILLE.

Ah, Madame, c'eſt à moi à commencer, & je vous dirai, Madame, que je ſerons tretous ravis de vous avoir dans notre alliance.

HENRIETTE, *bas à Liſette.*

Liſette.

Me. MANANVILLE.

Vous avez du mérite par-deſſus les yeux, Madame, & il ſeroit à ſouhaiter pour nous que le nôtre égalit le vôtre, pour être au niveau les uns des autres.

LE BARON.

LE BARON.

Pour moi, Madame, je ne vous dis rien aujourd'hui, car je vous vis hier; & je n'ai pas assez de mémoire pour apprendre tous les jours un nouveau compliment, à moins que vous ne vouliez que je recommence.

HENRIETTE.

Monsieur, il n'est pas nécessaire.

LISETTE.

Allez, allez, Monsieur le Baron, sans que vous parliez, on devine à votre phisionomie ce que vous êtes capable de dire.

Me. MANANVILLE.

Monsieur le Baron mon fils se souvient de mes instructions; je lui répéte tous les jours qu'il vaut mieux se taire que de mal parler.

LE BARON.

Oh, si je ne dis mot, je n'en pense pas moins.

Me. MANANVILLE.

Quoiqu'il n'y ait qu'un mois qu'il hante le beau monde, on le trouve déja fort dégourdi.

LISETTE.

Tout-à-fait.

Me. MANANVILLE.

Et en vous épousant, j'espérons que vous le mettrez à sa perfection.

LISETTE.

Oui, Madame le mettra à la mode.

HENRIETTE.

Monsieur est tout parfait, & il sort d'une bonne école.

Me. MANANVILLE.

Ah, Madame, cela vous plait à dire. Il est vrai que moi & Monsieur Mananville mon mari, je sommes la politesse même; croiriez-vous que je n'avons point eu de peine du tout à nous accoutumer à être de qualité?

LISETTE.

Monsieur le Baron me paroît disposé à s'accoutumer à tout.

Me. MANANVILLE.

Ce ne sera pas notre faute, s'il ne parvient pas, on lui a donné depuis un mois qu'il est sorti de sixiéme, de toutes sortes d'acabis de Maitres; d'Armes, de Musique, de Danse, d'Ecriture, de Cheval, d'Oftographe & d'Arismétique, & pour des Livres je lui en avons acheté de toutes les couleurs.

LE BARON.

Oh, mes Livres sont très-beaux, car ils sont tous neufs.

LISETTE.

Gardez-vous bien de les lire, de crainte de les gâter.

HENRIETTE.

Ah, Lisette, je ne croyois pas qu'il fût si sot.

LISETTE.

Ce n'est pas le mariage qui doit le faire cesser de l'être.

SCENE VI.

Madame MANANVILLE, LE BARON, HENRIETTE, LISETTE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MAdame, voilà un Payſan de Charonne, qui dit qu'il eſt le frere de Monſieur.

Me. MANANVILLE.

Ah, tout eſt perdu! le petit ſot. Je vous demande pardon, Madame, ſi je vous quittons un moment pour aller parler à un de nos Farmiers.

HENRIETTE.

C'eſt moi, Madame, qui vais vous laiſſer.

à Liſette.

Courons au devant de mon Pere, & tâchons de le prévenir ſur tout ceci.

LISETTE, *faiſant la révérence à Madame Mananville, & la contrefaiſant.*

Madame, j'allons nous en aller. Mais j'aurons l'honneur de revenir tout à cette heure.

SCENE VII.

Madame MANANVILLE, LE BARON.

Me. MANANVILLE.

QUel contretems ! je suis dans une colere... seroit-ce en effet....

LE BARON.

Oui, c'est lui. C'est mon Oncle Colas.

SCENE VIII.

Madame MANANVILLE, LE BARON, COLAS, RAGOTIN.

COLAS.

BOnjour, Catau; bonjour Claude, bonjour... Tatigué que vous vela braves tretous depuis trois ans que je ne vous ai vûs.

Me. MANANVILLE.

Que voulez-vous, bon-homme; retirez-vous laquais.

RAGOTIN.

Ah, Madame, laiſſez-moi-là pour voir ſa menterie; il nous a dit là-bas qu'il étoit votre beau-frere.

Me. MANANVILLE.

Retirez-vous, vous-dis-je, petit inſolent.

RAGOTIN, *à part.*

Ah, je vois bien que cela eſt, puiſque l'on me chaſſe.

SCENE IX.

Madame MANANVILLE, LE BARON, COLAS.

COLAS.

HE' bian, morgué, me vela. Regardez-moi bian, c'eſt moi-même; j'ai appris que vous mariez mon neveu Claude, & je ſuis venu pour être de la nôce; c'eſt bien le moins, piſque c'eſt moi qui l'ai élevé preſqu'auſſi grand qu'il eſt, & qui ſans reproche l'y ai baillé ſi peu d'eſprit que j'avois.

Me. MANANVILLE.

Que venez-vous nous conter ici, mon ami, je ne vous connoiſſons pas.

COLAS.

Quoi? Catau ne reconnoit pas ſon biau-frere!

Me. MANANVILLE.

Fi donc !

LE BARON.

Tenez, je ne vous reconnois pas non plus, mon oncle Colas.

COLAS.

Morgué, je ne ſis pourtant pas ſi changé que vous ; oh bian, bian, tout-coup vaille, je veux être de la fête.

Me. MANANVILLE.

Un payſan être d'une nôce de qualité, quelle hardieſſe !

LE BARON.

Oui cela eſt impertinent, mon oncle Colas.

COLAS.

Jarnigué, vous êtes des ingrats ; n'an dit bian vrai, qu'il vaudroit mieux qu'une Cité périt, qu'un gueux s'enrichît. J'entens, je croi, la voix de mon frere ; il ne va pas mal vous laver la tête à tous deux, quand il ſçaura comme vous m'avez reçu.

SCENE X.

Monſieur MANANVILLE, Madame MANANVILLE, LE BARON, COLAS, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MAis Monſieur....

Mr. MANANVILLE.

Mais Monſieur le petit marouſle, apprenez que je ne me mêle plus d'affaires, depuis que je ſuis de qualité.

RAGOTIN.

Il y a encore cette pauvre Veuve qui vous rapporte l'argent que vous avez prêté ſur ſes Billets.

Mr. MANANVILLE.

Oh! qu'on lui diſe qu'elle a trop tardé, que j'ai employé ces billets-là, & peut-être à ma perte.

RAGOTIN.

Elle a dit au Portier qu'il y en avoit pour ſix fois autant d'argent que vous lui en aviez donné.

Mr. MANANVILLE.

Tant pis pour elle. Mais je trouve mon Portier bien impertinent d'entendre ainſi les raiſons de tout

le monde. Oh ! je vois bien qu'il faut que je prenne un Suiſſe.

COLAS.

Hé morgué prend moi, je t'en ſarvirai.

Mr. MANANVILLE.

Ah, voici bien autre choſe. Que demandes-tu ici, mon ami ?

COLAS.

Morgué tout le monde m'appelle ici mon ami ; ces gens de qualité ſont bien remplis d'amitié.

Mr. MANANVILLE.

Parle donc, hé faquin ? que cherches-tu dans ce logis ?

COLAS.

Pargué je viens danſer à la nôce de mon neveu Claude.

Mr. MANANVILLE.

Comment inſolent ! ſi j'appelle mes gens.

Me. MANANVILLE.

Il faut les appeller, Monſieur. Hola, queuqu'un ; hola, queuqu'un.

Mr. MANANVILLE.

Non, Madame, évitons l'éclat. Croi-moi, va t'en yvrogne que tu es.

COLAS, *à part.*

Eſt-ce que je me trompe ? & prendrois-je un autre pour mon Frere ? Non, morgué c'eſt lui-même qui ne ſe reconnoît pas.

Mr. MANANVILLE.

Mr. MANANVILLE.

Maraut, ſi tu ne ſors d'ici.

COLAS.

Non morgué, je n'en ſortirai pas. Vela ma belle-ſœur Catau, vela mon neveu Claude, & tu es mon frere Jacob.

Mr. MANANVILLE.

Quoi! tu oſes?

COLAS.

Oui morgué j'oſe; oh acoute donc Jacob, ne fais pas tant le fameux, car je pourrions bien nous gourmer, comme je faiſions du tems que j'étois ton frere aîné.

Mr. MANANVILLE.

Il n'en démordra point, & je vois bien qu'il faut parler d'autre ſorte. Mon Frere, je veux bien vous reconnoître, mais vous allez me perdre. Dans le tems que je m'alie à des perſonnes de la premiere qualité, voulez-vous que l'on vous voye ici en habit de payſan?

COLAS.

Hé morgué, baille m'en un autre. On dit que tu en as tant qui te ſont reſtés pour les intérêts, du tems que tu prêtois ſur gage. Je porterai bien mon bois, ne te boute pas en peine.

SCENE XI.

Monsieur MANANVILLE, Madame MANANVILLE, LEBARON, COLAS, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MOnsieur, voilà Monsieur Fontaubin, Madame sa fille étoit allée au devant de lui. Leur carosse entre dans la cour.

Mr. MANANVILLE.

Ah, mon Frere, sortez, je vous en conjure.

COLAS.

Non palsangué, je n'en ferai rian.

Mr. MANANVILLE.

Allez donc, Monsieur le Baron, allez chercher dans ma garde-robe un habit pour votre Oncle.

COLAS.

Ah, vela qui me plaît cela; reconnoître son frere! Tatigué que c'est un grand effort pour un homme de son métier.

Mr. MANANVILLE.

Parlez le moins que vous pourrez devant la compagnie qui va venir, & sur tout ne lâchez point de morgué.

COLAS.

Oh morgué non.

Me. MANANVILLE.

Faites comme nous, j'épluchons toutes nos paroles les unes après les autres.

Mr. MANANVILLE.

Hé, Madame, vous me faites trembler autant que lui.

SCENE XII.

Monsieur MANANVILLE, Madame MANANVILLE, LE BARON, COLAS.

LE BARON.

TEnez, mon oncle Colas, velà le harnois de mon pere.

COLAS.

Vela bian des affutiaux; ça boutons d'abord la parruque.

Mr. MANANVILLE.

Cela ne se met qu'après.

COLAS.

Bon, bon, devant ou après, qu'importe?

Mr. MANANVILLE.

Dépêchez-vous, car j'entens monter quelqu'un.

COLAS, *après avoir mis l'habit qu'on lui a apporté par dessus son habit de payſan.*

Voilà qui eſt fait. Hé bian morgué, n'ai-je pas bon air? Ah pour moi j'ai cela de bon, un rien m'embellit.

Mr. MANANVILLE.

Voici tout notre monde, ſongez à ce que je vous ai dit.

COLAS,

Je m'en vas d'abord baiſer la mariée; c'eſt la coutume à Charonne.

Mr. MANANVILLE.

Hé fy, mon Frere, cela ne ſe fait point ici. Hola laquais, qu'on ſe mette tous en haye dans mon anti-chambre; où ſont-ils donc ces coquins? hola, hé.

JASMIN, *& les autres laquais.*

Nous voilà, Monſieur.

Mr. MANANVILLE.

Vous vous faites bien attendre, marauts que vous êtes?

COLAS *à part.*

Morgué, il traite ſes domeſtiques comme des valets.

Mr. MANANVILLE.

Je ne prétens pas me donner la peine d'appeller deux fois, & je veux que l'on m'entende au moindre ſigne, entendez-vous?

JASMIN.

Oui, Monſieur.

COLAS *à part.*

Morgué, il n'eſt rien tel pour ſçavoir ſe faire obéir, que d'avoir ſarvi les autres.

SCENE XIII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, Monſieur MANANVILLE, Madame MANANVILLE, COLAS, LE BARON, LISETTE.

FONTAUBIN *à Henriette.*

MA Fille, je ne crois point tout ce que vous me dites. *A Mr. Mananville.* Enfin nous voici tous raſſemblés.

Mr. MANANVILLE.

C'eſt une joye pour moi, que je ne puis aſſez vous exprimer.

COLAS *à Fontaubin.*

Monſieur, excuſez, ſi j'avons....

Mr. MANANVILLE *bas.*

Taiſez-vous mon Frere. *Haut.* Monſieur, voilà un Gentilhomme que je vous préſente; c'eſt mon Frere; vous lui trouverez l'air un peu rude, c'eſt

la mer qui fait cela. Mais un Capitaine de Vaiſſeau auſſi déterminé qu'il eſt, ne ſe pique pas beaucoup de politeſſe.

FONTAUBIN.

Il ſuffit que Monſieur ſe pique de bravoure; j'ai toujours eſtimé Meſſieurs les Marins, & Monſieur a de l'air....

LISETTE.

D'un Marinier qui va tirer l'oye.

FONTAUBIN.

Taiſez-vous, inſolente. Monſieur, je ſuis ravi....

COLAS.

Ah, Monſieur, boutez deſſus; ſi j'avons pris la libarté d'avoir l'honneur de venir honorer la nôce de notre neveu Claude, c'eſt que comme dit l'autre, plus on eſt de foux, plus on rit; & ſi notre minagere Jeanne avoit pû itou....

Mr. MANANVILLE *bas à Colas.*

Ne voulez-vous pas finir?

LISETTE *à Fontaubin.*

Hé bien, Monſieur! votre Fille a-t-elle tort!

FONTAUBIN *bas à Liſette.*

Non vrayment, voyons juſqu'où cela ira. *Haut.* Il faut que j'embraſſe mon gendre. Monſieur, je mets entre vos mains une Fille qui m'a toujours été chere.

LE BARON *riant niaiſement.*

Hé, hé.

FONTAUBIN.

Je me flatte que vos bons traitemens lui feront retrouver en vous un second pere.

LE BARON.

Hé, hé.

FONTAUBIN.

Les emplois que mon credit va vous procurer, ne demandent pas moins qu'un homme de votre merite pour les exercer.

LE BARON.

Hé, hé.

FONTAUBIN.

Et j'espere que vous soutiendrez la gloire des nobles ayeux, dont vous & moi tenons naissance.

LE BARON.

Hé oui, je....

LISETTE.

Oui, oui, Monsieur soutiendra tou cela, laissez-le faire.

Me. MANANVILLE.

Hé là répondez donc, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Hé mais.... Répondez-vous-même.

Me. MANANVILLE.

Peut-on rester court comme cela? Monsieur, vous jettez des pierres dans notre jardin, qui....

Mr. MANANVILLE *las.*

Morbleu, Madame, qu'allez-vous faire?

COLAS.

Qui rejailliront dans le vôtre. Achevez donc, notre ſœur Catau.

Mr. MANANVILLE *à Colas.*

Autre bêtiſe ! taiſez-vous auſſi.

COLAS.

Hé mais morgué ....

Me. MANANVILLE.

Encore morgué, après ce que je vous avons dit ?

Mr. MANANVILLE *à part.*

Ah, je ſuis perdu ſi cela dure ; il faut abſolument rompre cette converſation ....

On entend les Violons.

J'entens les Violons qui préludent : voilà un prétexte.

FONTAUBIN.

Qu'eſt ceci ?

Mr. MANANVILLE.

C'eſt un petit divertiſſement qu'on vous a préparé. Excuſez, ſi je vous quitte un moment, pour aller donner ordre à tout. Madame, Monſieur le Baron, vous ſçavez que vous êtes néceſſaires là-dedans ; avec la permiſſion de la compagnie, ſuivez-moi.

COLAS.

C'eſt bian dit. Moi je reſte pour faire les honneurs.

Mr. MANANVILLE.

Hé non pas, mon Frere, entrez auſſi ; vous m'êtes plus néceſſaire que les autres.

SCENE XIV.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE.

LISETTE.

MOrgué, tatigué, j'avions, j'aurions, j'étions. Hé bien, Monſieur, qu'en dites-vous ?

FONTAUBIN.

Quelle diable de nobleſſe eſt-ce cela ?

LISETTE.

Elle eſt un peu ſauvage.

FONTAUBIN.

Je reconnois que je me ſuis trop preſſé, n'ayant eu affaire juſqu'à préſent qu'à Monſieur de Mananville qui eſt un homme aſſez poli, j'ai crû que toute ſa famille étoit de même ; la magnificence qu'il avoit étalée à mes yeux me faiſoit croire ....

LISETTE.

Enfin, Monſieur, qu'allez-vous faire maintenant ?

FONTAUBIN.

Je ne ſçais. Tous mes amis ſe vont mocquer de moi ſi j'acheve ce mariage ; mais d'ailleurs nous avons un dédit de vingt mille écus.

LISETTE.

Il faut le rompre, Monſieur.

FONTAUBIN.

Et comment s'y prendre, les choſes, ſont ſi avancées?

LISETTE.

Monſieur, j'apperçois un fourbe de profeſſion qui nous écoute, qui a rompu plus de dédits en ſa vie, qu'il n'a fait faire de mariages légitimes. Je le connois; s'il vouloit nous rendre ſervice!

SCENE XV.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

TRès-volontiers, & perſonne n'eſt plus au fait que moi. J'ai toujours eu tant d'eſtime & de vénération pour Monſieur Fontaubin, ſans avoir l'honneur d'être connu de lui .... & ſans beaucoup même le connoître; qu'ayant appris dans le monde qu'il alloit faire une ſottiſe, & des-honorer ſa maiſon par une indigne alliance, je me ſuis tranſporté ſur les lieux; & me voilà prêt non ſeulement à rompre ce dédit, mais encore à le faire payer à Monſieur Mananville.

FONTAUBIN.

Oh non, je n'exige point cela. Il ſuffit que....

CRISPIN.

Ne vous mettez pas en peine, & laiſſez-moi faire. J'ai dans cette maiſon un homme tout à moi qui viendra vous avertir lorſque .... J'entens Monſieur Mananville, je me retire.

SCENE XVI.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE.

FONTAUBIN.

CEla eſt aſſez plaiſant, cet homme qui m'eſt inconnu, & qui vient s'offrir à me rendre le plus important ſervice qui puiſſe m'être rendu dans la ſituation où je ſuis.

LISETTE.

Il y a comme cela quantité de gens dans le monde, qui font tout leur plaiſir de ſe mêler des affaires des autres.

SCENE XVII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, Mr. MANANVILLE, COLAS, Me. MANANVILLE, LE BARON, LISETTE.

Mr. MANANVILLE *bas à sa famille.*

OUi mon Frere, oui ma femme, oui mon Fils je vous défens de dire un seul mot, que le Contrat ne soit signé. *Haut.* Ma présence n'étoit pas inutile, puisqu'en même tems le Contrat, le divertissement & le festin se trouvent prêts, & voilà ce que fait l'œil du maitre. Pour nous débarrasser, signons d'abord le Contrat.

LISETTE.

Oh, entendez auparavant le divertissement.

Mr. MANANVILLE.

Mais il faudroit....

HENRIETTE.

Elle a raison, cela nous mettra de bonne humeur, nous aimons tous la musique.

Mr. MANANVILLE.

Tout ce qui vous plaira, allons que l'on commence.

FONTAUBIN.

Qu'est-ce que ce divertissement?

Mr. MANANVILLE.

Je ne ſçais ; je n'en ai point voulu entendre les répétitions pour avoir le plaiſir de la ſurpriſe.

ENTRE'E DE PAYSANS & de Payſannes.

Colas ſe veut mêler avec eux, ce que M. Mananville empêche en le repouſſant rudement.

On chante.

I. MUSICIEN *vêtû en Payſan.*

Honneur, honneur, cent fois honneur
Au Baron de la Gruaudiere.
Des champs qu'a labouré ſon Pere
Il eſt aujourd'hui le Seigneur.
Honneur, honneur, cent fois honneur
Au Baron de la Gruaudiere.

ENTRE'E.

II. MUSICIEN.

C'eſt peu d'avoir l'eſprit & les appas.
De Madame Catau ſa Mere ;
Il a la mine fiere,
La vertu guerriere
De Monſieur ſon Oncle Colas.

Mr. MANANVILLE.

On ſe mocque ici de nous.

COLAS.

Non, non.

III. MUSICIEN.

Un, & deux font trois, & trois font ſix,
Et quatre font dix.
Qu'on eſt habille
Quand on attrape mille.
Qui de mille paye rien,
Reſte mille, mille, mille, & mille,
Ah! que de bien!

Que de fracas! quelle opulence!
Que de magnificence
Que d'appui!
Voilà la grande ſcience
Et le mérite d'aujourd'hui.

Mr. MANANVILLE.

Qui eſt l'inſolent qui a compoſé ces mauvaiſes paroles-là?

LISETTE.

Il n'eſt guére Poëte comme vous voyez, car il dit la vérité.

Mr. MANANVILLE.

Et vous qui oſez....

SCENE XVIII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, Mr. MANANVILLE, COLAS, Madame MANANVILLE, LE BARON, LISETTE, RAGOTIN.

RAGOTIN *à Fontaubin.*

MOnſieur, voilà votre fils le Capitaine qui vient d'arriver.

Mr. MANANVILLE.

Il ne me falloit plus que cela.

FONTAUBIN.

Il vient à propos, pour être de la nôce.

RAGOTIN.

Vrayment oui, pour être de la nôce ! il vient bien plûtôt pour la troubler : il veut là bas tout renverſer, tout briſer, tout aſſommer.

Mr. MANANVILLE.

Eſt-ce que Monſieur votre fils ſeroit ſi déraiſonnable que de vouloir....

LISETTE *bas à Mr. Mananville.*

C'eſt un Diable, je le connois ; & vous en ſerez quitte à bon marché, s'il ſe contente de mettre le feu à votre maiſon.

Mr. MANAN-

Mr. MANANVILLE.

Que veut dire ceci ?

FONTAUBIN.

Voyons, voyons, il ne ſera peut-être pas ſi méchant.

RAGOTIN.

Monſieur, il dit qui n'a que faire à vous, & qu'il n'en veut qu'à Monſieur Mananville.

FONTAUBIN.

Deſcendons toujours.

Mr. MANANVILLE.

Tout ceci prend un mauvais train. Peſte ſoit du Divertiſſement, ſans cela le Contrat ſeroit ſigné. Que je ſuis malheureux ! il y a un mois que je ménage cette alliance, qui m'auroit donné tout l'appui poſſible contre les recherches qu'on auroit pû faire de l'acquiſition de mes biens, il faut que tout contribue à rompre mes projets, & que ce maudit Capitaine vienne encore. Mais apparemment le voici.

SCENE XIX.

Monſieur MANANVILLE, Madame MANANVILLE, LE BARON, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

COurage, Criſpin, cela va à merveille, & Monſieur de Fontaubin t'avoue de tout.

CRIPIN *en Capitaine.*

Toi, Liſette, ſeconde-moi bien. Ah, ventre! ah, tête! ah, mort!

LISETTE.

Mais Monſieur, Monſieur votre Pere vous cherche, & veut vous parler.

CRISPIN *en Capitaine.*

Je n'ai que faire à lui, il eſt bien hardi de vouloir ſe montrer devant moi, ayant eu deſſein de marier ma Sœur ſans mon conſentement.

LISETTE.

Mais, Monſieur.

CRISPIN *en Capitaine.*

Donner la Sœur d'un Capitaine de Dragons à un pied plat.

LE BARON.

C'eſt de moi qu'il parle.

CRISPIN *en Capitaine.*

A un Claude ! où eſt-il le témeraire qui oſe épouſer ma Sœur ?

LE BARON.

Ce n'eſt pas moi Monſieur.

CRISPIN *à Colas.*

Eſt-ce toi ?

COLAS.

Non pargué, j'ai déja trop d'une femme.

Mr. MANANVILLE.

Monſieur, il ne faut pas tant faire de bruit. C'eſt mon fils le Baron qui l'épouſe, & Monſieur votre Pere prétend....

CRISPIN *en Capitaine.*

Ah, ah, il prétend.... je lui montrerai bien le reſpect qu'il me doit.

Mr. MANANVILLE.

Voilà un fils bien inſolent.

CRISPIN *en Capitaine.*

Il n'a pas aſſez de bien pour que je ſouhaite ſa mort ; mais ventrebleu, je lui apprendrai à vivre à ce pere-là.

Mr. MANANVILLE.

Quel diable d'homme eſt-ce ceci?

LISETTE *à Mr. Mananville.*

Vous le voyez à préſent dans ſa belle humeur; quand il eſt en colere, c'eſt bien autre choſe.

Mr. MANANVILLE.

Il faut voir s'il entendra raiſon. Monſieur point tant d'emportement; Monſieur, c'eſt parce que Monſieur votre Pere n'a pas tout le bien qu'on pourroit s'imaginer, que ce mariage lui convient, & quand vous ſçaurez les avantages qu'il y trouve.

CRISPIN *en Capitaine.*

Oui, mon Pere y trouve ſes avantages, j'en ſuis avi. Et les miens? Tête bleu à ce que je vois, on ne ſonge guére aux abſens ici. Mais j'arrive encore à tems, pour faire mon marché. *Primò*, je vous déclare que je veux cent mille francs de pot-de-vin.

Mr. MANANVILLE.

Cent mille francs? cet homme là a le diable au corps.

LISETTE.

Je le trouve aujourd'hui plus moderé qu'à ſon ordinaire.

Mr. MANANVILLE.

Quelle chienne de moderation, avec ſes cent mille francs!

LISETTE.

C'eſt une bagatelle pour vous, après tout; & cela vous eſt auſſi aiſé à gagner, qu'à lui de le dépenſer.

CRISPIN.

Item. Tous les Officiers de mon Régiment & moi, ſerons logés & nourris chez vous à diſcrétion tous les hyvers, pour nous dédommager des pertes que nous avons faites avec vos confreres les Uſuriers, depuis trois ans.

Mr. MANANVILLE.

Et qu'ai-je affaire, moi....

CRISPIN.

Comment morbleu, j'aurai une jolie Sœur, & cela ne produira rien, quand j'en vois tous les jours qui doivent leur fortune à la beauté de leurs arrieres couſines?

Me. MANANVILLE.

Ah, c'en eſt trop; & duſſiez-vous vous fâcher, Monſieur mon mari, il ne ſera pas dit qu'une femme, parce qu'elle eſt de qualité, ſera ſi long-tems ſans parler, & qu'elle endurera tant de ſotiſes. Allez, Monſieur, je n'avons que faire de votre Sœur, & je nous paſſerons bien de tant d'honneur, notre fils n'en n'eſt pas encore tant aſſoté.

LE BARON.

Ma foi, Monſieur, puiſque cela eſt comme cela,

vous n'avez qu'à épouſer votre Sœur vous-même, je ne m'en ſoucie plus.

CRISPIN *en Capitaine.*

Comment tête-bleu ! on mépriſe ici ma Sœur ! ah, ventre ? il faut que j'aſſomme toute la famille.

LISETTE.

Hé, Monſieur, qu'allez-vous faire ?

LE BARON.

Au ſecours....

Me. MANANVILLE.

Holà, laquais, cocher, mes gens.

CRISPIN *en Capitaine.*

Bon, bon, qu'ils viennent.

COLAS.

Oh morgué, Monſieur, doucement.

CRISPIN *en Capitaine en lui donnant un ſoufflet.*

Retire toi, maraut.

Me. MANANVILLE.

Maraut.. un ſoufflet.... Soutenez votre Nobleſſe, mon Frere.

COLAS.

Oh pargué, ſoutenez-là vous même.

Me. MANANVILLE.

Un ſoufflet à mon frere !

COLAS.

Ça n'eſt rian, ça ſe ſéchera.

Mr. MANANVILLE.

Un Capitaine de Vaiſſeau, ſouffrir un tel outrage ! que va-t-on dire de vous ?

COLAS.

On dira que je ne ſuis accoutumé qu'à me battre ſur l'iau.

Me. MANANVILLE.

Cela n'eſt pas permis, & j'allons .... & je varrons....

CRISPIN *en Capitaine.*

Ah, ah, je varrons, j'allons ; allez, allez, ma mie.

Me. MANANVILLE.

Ma mie ! Une Dame comme moi s'entendre appeller ma mie ! Un fauteuil que je m'évanouiſſe, un fauteuil donc & tôt.

LISETTE.

La peur a fait fuir tous vos gens, Madame, & il n'y a perſonne ici pour vous en donner, vous vous évanouirez une autre fois.

CRISPIN *en Capitaine.*

Ah parbleu, canailles, je vous aprendrai .... J'entens mon Pere, je me retire, car dans la fureur où je ſuis .... Juſqu'au revoir ; je vous rendrai comme cela viſite de tems en tems. Mais ſur tout que les cens mille francs ſoient prêts dans une heure.

Me. MANANVILLE.

Ah ! je n'en puis plus. Vous voudriez, Monsieur mon mari, être allié à un garniment comme ſtilà ?

Mr. MANANVILLE.

Non parbleu ; & ſi Monſieur Fontaubin ne me fait juſtice....

SCENE XX.

FONTAUBIN, Mr. MANANVILLE, Madame MANANVILLE, LEBARON, LISETTE, COLAS.

FONTAUBIN.

OU eſt donc mon Fils ? Je crois que je le chercherai tout aujourd'hui.

LISETTE.

Le voilà qui ſort, Monſieur, il eſt venu ici rendre ſes reſpects à Monſieur & à ſa famille.

Mr. MANANVILLE.

Vous êtes une inſolente, ma mie.

FONTAUBIN.

FONTAUBIN.

Comment donc ?

COLAS.

Oui, parmi tous les reſpects dont elle vous parle, il m'a baillé un ſoufflet.

FONTAUBIN.

Un ſoufflet ! je ne crois pas cela, c'eſt le plus ſage de mes enfans.

Mr. MANANVILLE.

Jugez du reſte, Hé bien, Monſieur, ſi c'eſt là le plus ſage de vos enfans, je renonce à votre alliance ; & quand je devrois payer le dédit, ce qu'il faudra voir pourtant, je donnerois plûtôt mon Fils à la derniere....

FONTAUBIN.

Sans emportement, Monſieur, vous me mettez le marché à la main ; j'en ſuis parbleu ravi, & j'allois faire une ſotiſe. Rendons-nous réciproquement nos dédits ; ce mariage, croyez-moi, ne convenoit ni à l'un ni à l'autre ; tenez voilà votre écrit.

Mr. MANANVILLE.

Et voici le vôtre.

COLAS.

Et moi, morgué, à qui rendrai-je mon ſoufflet ?

LISETTE.

Il vous reſtera, Monſieur le Capitaine de Vaiſſeau, il eſt de bonne priſe.

Mr. MANANVILLE.

Comment, j'entens encore ces maudits violons !

LISETTE.

C'eſt Monſieur le Capitaine qui les raméne.

Mr. MANANVILLE.

Que le Diable l'emporte, il vient encore nous faire de nouvelles inſultes.

COLAS.

Oh morguenne.....

Me. MANANVILLE.

Rentrons dans mon appartement, Monſieur, juſqu'à ce que je ſoyons débaraſſé de toute cette cohuë ; en reſtant j'expoſerions notre qualité à de nouviaux affronts.

Mr. MANANVILLE.

Je ſçaurai me vanger tôt ou tard.

COLAS.

Oh morgué moi, je m'en retourne à Charonne.

SCENE XXI.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE.

FONTAUBIN.

IL rentre fâché ; mais je le ſuis bien plus d'avoir manqué de parole à Licaſte ; c'étoit un Gentilhomme qui....

SCENE XXII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE, LICASTE.

LICASTE.

MOnſieur, il eſt encore tems de me la tenir. J'apprens dans ce moment que j'ai gâgné mon procès avec dépens ; mais cette fortune ne peut me rendre heureux, ſi je ne la partage avec la belle Henriette.

FONTAUBIN.

Ce procédé me rend confus, Licaſte, & je ſais

mon bonheur de vous recevoir pour gendre. Allons chez nous.

SCENE DERNIERE.

FONTAUBIN, LICASTE, HENRIETTE, CRISPIN, *en Capitaine*, LISETTE.

CRISPIN, *en Capitaine.*

DOucement, s'il vous plaît, il nous revient la fin d'un divertiſſement.

FONTAUBIN.

Ne pouſſons pas les choſes plus loin, & n'inſultons point ces gens-ci dans leur maiſon.

CRISPIN, *en Capitaine.*

Monſieur, il eſt bon que je faſſe encore un peu de tapage ici. Mananville eſt un chicanneur ; il a fait des frais pour ce mariage, & pourroit les rejetter ſur vous ; croyez-moi, achevons de l'intimider de maniere qu'il ne veuille jamais avoir d'affaire avec nous.

FONTAUBIN.

Acheve donc ton divertiſſement ; c'en ſera aſſez.

LISETTE.

Et nous, qu'en dirons-nous, Monſieur le Capitaine ?

CRISPIN, *en Capitaine.*

Tu ſçais, Liſette, que j'ai quitté Marine pour toi; ſi tu veux t'engager dans ma Compagnie, je te donnerai ton congé au bout de trois mois.

LISETTE.

Que le Notaire faſſe toujours l'engagement, il durera ce qu'il pourra.

DIVERTISSEMENT.

CRISPIN, *chante.*

I. COUPLET.

CHantons tous la noble famille
De Monſeigneur de Mananville.
Ne rappellons point les tems paſſez,
Il a de l'argent, c'eſt aſſez.

LE CHŒUR *répéte ces deux derniers vers à la fin de chaque couplet.*

II. COUPLET.

Fils d'un Magiſter de Village,
Il proméne un riche équipage.
Ne rappellons point les tems paſſez,
Il a de l'argent, c'eſt aſſez.

III. COUPLET.

Il porta jadis la mandille,
Et maintenant chez lui tout brille

Ne rappellons point les tems paſſez.
Il a de l'argent c'eſt aſſez.

IV. COUPLET.

Au Village il prit une femme,
Que fait aujourd'hui la grand'dame.
Ne rappellons point les tems paſſez,
Il a de l'argent, c'eſt aſſez.

ENTRE'E.

LISETTE.

Ma foi, c'eſt aſſez berner nos Manans, cela commence à m'ennuyer; changeons de ſtile, & chantons quelque choſe de plus beau, de plus rare, & de plus curieux.

VAUDEVILLE.

I. COUPLET.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

Les Dieux vous ont donné, jeune Iris, pour nous plaire,
La beauté:

Mais c'eſt en abuſer que d'être trop ſévére,
La rareté :
Songez qu'il vient un tems où l'on n'excite guére,
La curioſité.

LE CHŒUR.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

II. COUPLET.

A ſuivre les Amours, quel charme nous appelle ?
La beauté.
Qui peut nous retenir auprès d'une cruelle ?
La rareté.
Et d'un amant heureux qui fait un infidelle ?
La curioſité.

LE CHŒUR.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

III. COUPLET.

Dans les nœuds de l'hymen, quand l'Amour nous engage,
La beauté.

On goûte quelque tems les douceurs du ménage,
La rareté.
Mais à la fin on a de tâter du veuvage,
La curioſité.

CHŒUR.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

IV. COUPLET.

CRISPIN *chante.*

Ce qui me fait quitter Marine pour Liſette,
La beauté.
L'une aime les galans, l'autre fuit la fleurette,
La rareté.
Enfin Marine eſt blonde, Liſette eſt brunette,
La Curioſité.

CHŒUR.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

V. COUPLET, *au Parterre.*

Meſſieurs, ne cherchez point dans une bagatelle
La beauté.
Pour remplir votre goût il faut que l'on excelle,
La rareté.
Voyez-là ſeulement parce qu'elle eſt nouvelle,
La curioſité.

CHŒUR.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

FIN.

L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT.

COMEDIE

Représentée en 1716.

ACTEURS.

DAMON, Officier de Marine, Aveugle, Clair-Voyant.

LEONOR, jeune Veuve, promiſe à Damon.

La vieille LEONOR, Tante de Leonor, amoureuſe de Damon.

LEANDRE, Neveu de Damon, Amant de Leonor.

LEMPESE', Médecin, amoureux de Leonor,

LISETTE, ſuivante de Leonor.

MARIN, valet de Damon.

UN NOTAIRE.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Damon.

L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LEONOR, LISETTE.

LISETTE.

EH bien, Madame, à quoi vous déterminez-vous?
On va voir arriver votre futur époux.
Damon revient enfin après deux ans d'abſence.

LEONOR.

Fatal retour. O Ciel! je frémis quand j'y penſe.
Liſette, dans l'état où l'a mis ſon deſtin,
Pourrai-je me réſoudre à lui donner la main?

LISETTE.

Comment vous en défendre ? Un dédit vous engage.
Il l'exigea de vous avant ce long voyage,
Et que vous logeriez ici dans sa maison ;
Nous y vînmes alors toutes deux sans façon,
Comptant ce mariage une chose certaine.
A présent son retour vous allarme & vous gêne.

LEONOR.

Hélas ! lorsqu'à Damon je donnai mon aveu,
Je n'avois jamais vû Léandre son neveu.

LISETTE.

Que je m'en doutois bien ? Voilà donc l'enclouüre ;
Léandre, je l'avoue, est d'aimable figure,
Mais il n'a pas le double, & sans l'oncle, ma foi,
Ce neveu si charmant seroit plus gueux que moi,
Damon a fait sur mer une fortune immense,
Avec lui, vous seriez toujours dans l'opulence,
Vous auriez de l'argent, des habits, des bijoux.

LEONOR.

Mais avec tous ces biens un très-fâcheux époux ;
Car enfin l'accident dont on a la nouvelle
N'a pas dû l'embellir.

LISETTE.

C'est une bagatelle.
Quoi, parce que le vent d'un boulet de canon,
Nous le renvoye aveugle. Hé quoi cette raison,
Vous doit-elle empêcher de conclure ?

LEONOR.

Sans doute.

LISETTE.

Refuſer un mari, parce qu'il ne voit goute!
Hélas! votre défunt ne voyoit que trop clair,
Sur les moindres ſoupçons, toujours l'eſprit en l'air.

LEONOR.

Ah! ne m'en parle pas, cinq mois de mariage
M'ont avec lui paru cinquante ans d'eſclavage;
Ce ſouvenir ſuffit pour me faire trembler,
Et Damon a le don de lui trop reſſembler.
Quand j'aurois été ſourde à de nouvelles flames,
Damon parle ſi mal, penſe ſi mal des femmes.

LISETTE.

Ah qu'il en penſe mal, ou qu'il en penſe bien,
De ce que nous ferons, il ne verra plus rien.

LEONOR.

Qu'il ignore ſur tout que ſon neveu Léandre
Eſt encore à Paris, quand il le croit en Flandre.

LISETTE.

Oui, mais que ferons-nous de Monſieur Lempeſé?
De le congédier il n'eſt pas fort aiſé,
Ce fade Médecin eſt un amant tenace,
Et qui ne s'apperçoit jamais qu'il embaraſſe;
Mais pourquoi diantre auſſi lui donner de l'eſpoir!

LEONOR.

Pour m'amuſer, n'ayant perſonne à recevoir;
Dans les commencemens je le trouvois paſſable,

Mais depuis certain tems il m'eſt inſuportable.

LISETTE.

Depuis que le neveu s'eſt offert à nos yeux.
Quoi qu'il en ſoit, je veux vous ſervir de mon mieux.
Cependant, je devrois être bien en colére,
Puiſque juſques ici vous m'avez fait miſtére....

MARIN, *derriere le Théatre.*

Hoé, hoé, hoé.

LISETTE.

J'entens Marin, je crois?

LEONOR.

Le valet de Damon?

LISETTE.

Oui vrayment, c'eſt ſa voix:
Je la reconnois bien, il faut ſans plus attendre
Prendre votre parti.

LEONOR.

Quel parti puis-je prendre?

SCENE

SCENE II.

LEONOR, LISETTE, MARIN, *en Courier.*

MARIN.

HOé, hoé, hoé, parbleu, j'ai beau crier,
Comment donc? Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un Courier!

Perſonne ne deſcend.

LEONOR.

Qu'as-tu fait de ton Maître?

MARIN.

Ne vous allarmez point, vous l'allez voir paroître,
Et je l'ai devancé de cent pas ſeulement,
Pour voir ſi tout eſt prêt dans ſon appartement.

LISETTE, *à Léonor.*

Cela va bien pour nous, commençons par avance,
A faire entrer Marin dans notre confidence.

LEONOR, *bas à Liſette.*

Que vas-tu faire?

LISETTE.

Il m'aime, & fera tout pour moi,
J'en ſuis ſûre. Marin, puis-je compter ſur toi?

MARIN.

Tu n'en ſçaurois douter ſans me faire injuſtice.

LISETTE.

Il s'agit en payant, de nous rendre un ſervice.

MARIN.

En payant, c'eſt beaucoup me dire en peu de mots,
A cent coups de bâton dût s'expoſer mon dos,
Vous n'avez qu'à parler.

LISETTE.

Il faut tromper ton Maître,
Et ſur les gens qu'ici tu pourra voir paroître,
Ne lui rien témoigner.

MARIN.

Il ſuffit, je t'entens,
Madame en notre abſence a fait quelques amans,
Et Damon l'inquiéte un peu par ſa venue.
Ne craignez rien, depuis qu'il a perdu la vûë,
Je lui fais aiſément croire ce qu'il me plaît,
Et je vous ſervirai, non pas par intérêt.
Mais parce que je ſens pour vous un certain zéle,
Qui brûle d'éclater.... (*à Liſette*) que me donnera-t-elle?

LEONOR.

J'ai vingt Louis tout prêts, je vais te les chercher.

MARIN.

Madame... en vérité... c'eſt de quoi me toucher.
Hâtez-vous de répondre à mon ardeur extrême,
Et ſongez que mon Maître arrive à l'heure même.

SCENE III.

MARIN, *seul.*

Vingt Louis ! Male-peſte ! Allons, mon cher Marin,
Il ne faut pas reſter dans un ſi beau chemin.
Mais quoi trahir Damon ! Non, cela ne peut être ;
Il ne faut pas ma foi, trahir un ſi bon Maître ;
Il vient de m'aſſurer certaine penſion,
Qui dans la ſuite aura quelque augmentation.
Et le tout, pour venir ici leur faire accroire.
Qu'il eſt aveugle. Allons, il y va de ma gloire,
De ſoutenir toujours ce que j'ai commencé,
Des gens nous ont mandé que Monſieur Lempeſé,
Ce Médecin pimpant, ce Marchand de denrées,
Pour rétablir le teint des beautés délabrées,
Etoit dans ce logis du matin juſqu'au ſoir,
Que même Léonor lui donnoit quelque eſpoir.
On nous mande de plus qu'elle adore Léandre,
Et qu'il eſt à Paris quand on le croit en Flandre ;
C'eſt ce que dans ce jour mon Maître veut ſçavoir,
Et qu'il verra bien mieux, feignant de ne rien voir,
Ce qu'il en fait pourtant n'eſt pas par jalouſie,
Il doit être guéri de cette frenéſie,
Il veut ſe réjouir, c'eſt-là je crois ſon but,

Mettre à bout Léonor & ſes amans . . . mais chut.
La voici de retour auſſi bien que Liſette.
Prenons de toutes mains, & dupons la coquette.

SCENE IV.

LEONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

HE' bien ces vingt Louis ſont-ils prêts ?

LEONOR, *lui donnant une bourſe.*

Les voici.

MARIN.

Je les prends ſans compter, & vous dis grand-merci.

LISETTE.

Pour que tu ſois au fait, il faut d'abord t'apprendre
Qu'on n'aime plus Damon, & qu'on aime Léandre.

MARIN.

Il eſt donc à Paris ? Ma foi, c'eſt fort bien fait,
J'approuve votre goût, & j'en ſuis en effet.
Dans ma façon d'aimer tous les jours je préfére,
Et la niéce à la tante, & la fille à la mere.

LEONOR.

Finis, Marin, & sois seulement diligent....

MARIN.

Contez sur mon esprit, mon zéle & votre argent.

LEONOR.

Préviens d'abord Damon, dis-lui que mon visage
A perdu les attraits qu'il avoit en partage.

MARIN.

Oui, je sçaurai vous peindre en remede d'amour;
Mais voici votre Tante.

SCENE V.

LEONOR, LA TANTE, LISETTE, MARIN.

MARIN.

HE', Madame, bonjour.

LA TANTE.

Qu'ai-je appris, cher Marin? Quel accident terrible!
Damon revient aveugle, ô Ciel! Est-il possible?

MARIN.

Madame, il est trop vrai.

LA TANTE.

Que je le plains hélas!
Quoiqu'il n'ait pas rendu juſtice à mes appas,
Et qu'il ait négligé la Tante pour la Niéce,
J'avouerai que toujours pour lui je m'intéreſſe.

LEONOR.

Vous le plaignez, ma Tante; Ah! ne plaignez que moi,
Je me vois dans l'état le plus cruel....

LA TANTE.

Pourquoi?

LEONOR.

Epouſer un aveugle, ah! cette ſeule idée
Me fait frémir d'horreur.

LA TANTE.

J'en ſuis perſuadée;
Cependant aujourd'hui la diſette d'Amans
Eſt ſi grande, ſi grande.... Il faut ſuivre le tems.

MARIN.

Oui, l'eſpéce eſt ſi rare.

LA TANTE

On eſt belles, bien faites,
Et l'on paſſe ſes jours ſans ouir de fleurettes.

LISETTE.

Nous ne nous ſentons point de la diſette ici,
Et nous ne manquons point d'épouſeurs, Dieu merci.
Car de quelque façon que l'on puiſſe le prendre,

Il nous en reſtera toujours deux à revendre ;
Fourniſſez-vous chez nous.

LEONOR.

Mon Dieu, ne raillons pas,
Et ſongeons bien plûtôt à ſortir d'embarras.

LISETTE.

Attendez, il me vient une idée admirable.
Si nous pouvions trouver quelque perſonne aimable,
Qui près de notre aveugle, osât paſſer pour vous.

LEONOR.

Plaiſante invention !

LISETTE.

Pourquoi ? que ſçavez-vous,
Un aveugle à tromper n'eſt pas ſi difficile,
Et s'il ſe rencontroit une perſonne habile
Qui pût bien imiter le ſon de votre voix.

LEONOR.

Où la trouver, dis-nous ? Et de qui faire choix ?

MARIN.

Cela ſe trouvera, quelque mince griſette,
Qui pour ſe marier... Par exemple, Liſette.

LISETTE.

Qui moi, Je ne veux point d'un Aveugle.

MARIN.

Comment,
Pourrois-tu là-deſſus balancer un moment ?

LA TANTE.

Ne cherchez pas plus loin, j'ai trouvé votre affaire,

Une belle perſonne, & qui ſçaura lui plaire,
D'agrément & d'eſprit en tout ſemblable à toi,
Qui déguiſe ſa voix à merveille ; & c'eſt moi.

LISETTE.

Fi donc, Madame, fi.

LA TANTE.

Pourquoi donc, je vous prie ?
Qui vous fait récrier de la ſorte, ma mie ?

LISETTE.

Par ma foi, c'eſt votre âge.

LA TANTE.

Hé ! n'ayez point de peur,
De ma Niéce, toujours, j'ai paſſé pour la Sœur,
Et de mon âge au ſien, le peu de différence,
Ne vaut pas après tout....

MARIN.

Bon, belle conſéquence.
(*Du ton d'un marqueur de Jeu de Paume.*)
Quarante-cinq à quinze.

LA TANTE.

Enfin quoi qu'il en ſoit,
Je jouerai bien mon rôle, & mieux que l'on ne croit.

MARIN.

Moi d'ailleurs, je peindrai Léonor ſi changée,
Et de telle façon ſa beauté dérangée ?
Que quand quelqu'un voudroit l'éclaircir ſur ce point,

Ce

Ce qu'on pourroit lui dire, il ne le croiroit point.

LEONOR.

Ma Tante, je crains bien.

LA TANTE.

Ne te met point en peine,
Je suis ta belle-mere, & même ta maraine,
Nous portons même nom de fille & de maris.
Je suis veuve du pere, & toi veuve du fils,
Pour ton air enfantin, je l'attrape à merveille.

LISETTE.

Songez-bien qu'un Aveugle a souvent bonne oreille,
Et que quand à l'abord il donneroit dedans,
Il pouroit dans la suite.

LA TANTE.

Et c'est où je l'attens,
Quand il reconnoîtra cette aimable imposture.
Il sera trop content de m'avoir, j'en suis sûre,

MARIN.

Le moyen d'en douter.

LEONOR.

Avant tout, cher Marin,
Je voudrois que Léandre apprit notre dessein,
Il loge chez Damis.

MARIN.

J'y vais, c'est ici proche.

à part.

Bon, autre argent qui va pleuvoir dans notre poche.

LEONOR.

De ſon oncle d'abord apprens lui le retour.
Qu'il ne paroiſſe point ici de tout le jour,
Ou du moins s'il y vient, qu'il ſonge à ſe contraindre.

MARIN.

Je dirai ce qu'il faut, vous n'avez rien à craindre,
Repoſez-vous ſur moi. *A part.* La fourbe a réuſſi,
Allons vite avertir Damon de tout ceci.

SCENE VI.

LEONOR, LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

AH, j'entens Lempeſé.

LA TANTE.

L'incommode viſite!
Je ne le puis ſouffrir, défait t'en au plus vîte,
Je paſſe cependant dans ton appartement?
Où je veux réfléchir ſur mon rôle un moment.

SCENE VII.

LEONOR, LEMPESE', LISETTE.

LEONOR *à Lisette.*

QU'il vient mal à propos !

LEMPESE'.

Bonjour, beauté brillante
Toujours plus gracieuse, & toujours plus charmante
Que tout ce que mes yeux ont vû de plus charmant.

LISETTE.

Ah pour une autre fois gardez ce compliment,
Nous avons du chagrin.

LEMPESE'.

Pardon, ma belle Reine,
Si mon retardement a causé votre peine.
Mes gens m'ont désolé, j'ai cru n'être jamais
En état de venir adorer vos attraits,
J'ai si fort querellé que j'en serai malade,
Ils m'avoient égaré mes eaux & ma pomade.
Mais quoi, vous soupirez ? parlez, expliquez-vous ;
Sont-ce soupirs d'amour, de crainte ou de courroux ?

LEONOR.

C'en ſont de déſeſpoir, de ſeſpoir qui me tue.
Enfin c'eſt de Damon l'arrivée imprévûe.

LEMPESE'.

Damon ! quoi ce Rival, que mon amour vainqueur
A depuis ſon départ banni de votre cœur ?

LISETTE.

Lui-même à l'epouſer il voudra la contraindre,
Ils ont un bon dédit

LEMPESE',

Elle n'a rien à craindre,
Je le payerai, Liſette, & dûſſai-je....

LISETTE.

Non pas,
Nous voulons ſans payer la tirer d'embarras,
Et ſi par un détour de chicane ſubtile....

LEMPESE'.

Hé bien, cela n'eſt pas, je crois, ſi difficile,

LISETTE.

Pas trop, puiſque Damon eſt aveugle.

LEMPESE'.

Comment ?

LISETTE.

Un boulet de canon fort impertinemment,
Paſſant près de ſes yeux a frôlé la prunelle,
Et le vent.... détruiſant...., la force viſuelle....
Il eſt aveugle enfin, voilà quel eſt ſon ſort.

LEMPESE'.

Oh coup de vent heureux, qui me conduit au port !

LEONOR.

Comment ? vous vous flattez que ce malheur ....

LEMPESE'.

Sans doute,
Je lui fais un Procès sur ce qu'il ne voit goute.
J'ai, comme vous sçavez, mon Frere l'Avocat
Qui brille au Parlement avec assez d'éclat.
Sans perdre plus de tems, dès demain il le somme
A nous représenter dans la huitaine un homme
Muni de ses cinq sens, qui de corps & d'esprit
Soit tel qu'il s'est fait voir en signant le dédit.

LISETTE.

C'est-là le prendre bien. Mais je l'entens lui-même.

LEONOR.

Ah, Lisette, je suis dans un desordre extrême,
Je n'ose soûtenir ....

LISETTE.

Je vais le recevoir,
Rentrez ; & vous, Monsieur, adieu, jusqu'au revoir.

LEMPESE'.

Ne pouvant être vû je puis rester, Lisette.

LISETTE *le repoussant.*

Vous vous moquez de moi.

LEMPESE'.

Que rien ne t'inquiete.

LISETTE.

Ma foi, vous sortirez.

LEMPESE'.

Non, je suis curieux
De voir comme s'exprime un aveugle amoureux.

LISETTE.

J'enrage.

SCENE VIII.

DAMON, LEMPESE', LISETTE.

DAMON *contrefaisant l'Aveugle.*

HOla, quelqu'un Marin, tout m'abandonne,
Et dans cette maison je ne trouve personne.

LISETTE.

Monsieur, on vient à vous.

DAMON.

C'est Leonor, je crois?

LISETTE.

Non, Monsieur, c'est Lisette.

DAMON.

Hé bien, tu me revois,
Mais je ne puis avoir un pareil avantage.

LISETTE.

Vos yeux ſont toujours beaux, hélas c'eſt grand dommage !

DAMON.

Où Leonor eſt elle ?

LISETTE.

En ſon appartement,
Et je vais l'avertir dans ce même moment....

DAMON *allant embraſſer Lempeſe.*

Du moins auparavant il faut que je t'embraſſe....
Qu'eſt-ce ci, c'eſt un homme. Hé quoi ! dans ma diſgrace,
Leonor pourroit-elle en bravant mon courroux,
Introduire céans....

LISETTE.

Hélas ! Monſieur, tout doux,
Ce n'eſt qu'un domeſtique.

DAMON.

Ah ! c'eſt une autre affaire.

LISETTE.

Madame, du premier a voulu ſe défaire,
C'étoit un pareſſeux qui n'avoit aucun ſoin :
Paſſez dans l'anti-chambre.

DAMON.

Hé non, j'en ai beſoin.
Un fauteuil. Je me ſens les jambes ſi ſerrées....
Hé l'ami, tire-moi mes bottines fourrées.

LISETTE.

Allons, dépêchez-vous.

LEMPESE' *bas à Lisette.*

Qui moi, le débotter?

Non, parbleu, je m'en vais.

LISETTE *bas à Lempesé, le retenant.*

Ce seroit tout gâter.

Que pourroit-il penser?

LEMPESE' *bas à Lisette.*

Oui, mais par où m'y prendre?

LISETTE *bas à Lempesé.*

Vous méritez cela, pourquoi vouloir attendre...'

DAMON.

Hé bien, faquin, à quoi peut-tu donc t'amuser?

LISETTE.

Il eſt novice encor, il le faut excuſer.

DAMON.

Ah, je vous ferai bien remuer cette idole.

Se dépêchera-t-on, à la fin....

LISETTE.

Carmagnole,

Débottez donc, Monſieur.

LEMPESE' *bas à Lisette.*

Je ne pourrai jamais,

LISETTE *lui ôtant ſon manteau.*

Otez votre caſaque.

DAMON, *ici Lempeſé débotte Damon.*

Ah! le maudit Laquais.

On voit bien que jamais il ne fut à la guerre ;
Tire à toi, fort, plus fort. Il eſt, je crois, par terre.

LEMPESE' *ſe relevant.*

Je n'y puis réſiſter, Liſette, abſolument.

DAMON *preſentant ſon autre jambe.*

Allons, à l'autre.

LEMPESE' *bas à Liſette.*

Encore une autre ?

LISETTE *bas à Lempeſe.*

Apparemment

Il faut bien achever. Mais ſon valet s'avance ;
Ne craignez rien, il eſt de notre intelligence.

LEMPESE' *à part.*

Je reſpire.

SCENE IX.

DAMON, LEMPESE', LISETTE, MARIN *chargé d'une groſſe malle.*

MARIN.

AH, ah, ah !

DAMON.

Qui te fait rire ainſi ?

MARIN.

C'eſt, Monſieur....

à Liſette.

Apprens-moi ce qui ſe paſſe ici.

LISETTE *bas à Marin.*

Ne fais ſemblant de rien.

DAMON.

D'où viens-tu, double traître?
Dans l'état où je ſuis peut-on laiſſer un Maître,
L'abandonner aux mains d'un butor, d'un lourdaut.

MARIN.

Il falloit apporter votre malle ici haut.

DAMON.

Il falloit ſe hâter.

MARIN.

La charge eſt trop peſante.
Votre malle, Monſieur, peſe deux cent cinquante;
Par ma foi quand j'aurois la force d'un mulet....

DAMON.

Chargez-la ſur le dos de ce maudit valet.

LEMPESE' *à part.*

Encore.

MARIN.

Quel valet, s'il vous plaît?

DAMON.

Carmagnole.
Un benêt, qui depuis une heure me déſole,
Dans mon appartement qu'il aille la porter;
Acheve cependant toi de me débotter.

MARIN *mettant rudement la malle sur le dos de Lempesé.*

Tenez donc, Carmagnole.

LEMPESE' *la laissant cheoir.*

Oh, le diable t'emporte,
Je ne sçaurois porter un fardeau de la sorte,
Je crois que tu me prens pour un cheval de bats,
Adieu, je reviendrai quand il n'y sera pas.

SCENE X.

DAMON, LISETTE, MARIN.

DAMON.

LIsette, fais venir Léonor, je te prie,
De son retardement à la fin je m'ennuie.

LISETTE.

J'y vais, Monsieur.

SCENE XI.

DAMON, MARIN.

DAMON.

HE bien que t'en ſemble,
Marin !
J'ai bien turlupiné Monſieur le Médecin.
Léonor après tout doit être bien coquette,
Si d'un pareil galant elle entend la fleurette.

MARIN.

Monſieur, il ne faut pas diſputer ſur les goûts,
Ne vous y trompez pas, tel paſſe parmi nous
Pour un fat, un benêt, un nigaut, une cruche,
Que des femmes ſouvent il eſt la coqueluche.

DAMON.

Paſſe encor pour Léandre, il a quelque agrément.
Il eſt donc à Paris malgré tout ?

MARIN.

Oui, vraiment.
Je viens de lui parler, vous dis-je, à l'heure même.

DAMON.

Et tu ne doutes point que Léonor ne l'aime ?

MARIN.

Le moyen d'en douter ?

DAMON.

Il eſt inſtruit du tour
Que la Tante prétend jouer à mon amour ?

MARIN.

Il en eſt informé par moi-même.

DAMON.

Le traître !
Avant la fin du jour, je lui ferai connoître . . .

MARIN.

Je vous croyois guéri, Monſieur, abſolument.

DAMON.

Pas tout-à-fait encore, à parler franchement,
Et j'ai beſoin de voir tous les tours qu'on m'apprête.
Mais comment ! Leonor me croit-elle ſi bête,
Et peut-elle me tendre un ſi groſſier appas ?

MARIN.

Elle vous croit Aveugle, & vous ne l'êtes pas ;
Peut-être que l'étant vous prendriez le change.

DAMON.

Il faudroit que je fuſſe en un état étrange,
Et que j'euſſe perdu tous les ſens à la fois.
Mais quelqu'un vient ici, c'eſt la Tante je crois :
C'eſt elle-même, ſonge à ſeconder ma feinte.

MARIN.

Allez, je ſuis au fait, n'ayez aucune crainte.

SCENE XII.

DAMON, LA TANTE, MARIN.

DAMON.

LEonor ne vient point ?

MARIN.

Hé, Monſieur, la voici.

DAMON *allant vers la porte.*

Ah Madame.

MARIN *l'arrêtant.*

Attendez, ce n'eſt pas par ici.
Où Diable allez-vous donc parler à cette porte ?

LA TANTE *contrefaiſant la voix de Léonor.*

Ah Damon, quel chagrin de vous voir de la ſorte !

DAMON.

Que ſa voix eſt changée !

MARIN.

On vous le diſoit bien ;
Mais auprès de ſes traits, Monſieur, cela n'eſt rien.

DAMON.

N'importe, elle a toujours pour moi les mêmes charmes.

LA TANTE.

Ciel ! que votre accident m'a fait verſer de larmes !
Si vous ſçaviez, mon cher.

DAMON.

Ah, je n'en doute pas.

LA TANTE.

Je ne ſçaurois parler, & mes ſoupirs... Hélas !
Je ne ſçais pas comment je ſuis encore en vie.

DAMON.

Ne vous affligez point, Lénonor, je vous prie,
Vous me percez le cœur, ſongez que vos attraits
Pourroient par tant de pleurs ſe perdre pour jamais.

MARIN.

Elle en a déja bien perdu, l'état funeſte...

DAMON.

Pour un Aveugle, hélas ! c'eſt trop que ce qui reſte.
Après tous ces attraits que tu dis ſi changés,
J'aurois plaiſir peut-être à les voir dérangés :
Une beauté bizarre a ſouvent l'art de plaire,
Bien plus que ne feroit une plus réguliere.

MARIN.

Vous devez donc, Monſieur, ne vous chagriner point,
La beauté de Madame eſt bizarre à tel point...,

LA TANTE.

Enfin de ma beauté, quoique vous puiſſiez croire,
Sur bien d'autres on peut me donner la victoire ;
Pour mon eſprit, il eſt augmenté des trois quarts,

On m'en fait compliment auſſi de toutes parts.

DAMON.

Ah, Madame, on ſçait trop que c'eſt une merveille.

LA TANTE.

De mille doux propos rempliſſant votre oreille,
Je vous conſolerai d'avoir perdu les yeux,
Je veux être avec vous en tous tems, en tous lieux.

DAMON.

Que j'aurai de plaiſir, hâtez donc cette affaire,
Et courez promptement chez le premier Notaire,
Mettez dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira,
Laiſſez mon nom en blanc qu'ici l'on remplira,
J'ai mes raiſons qui ſont de peu de conſéquence,
Pour vous, ſignez toujours, & faites diligence.

LA TANTE.

J'y vais, & dans l'inſtant je ſerai de retour.

MARIN *à la Tante.*

Prenez quelque Notaire éloigné du Car-four,
Et qui ne puiſſe ici reconnoître perſonne.

LA TANTE *à Marin.*

C'eſt fort bien aviſé, la prévoyance eſt bonne,
Lorſque j'aurai ſigné, j'envoyerai le Contrat,
& ne paroîtrai point de peur de quelque éclat,
Il pourroit ſurvenir des amis de ton Maître,
Qui me reconnoiſſant gâteroient tout peut-être.

DAMON.

Vous n'êtes point partie! ah, ce retardement,

A mon cœur amoureux eſt un nouveau tourment,
Répondez, Léonor, à mon ardeur extrême.

LA TANTE.

J'y vais, j'y cours, j'y vole, & je reviens de même.

SCENE XIII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Maugrebleu de la folle.

DAMON.

Allons, ce n'eſt pas tout,
Et je prétens pouſſer la choſe juſqu'au bout;
Je veux que Lempeſé...

MARIN.

Paix, j'apperçois Léandre,
Votre deſſein étoit de venir le ſurprendre,
Le voilà tout ſurpris.

DAMON.

Il n'eſt pas tems encor,
Et je veux le ſurprendre avecque Léonor,
Je paſſe dans ma chambre, & je vous laiſſe enſemble.

SCENE XIV.

LEANDRE, MARIN *après avoir conduit Damon jusqu'à la porte de son appartement.*

LEANDRE.

HE' bien, mon cher Marin.

MARIN.

Avancez-vous.

LEANDRE.

Je tremble.

Comment cela va-t'il ?

MARIN.

Tout va bien, Dieu merci,
Et comme on l'esperoit, la chose a réussi.
Votre Oncle a pris le change.

LEANDRE.

Il épouse la Tante ?

MARIN.

Elle est chez le Notaire à remplir notre attente,
Mais voici Léonor qui peut vous assurer . . .

SCENE XV.

LEONOR, LEANDRE, MARIN, LISETTE.

LEANDRE.

HE bien, Madame, enfin, on peut donc eſperer...

LEONOR.

Selon ce qu'aura fait ma Tante.

MARIN.

Des Merveilles,
Elle a de notre Aveugle enchanté les oreilles,
Il attend le Contrat qu'il s'apprête à ſigner.

LEONOR.

Je ne ſçais pas comment cela pourra tourner,
Mais quoique l'on oppoſe à mon amour extrême,
Soyez ſûr que toujours vous me verrez la même.

LEANDRE.

Ah, quel eſpoir charmant! ſouffrez qu'à vos genoux.

MARIN.

Chût, ne remuez pas l'Aveugle vient à nous.

SCENE XVI.

DAMON, LEONOR, LEANDRE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

CHarmante Léonor, votre voix adorable,
Frappe encore mon oreille.

LISETTE.

Ah, voilà bien le Diable,

DAMON.

Vous n'êtes point partie encore, & votre amour...

MARIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, c'eſt qu'elle eſt de retour.

DAMON.

Hé bien qu'avez-vous fait?

MARIN.

Le Notaire eſt en ville.

DAMON.

Il en faut prendre un autre, eſt-il ſi difficile?

LISETTE.

Elle y va retourner.

DAMON.

Qu'elle reſte un moment.

Je ſerai bien payé de ce retardement,
Par les douceurs qui vont ſortir de cette bouche.
Redites donc cent fois que mon amour vous touche.
Redoublez, Léonor, ces ſoupirs amoureux,
Qui viennent de me mettre au comble de mes vœux.

LEONOR *bas à Marin.*

Que lui diſoit ma Tante?

MARIN.

Ah, j'aurois de la peine
A m'en reſſouvenir.

LEONOR *à part.*

Juſte Ciel! quelle gêne!
Parlons, Puiſqu'il le faut. Oui, je n'aime que vous,
(*Se tournant du côté de Léandre.*)
Je fais tout mon bonheur de vous voir mon Epoux.

DAMON.

Bas. Quelle impudence! mais ne faiſons rien connoître.
Haut. Que je ſuis ſatisfait, que j'ai ſujet de l'être!
De ma reconnoiſſance attendez les effets.

LEONOR.

Je n'en mérite point de tout ce que je fais.
Croyez que je ne ſuis que mon amour extrême,
(*Se tournant toujours du côté de Léandre.*)
Et que je vois ici; le ſeul objet que j'aime.

MARIN *a Leonor.*

Que ne peut-il vous voir de même en ces inſtans,

Ah! qu'il ſeroit content.

DAMON.

Si je ne vois, j'entens.

LEONOR *donnant la main à Léandre.*

Oui, ma main ſuit mon cœur, & dans cette journée
Mes vœux ſeront remplis ſi les nœuds d'Hyménée....

DAMON *prenant la main de Léandre*

Donnez-moi cette main qui va me rendre heureux.
Que par mille baiſers, auſſi doux qu'amoureux....
Quelle main eſt-ce là, que faut-il que je penſe?

MARIN *s'approchant.*

C'eſt la mienne, Monſieur.

DAMON *donnant un ſoufflet à Léandre.*

Tiens, de ton inſolence,
Maraut, voilà le prix.

LEONOR *bas à Léandre.*

Je ſuis au déſeſpoir.

DAMON.

Je t'apprendrai faquin....

MARIN *d'un ton pleurant comme s'il avoit reçu le coup.*

Revenez-y pour voir.

LEANDRE *bas à Marin.*

Te moques-tu de moi?

LEONOR.

Vous êtes en colere,

Je vous quitte & je vais retourner au Notaire.

DAMON.

Allez donc, & hâtez ces précieux inſtans,
Qu'il apporte au plutôt le Contrat, je l'attens...

SCENE XVII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

IL n'eſt pas avec moi beſoin que l'on s'explique,
Je vous ai, comme il faut, donné votre replique,
Mais, s'il vous plaît, Monſieur, quel eſt votre deſſein?

DAMON.

De marier la vieille avec le Médecin.

MARIN.

Quoi, Monſieur Lempeſé, le Mari de la Tante,
Le trait ſeroit boufon, & la piéce plaiſante,
Je vais vous le chercher, je ſçais bien à peu-près...
Mais par ma foi la bête entre dans nos filets,
Et le voici lui-même.

SCENE XVIII.

DAMON, LEMPESE', MARIN.

LEMPESE' *bas à Marin.*

OU Léonor eſt-elle ?

MARIN *triſtement.*

Chez le Notaire.

LEMPESE' *bas à Marin.*

O Ciel ! quelle triſte nouvelle !
Elle épouſe Damon.

MARIN, *bas à Lempeſé.*

C'eſt à ſon grand regret.

LEMPESE'

Je venois l'informer de tout ce que j'ai fait,
Mon frere m'ayant dit que l'affaire étoit bonne...

DAMON.

A qui donc parles-tu ?

MARIN.

Moi, Monſieur, à perſonne ?

DAMON.

Tu me trompe, j'entens marcher quelqu'un ici.

LEMPESE'.

Je tremble.

DAMON.

DAMON *gagnant la porte, & tâtonnant par tout avec ſon bâton.*

Je me veux éclaircir de ceci.

MARIN *bas à Lempeſé.*

Que lui dire, ma foi, j'ai perdu la parole.

LEMPESE' *bas à Marin.*

Dis ce que tu voudras. Mais plus de Carmagnole.

MARIN *à Damon.*

C'eſt Monſieur Lempeſé, très-ſçavant Medecin,
Qui vient vous apporter un remede divin,
Que pour guérir les yeux, il ſoutient admirable.

DAMON.

Vraiment d'un pareil ſoin je lui ſuis redevable.
Je ne ſçais pas, Monſieur, par où j'ai mérité,
Que pour moi vous puiſſiez avoir tant de bonté.
Donnez-moi ce remede, il faut que je l'éprouve.

MARIN *bas à Lempeſé.*

Allons, cherchez, Monſieur.

LEMPESE' *bas à Marin.*

Que veux-tu que je trouve?

MARIN *bas à Lempeſé.*

N'avez-vous point ſur vous quelque poudre, quelque eau.
Pour le faire encore mieux donner dans le panneau.

LEMPESE' *bas à Marin.*

J'ai de l'eau pour le tein, mais peſte, elle eſt trop forte,
La compoſition en eſt faite de ſorte...

MARIN *bas à Lempesé.*

Bon, bon, donnez toujours, pour sortir d'embarras.

LEMPESE' *bas à Marin.*

La voilà, prenez soin qu'il ne s'en serve pas.

MARIN *regardant le flacon.*

Qu'importe. La belle eau, la vûe est éclaircie
Seulement à la voir.

DAMON.

Je vous en remercie,
Si j'en suis soulagé, je vous devrai beaucoup.

MARIN.

Vous seriez bien surpris de voir clair tout d'un coup.

DAMON.

Comment je donnerois tout ce que je possede,
Que je croirois trop peu payer un tel remede.

MARIN.

Mais, Monsieur, pour guérir, il faudroit commencer,
Par bannir Léonor, & n'y jamais penser;
Car la femme à la vûe est tout-à-fait contraire.

LEMPESE'.

Hyppocrate le dit.

DAMON.

Mais comment veux-tu faire?
La rupture à présent causeroit trop d'éclat,
On va dans ce moment m'apporter le Contrat
Signé de Léonor. Elle pourroit se plaindre,

A payer le dédit on me pourroit contraindre.

LEMPESE'.

Et pourquoi? Léonor ayant beaucoup d'appas,
Quelqu'ami ne peut-il vous tirer d'embarras,
Envers elle acquiter la parole donnée?

DAMON.

Monsieur, quand il s'agit des nœuds de l'hymenée,
On ne voit point d'ami être assez généreux,
Jusqu'à franchir pour nous un pas si hazardeux.

LEMPESE'.

Il s'en pourroit trouver, qui sans beaucoup de peine
Se chargeroient pour vous d'une si douce chaîne.

MARIN.

Bas. Il gobe l'ameçon. *Haut.* On voit assez d'amis
Prendre en de certains cas la place des maris;
Mais ils s'en tiennent là, sans risquer davantage,
Et laissent aux époux les charges du ménage.

DAMON.

Enfin je vois qu'il faut exposer ma santé,
Car personne jamais n'aura tant de bonté.

LEMPESE'.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'ai trouvé votre affaire,
Un homme à qui déja Léonor a sçû plaire,
Et qui d'ailleurs, je crois, ne lui déplairoit pas.

DAMON.

Qui seroit-ce? L'espoir de sortir d'embarras

Universi...

Flatte déja mon cœur, & ma joye eſt extrême...
N'héſitez point, Monſieur, à le nommer.

LEMPESE'.

Moi-même,
Qui de vous obliger eut toujours grand deſir.

DAMON.

Quoi! vous pourriez, Monſieur, me faire ce plaiſir?
Epouſer Léonor? ah, quelle complaiſance!
Quels ſeront les effets de ma reconnoiſſance!

MARIN *à Damon.*

Voilà ce qui s'appelle un véritable ami,
Monſieur ne vous veut pas obliger à demi.

DAMON.

Puiſque vous voulez bien me faire cette grace,
Vous n'avez qu'à ſigner le Contrat en ma place,
On va me l'apporter dans ce même moment.

LEMPESE'.

Léonor en ſera ravie aſſurément.

DAMON.

Pour plus de ſûreté, faiſons croire au Notaire,
Que vous êtes celui pour qui ſe fait l'affaire,
Le Contrat eſt déja ſigné de Léonor,
Et comme on n'a pas mis mes qualités encor,
Avecque votre nom on y mettra les vôtres.

MARIN.

Il faut bien s'obliger ainſi les uns les autres.
Mais le Notaire vient.

DAMON *à Lempesé.*

Cachons-lui tout ceci,

(à Marin.)

Toi, prens garde qu'aucun ne nous surprenne ici.

(Marin apporte une table & deux siéges avant de s'en aller.

SCENE XIX.

DAMON, LEMPESE', LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

A Tous présens, Salut. Jamais dans mon Etude,
Avec tant de justesse & tant de promptitude,
Depuis vingt trois ans il ne s'est fait Contrat.

DAMON.

Enfin, quoiqu'il en soit, tout est-il en état ?

LE NOTAIRE.

Oui, Monsieur, il ne faut seulement que m'apprendre
Le nom, les qualités que le futur veut prendre.
Mais, Messieurs, à vous voir les yeux que je vous vois,
Qui des deux s'il vous plaît, est aveugle ?

LEMPESE'.

C'eſt moi.

LE NOTAIRE.

O Ciel ! qui l'auroit crû , c'eſt vraiment grand dommage.

LEMPESE'.

Il eſt vrai , mais ſignons, ſans tarder davantage.

LE NOTAIRE.

Il faut lire du moins le Contrat.

LEMPESE'.

Nullement.

Léonor l'a ſigné , je ſigne aveuglément.

LE NOTAIRE

La Future eſt préſſante , & vous encor plus qu'elle.

Signez donc , c'eſt je crois, Damon qu'on vous appelle.

LEMPESE'.

De me donner ce nom je m'étois aviſé.

(*Lempeſé ſigne le Contrat , & le Notaire lui conduit la main le croyant aveugle.*

Mais je ſigne toujours Damien Lempeſé.

LE NOTAIRE *écrit.*

Vos qualités ?

LEMPESE'

Helas ! après mon infortuue ,

Je ne crois pas Monſieur , en devoir prendre aucune ;

Bon Bourgeois de Paris , & cela ſuffira.

DAMON.

Adieu, Monſieur, tantôt on vous ſatisfera.
On aura même égard à votre diligence.

LE NOTAIRE.

Je ne demande rien, je ſuis payé davance;
Madame Léonor a ſçû prendre ce ſoin.

SCENE XX.

DAMON, LEMPESE'.

LEMPESE'.

DE beaucoup de fineſſe on n'a pas eu beſoin;
Mais, Monſieur, pardonnez à mon impatience,
Je cours à Léonor apprendre en diligence
Que le ſort a rempli le plus doux de ſes vœux.

DAMON.

Allez, mon cher, allez, & tenez-vous joyeux.

SCENE XXI.

DAMON *seul.*

MA foi, je m'applaudis, & le tour eſt trop drôle,
Avec notre benêt j'ai bien joué mon rôle ;
Il eſt tems de finir, je ſuis aſſez inſtruit,
Et j'en ai vû bien plus qu'on ne m'en avoit dit.

SCENE XXII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

MOnſieur, ſongez à vous, Léonor & Léandre
Vont revenir ici, je leur ai fait entendre.
Que vous dormiez.

DAMON.

Fort bien, il faut, mon cher Marin,
Que quelque tour plaiſant à ceci mette fin.

MARIN.

Pour vous mieux ſeconder, ſi vous vouliez me dire....

DAMON.

Tu viendras dans ma chambre, où je ſçaurai t'inſtruire,
Il ne faut que deux mots pour que tu ſois au fait.

SCENE XXIII.

MARIN *ſeul.*

IL va leur préparer encore un nouveau trait,
D'avance je l'approuve, & mon ame ravie...,
Mais voici tous nos gens, joüons la Comédie.

SCENE XXIV.

LEANDRE, LEONOR, LISETTE, MARIN.

LISETTE.

HE bien, dort-il encore?

MARIN.

A faire toutt rembler,
La maiſon tomberoit, je crois ſans le troubler.

LEONOR.

Va-t-en près de ſon lit; & pour peu qu'il remue,

Reviens nous avertir ; car je ſerois perdue,
S'il entendoit la voix de Léandre.

MARIN.

Fort bien.
Diſcourez à votre aiſe, & n'appréhendez rien.

SCENE XXV.

LEANDRE, LEONOR, LISETTE.

LEANDRE.

JE ne reviens ici qu'en tremblant, je l'avoue.
Quand mon oncle ſçaura la piéce qu'on lui joue,
S'il me croit avoir part à cette invention,
C'eſt peu d'être fruſtré de ſa ſucceſſion,
Son courroux...

LEONOR.

Tout eſt fait, & ma Tante eſt ſa femme,
Qui comme elle voudra, ſçaura tourner ſon ame.

LISETTE.

Dans les commencemens, il criera, peſtera,
Fera le Diable à quatre, & puis s'appaiſera ;
Ses ſoupçons ne pourront tomber que ſur la Tante,

Qui malgré ſes froideurs, lui fut toûjours conſtante,
Et qui pour ſe venger de ſon nouvel amour,
Sans nous en informer aura joué ce tour.
Laiſſez-leur entr'eux deux démêler la fuſée.
Je vous la garantis femelle auſſi ruſée....

SCENE XXVI.

LEANDRE, LEONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

O Diſgrace terrible! inopiné malheur!

LEANDRE.

Que ſeroit-ce, Marin?

LEONOR.

Je tremble de frayeur.

MARIN.

Damon voit clair d'un œil.

LEANDRE.

Ah juſte Ciel! qu'entens-je?

LEONOR.

Je ſuis au déſeſpoir.

LISETTE *pleurant.*

Quel accident étrange!

MARIN.

Il vient de s'éveiller avec un air joyeux,
Ah, Marin m'a-t-il dit, ah! que je suis heureux!
Je vois clair de cet œil, voilà mon lit, ma table,
Te voilà, je te vois. Ah, remede admirable!
Eau divine, va cours au plutôt, cher Marin.
Va chercher Lempesé, ce fameux Médecin,
Qui m'a fait recouvrer la moitié de la vûe,
La moitié de mon bien à ce service est dûe.

LISETTE.

Mais cette eau, disois-tu, n'étoit que pour le teint,
Et Lempesé surpris s'étoit trouvé contraint...
Peste du Médecin, & de son eau divine.

MARIN.

Ce n'est que par hazard qu'agit la Médecine.
Parmi ces qui pro-quo, souvent si dangereux,
Il s'en peut rencontrer entre mille un heureux.

LISETTE.

Et de quel œil voit-il?

MARIN.

De l'œil droit.

LEONOR.

Ah! Lisette,
De quoi t'informes-tu, quand mon ame inquiéte
Eprouve en ce moment le sort le plus fatal,

Quand je dois craindre tout, d'un jaloux, d'un brutal...

LISETTE.

Ah ma foi le voici.

LEANDRE.

Je ne veux point l'attendre,
Je gagne l'escalier.

LEONOR.

Que faites-vous, Léandre,
A présent qu'il voit clair, il va vous rencontrer.

MARIN.

Dans son grand Cabinet, vous ferez mieux d'entrer.

LEANDRE *entrant dans le Cabinet.*

Juste Ciel! quel revers.

SCENE XXVII.

DAMON, LEONOR, LISETTE, MARIN, LEANDRE *caché.*

DAMON.

AH ! quel bonheur extrême,
Quoi, je puis donc enfin revoir tout ce que j'aime.
Prenez part, Léonor, au plaisir que je sens.
O ciel ! quel teint ! quels yeux ! quels appas raviſſans !
Comment donc malheureux, tu la diſois affreuſe.

MARIN.

C'eſt votre guériſon qui la rend ſi joyeuſe,
Qu'elle a dans un moment repris tous ſes attraits.

DAMON.

Oüi, je vous trouve encor plus belle que jamais,
Vous ne me dites rien, que faut-il que je croye ?

MARIN.

Ce ſilence eſt encore un effet de ſa joye.

DAMON.

Je veux bien m'en flater. Qu'il eſt doux, mes enfans,
De revoir la lumiere après un ſi long-tems ;
Je croyois n'avoir plus ce bonheur de ma vie,

Ah ! quel plaisir charmant ! déjà je meurs d'envie
De revoir tous ces lieux, & sur-tout mes tableaux,
Ce vont être pour moi des spectacles nouveaux.

LEONOR *bas à Lisette.*

Dans son grand Cabinet il va d'abord se rendre.
Que ferons-nous Lisette ? il y va voir Léandre.

LISETTE *en empêchant Damon d'entrer dans le Cabinet.*

Bas à Léonor. Il faut parer le coup. Mais croyez-vous, Monsieur,
Ne voir clair que d'un œil ?

DAMON.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si par bonheur,
Vous voyez de tous deux ?

DAMON.

Non, cela ne peut-être.

LISETTE.

Dans ce moment, Monsieur, nous le pourrons connoître,
Souffrez qu'avec ma main....

DAMON.

Oui-da, je le veux bien.

LISETTE *lui couvrant l'œil droit avec sa main.*

Parlez, que voyez-vous ?

DAMON.

Parbleu, je ne vois rien.

LISETTE.

Rien du tout?

DAMON.

Non vrayment.

LEONOR *faisant sortir Léandre du Cabinet.*

Sortez sans plus attendre.

LISETTE.

Vous ne voyez donc rien?

DAMON *montrant Léandre qui sort du Cabinet.*

Si fait, je vois Léandre
Qui sort dans ce moment de mon grand Cabinet.

LISETTE.

Pour le coup nous voila tous pris au trébuchet.

MARIN.

Parbleu, c'est à ce coup qu'il faut crier miracle,
Et cet objet pour vous est un nouveau spectacle.

DAMON.

D'où vous vient donc à tous ce grand étonnement?
Est-ce de voir la fin de mon aveuglément?

SCENE XXVIII.

DAMON, LEANDRE, LISETTE, LEMPESE', MARIN.

DAMON.

MAis j'apperçois, je crois, mon Médecin. De garce,
Approchez-vous, Monsieur, venez qu'on vous embrasse,
Votre divin remede.....

LEMPESE'.

Hé bien ?

DAMON.

A réussi,
Je vois clair des deux yeux.

LEMPESE' *à part.*

Que veut dire ceci ?
A cette guérison, je ne puis rien connoître.

MARIN.

Vous êtes plus sçavant que vous ne croyez l'être.
Votre fortune est faite, il faut faire afficher,
De tous les lieux du monde on viendra vous chercher,

LEMPESE', *à Marin.*

Je suis tout stupéfait, & plus heureux que sage.
Qui l'auroit crû, qu'une eau pour peller le visage,
Guérit le mal des yeux ? je vois que désormais
On peut tout hazarder après un tel succès.

MARIN.

Ah, parbleu, voici l'autre.

SCENE DERNIERE.

DAMON, LEONOR, LEANDRE, LEMPESE', LA TANTE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

AH, ah, c'est notre Tante.
Hé quoi la bonne femme est encore vivante !

LA TANTE.

Que veut dire cela Monsieur, vous voyez clair ?

DAMON.

Un peu trop clair pour vous, je le vois à votre air.

LA TANTE.

Si vous voyez si clair, regardez votre femme,
J'ai signé le Contrat pour ma Niéce.

DAMON.

Ah, Madame.

LA TANTE.

Cela vous fâche un peu ?

DAMON.

Moi, Madame, pourquoi ?
C'eſt Monſieur Lempeſé qui l'a ſigné pour moi.
Regardez votre Epoux.

LA TANTE.

Vous vous moquez, je penſe.

DAMON.

Je ne me mocque point, je parle en conſcience.

LEMPESE'.

Que veut dire cela ?

MARIN.

Que pour l'avoir guéri,
(*Montrant la Tante.*)
De ce jeune tendron il vous a fait mari.

DAMON.

Pouvois-je mieux payer un ſi rare ſervice ?

LEMPESE'.

Une vieille !

LA TANTE.

Un benêt !

LEMPESE'.

Une folle !

LA TANTE.

Un jocriſſe.

MARIN.

Fort bien, continuez, c'eſt à des noms ſi doux,

Qu'on reconnoît déja que vous êtes Epoux.

LA TANTE.

Pour me vanger de vous, oui, je ferai ſa femme,
Et je vous ferai voir....

LEMPESE'.

Non, s'il vous plaît, Madame.

LA TANTE.

Tout comme il vous plaira, Monſieur, arrangez-vous,
Il faut qu'il me revienne à bon compte un Epoux.

LEMPESE'.

Ah parbleu, vous pouvez vous aſſurer d'un autre,
A mon âge épouſer une femme du vôtre;
Vous avez ciquante ans, & des mieux meſurés.

MARIN.

Hé qu'importe, Monſieur, vous la rajeunirez,
Donnez-lui de cette eau qui pelle le viſage.

LEMPESE'.

Ah, c'eſt donc toi, Maraut; avec ton beau langage,
Qui m'a fait tout du long donner dans le paneau?
Je ne ſçais qui me tient.

DAMON.

Tout beau, Monſieur, tout beau,
Ne vous emportez point.

LISETTE.

Qu'as-tu fait double traître?

MARIN.

Je vous ai trompé tous, & j'ai servi mon Maître.
En bonne foi pouvois-je en agir autrement ?
Mais avant de crier, attens le dénouement.

DAMON.

Oh ça, mon cher Neveu, de vous qu'allons-nous faire ?

LEANDRE.

Tout ce qu'il vous plaira, suivez votre colere,
Je l'ai bien mérité ayant pû m'oublier.

DAMON.

Hé bien donc, ma vengeance est de vous marier.
Epousez Léonor, ce sera votre peine.

LEANDRE.

Je fait tout mon bonheur d'une si belle chaîne.

DAMON.

Quant à moi je renonce à tout engagement,
J'aimois, & c'étoit-là mon seul aveuglement ;
J'ai recouvré la vue, & je veux bien vous dire
Que j'ai vû tous vos tours, & n'en ai fait que rire ;
Avouez qu'il falloit être bien patient.

MARIN.

Voilà le véritable Aveugle Clair-voyant.

FIN.

LE ROI DE COCAGNE,

COMEDIE

Repréſentée en 1718.

A SON

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE DUC.

MONSEIGNEUR,

Le désir ardent que j'ai toujours eû de trouver un accès favorable auprès de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *& de lui procurer quelques amusemens, m'avoit fait naître l'idée de la Comédie que j'ai*

l'honneur de lui préſenter.

Le ſujet me parut très propre à amener des Fêtes, auſſi nouvelles que galantes, dans l'aimable ſéjour de Chantilly *; ſéjour où les plus grands Princes que la France compte parmi ſes Héros, & les Muſes parmi leurs Protecteurs, venoient autrefois ſe délaſſer de leurs glorieux travaux.*

C'étoit ce lieu, MONSEIGNEUR, *que j'avois choiſi pour ce lui de ma Scene, perſuadé que quelques merveilles que le Peuple Elementaire eût pû inventer, l'ordre & l'abondance qu'on y voit regner plus que jamais, en auroient rendu l'execution facile.*

Mais malheureuſement cette Piéce ne s'étant pas trouvée aſſez tôt prête il a fallu me contenter de donner au Public un leger crayon de la magnificence qui l'auroit accompagnée.

VOTRE ALTESSE SERENISSIME *l'a honorée plusieurs fois de sa présence, & m'a témoigné avec beaucoup de bonté qu'elle en étoit contente.*

C'est ce qui me fait prendre la liberté de lui dédier un Ouvrage que je n'avois fait que pour elle, en attendant que mon imagination secondée de mon zele me puisse fournir un Sujet digne de contribuer aux plaisirs d'un si grand Prince. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
LEGRAND.

ACTEURS,

du Prologue.

THALIE, Muſe de la Comédie.
LA MUSE TRIVIALE.
GENIOT.
LA FARINIERE, } Auteurs.
PLAISANTINET, }

La Scene eſt au pied du Mont Parnaſſe.

LE ROI DE COCAGNE, COMEDIE.

PROLOGUE.

Le Théatre repreſente le Mont Parnaſſe entouré d'un bourbier.

SCENE PREMIERE.

GENIOT.

La fin je me vois au pied du Mont Parnaſſe.
Courage, il ne me reſte plus,
Rempli des préceptes d'Horace,
Qu'à tâcher de monter deſſus.
Mais je ne vois point de paſſage.

Je crains de me noyer
Dans ce maudit bourbier,
Où quantité d'Auteurs ont déja fait naufrage.
(*La Muſe Trivialle ſort du bourbier*)
O Dieux ! quel monſtre en ſort !

LA MUSE TRIVIALLE.

Un monſtre, parlez mieux,
Je ſuis la Muſe trivialle,
qui du beau milieu de la halle,
N'ai fait qu'un ſaut juſqu'en ces lieux.

GENIOT.

Ah ! Madame la Muſe,
Je vous demande excuſe,
Ma foi je ne vous connois pas ;
Et même plus je vous regarde,
Plus je vous crois Muſe batarde.

LA MUSE.

Tout ce qu'il vous plaira, mais j'ai fait du fracas ;
Pour moi l'on a ſouvent abandonné la Scene
De Talie & de Melpomene ;
Et même en dépit d'Apollon,
Je me ſuis établie au pied de ce vallon.

GENIOT.

Hé, par quelle aſſiſtance
Avez-vous acquis tant d'honneurs ?

LA MUSE.

Ne parlons point d'honneurs, j'en ai fort peu, je penſe,

Je ne dois même ma naiſſance
Qu'à certaine eſpéce d'Auteurs,
Qui n'ayant jamais pû jouir des avantages
De voir achèver leurs ouvrages
Sur un Théâtre reglé,
Du bon goût du public ont enfin appellé
Au Tribunal peu ſévere
De la Scene foreſtiere :
C'eſt là que ſans peur des ſiflets,
Ils ont ſçû ſe donner carriere,
Et ſe dédommager de leur mauvais ſuccès,
D'une maniere libre autant qu'extravagante....
Mais je vois un de mes Héros.

SCENE II.

LA MUSE TRIVIALLE, GENIOT, PLAISANTINET.

LA MUSE.

AH! vous venez fort à propos,
Monſieur Plaiſantinet, je ſuis votre ſervante.

PLAISANTINET.

Bon jour, Muſe charmante,
Oh, parbleu cette fois je me ſuis ſurpaſſé,
Et de moi vous ſerez contente.

J'ai dans mon ſotiſier avec ſoin ramaſſé
Proverbes, colibet; contes du tems paſſé,
Dont j'ai ſçû compoſer une piéce plaiſante.
Pour le coup le Cothurne en ſera terraſſé.

GENIOT.

Je le veux ſoutenir ce Cothurne, & ma veine....

PLAISANTINET.

Ma foi, mon pauvre ami, vous aurez de la peine.
Sur le Théâtre où vous voulez monter,
Pour attirer du public les ſuffrages
Il ne faut que de bons ouvrages,
La médiocrité ne le peut contenter.

GENIOT.

Comment donc une piéce un tant ſoit peu paſſable?

PLAISANTINET.

Tout cela ne vaut pas le Diable.

GENIOT.

De la façon dont vous m'en parlez-là,
Le public a peu d'indulgence,
Et pour le contenter il faut que la ſcience
Egale le genie. Où rencontrer cela?
Où trouver un Auteur qui puiſſe....

SCENE III.

LA MUSE TRIVIALLE, GENIOT, PLAISANTINET, LA FARINIERE.

LA FARINIERE.

LE voilà.

PLAISANTINET.

Comment vous prétendez, Monſieur la Fariniere...

LA FARINIERE.

J'ai ſurpaſſé Corneille, & Racine, & Moliere,
J'ai traduit des Auteurs pleins de difficultés,
Et mon ſçavoir portant leurs ouvrages aux nuës,
J'ai fait dans leurs Ecrits voir cent mille beautés,
Qu'ils n'avoient pas, peut-être eux-mêmes bien connues;
Enfin pour éviter un diſcours ſuperflû,
Vous voyez le Phœnix, le ſeul auteur illuſtre
Qui puiſſe au Théâtre abatu,
Rendre aujourd'hui ſon premier luſtre.

GENIOT.

Ma foi vous vous mocquez de nous,
Depuis plus de trente ans vous tenez ce langage,
Sans que juſqu'à préſent il ait paru de vous

Sur le Téâtre aucun ouvrage,

LA FARINIERE.

Hé, c'eſt la faute des Acteurs,
De qui l'envie, ou la malice,
Ou l'ignorance, ou l'injuſtice,
Ecarte tous les bons Auteurs.

GENIOT.

Pour qu'en votre faveur le public s'intereſſe,
Et puiſſe être contre eux juſtement indigné,
Faites imprimer quelque piéce,
Voila votre Procès gagné.

LA FARINIERE.

Hé, ne connoît-on pas auſſi la fantaiſie
Des injuſtes approbateurs?
Qui ne ſçait que leur jalouſie
Paſſe encore celle des Acteurs?
Ils apprehendent tous qu'un ſublime genie
Ne s'éleve au deſſus de leurs productions,
Et le trouvant en moi, pouſſent leur tyrannie
Juſqu'à me refuſer leurs approbations.
Je veux eſcalader aujourd'hui le Parnaſſe,
Et demander juſtice au divin Apollon.
Il n'appartient qu'à lui de me donner la place,
Qui m'eſt dûe au ſacré vallon.
Oui, c'eſt à toi que j'en appelle,
Souverain protecteur du merite affligé,
Tu ne peux mieux montrer ta puiſſance immortelle,
Qu'en faiſant que je ſois vangé.

LA MUSE.

Il faut qu'en ton calcul, mon ami, tu t'abuſes,
Si tu nous diſois vrai, croi-moi,
Tu verrois dans l'inſtant Apollon & les Muſes,
Accourrir au devant de toi.
Que dis-je ! on me verroit moi-même
Rentrer dans mon bourbier pour te laiſſer monter :
Car ma foibleſſe extrême
Au merveilleux, au bon ne ſçauroit reſiſter.
Et s'il ſe peut trouver, comme l'on m'en ménace,
Quelque génie heureux dont les productions
Attirent du public les approbations,
On me verra bientôt abandonner la place.
Mais que vois-je ? Thalie, ah ! pour le coup ma foi,
Je penſe que c'eſt fait de moi.
Elle a l'air enjoué plus qu'à ſon ordinaire,
Sans doute qu'elle en a ſujet,
Un noir preſſentiment me dit qu'elle va plaire,
Au ſecours. Je ne puis ſoutenir ſon aſpect.

PLAISANTINET.

Madame, d'où vous vient cette terreur panique,

LA MUSE.

(*Elle s'enfonce dans le bourbier.*)
La voix me manque ; adieu je tombe, c'en eſt fait,

PLAISANTINET.

Je n'ai plus déſormais qu'à fermer la boutique,
Que vais-je devenir hélas !
De quel côté tourner mes pas !

SCENE IV.

THALIE, GENIOT, LA FARINIERE, PLAISANTINET.

LA FARINIERE.

A Votre seule approche, adorable Thalie,
Vous avez fait rentrer ce monstre en son néant,
Sans doute que la Comédie
Va reprendre le pas qu'elle avoit cy-devant.

THALIE.

Je ne puis tout d'un coup lui rendre tous les charmes
Qui l'accompagnoient autrefois ;
Cette Muse au Parnasse a causé mille allarmes ;
Il faut, si nous voulons la réduire aux abois,
La battre de ses propres armes,
Je veux la repousser avec ses propres traits,
Il me faut pour cela quelque piéce boufonne,
Qui soit dans le gout à peu près
De celles qu'elle donne.
Le public la prendra comme un amusement,
En attendant qu'on lui présente
Quelque piéce excellente,
Digne de mériter son applaudissement.

PLAISANTINET.

Hé bien, prenez la mienne, elle eſt réjouiſſante
Et dans le goût qu'il faut pour reveiller l'eſprit.

THALIE.

En retrancheras-tu ces mots à double entente,
Dont le bon goût murmure, & la pudeur rougit ?
Je ſuis Muſe enjouée, mais non pas inſolente.

PLAISANTINET.

Pourquoi les retrancher ? ce qui vous épouvante,
De mes piéces fait la beauté ;
Et quoi que vous en puiſſiez dire,
Pour exciter la curioſité,
C'eſt la bonne façon d'écrire.

THALIE.

Comment tu ne peux faire rire
Sans offenſer l'honnêteté ?
Tu ne peux compoſer une piéce amuſante,
Enjouée & divertiſſante,
Sans groſſiere équivoque & ſans obſcenité ?

PLAISANTINET.

Je n'y trouverois pas mon compte.

THALIE.

Va, tu devrois mourir de honte.

PLAISANTINET.

Je vous le dis tout net,
Ce n'eſt pas là mon fait,
J'aime la gaillardiſe,

THALIE.

Ou plutôt la sotise.
Va donc chercher fortune ailleurs,
Je trouverai d'autres Auteurs.

SCENE V.

THALIE, GENIOT, LA FARINIERE.

THALIE.

ALlons', mes chers enfans, courage,
Voyons qui pourra de vous deux
Entreprendre ce que je veux.
Laissez le soin d'un grand ouvrage
Aux esprits d'un plus haut étage.

LA FARINIERE *enfonçant fièrement son Chapeau.*

En est-il au dessus de moi ?
Cherchez pour un tel badinage
Des esprits du plus bas aloy,
Composer dans ce batelage
N'apartient qu'à des Auteurs fous.

THALIE.

Je croyois ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous.

GENIOT.

Allez, Muſe, laiſſe-le dire,
Il ſuffit, j'entreprens ce que vous demandez :
Et ſans faire rougir, j'eſpére faire rire
ſi vous me ſecondez.
Je vais donc m'égayer dans le goût de la Foire,
Je pourrai l'attraper, du moins j'oſe le croire,
Duſſai-je voir nos grands & ſérieux eſprits
Accoûtumés à contredire,
Me demander raiſon de les avoir fait rire,
J'aurois toujours rempli le projet entrepris.
J'avois déja formé l'extravagante idée
D'un ſujet qui peut être auroit pû réuſſir.

THALIE.

Quel ?

GENIOT.

Le Roy de Cocagne.

THALIE.

Il peut faire plaiſir,
Car je ſuis très-perſuadée
Qu'il fournira de plaiſans traits.

GENIOT.

Pour ne point perdre tems & hâter mon ouvrage,
J'emprunterai ſelon l'uſage,
Par-çi par-là des vers tous faits
Ou dans Racine, ou dans Corneille,
Pour le Roy de Cocagne ils viendront à merveille.

LA FARINIERE.

Mais quelle intrigue, quels portraits?
Quelles mœurs & quels caractéres
Peuvent jamais entrer dans de pareils ſujets?

GENIOT,

Quelles mœurs? des mœurs étrangeres.

LA FARINIERE.

Ah! les mœurs de Cocagne, à de petits enfans
Ces contes bleus ſont bons à faire;
Mais je ne penſe pas qu'à nos honnêtes gens
Ces fadaiſes-là puiſſent plaire.

THALIE.

Les beaux eſprits aſſez ſouvent
Se ſont fait reconnoître en une bagatelle.

LA FARINIERE.

Parbleu vous me la donnez belle,
Monſieur, un bel eſprit, c'eſt un demi ſçavant.
Traiter de beaux eſprits les gens de ſon eſpéce,
C'eſt aux mouches à miel égaler les frêlons;
Ou s'il faut m'expliquer avec plus de juſteſſe,
C'eſt au rang des oiſeaux mettre les hanetons.

GENIOT.

A tous ces ſots diſcours je ne daigne répondre,
Tu n'as pas l'ombre du bon ſens,
Et la piece que j'entreprens
Va ſuffire pour te confondre.

LA FARINIERE.

Si cela réuſſit, vous allez voir beau jeu.

Pour

Pour mettre au déſeſpoir Thalie,
Pour déſoler la Comédie,
Pour punir le public, je vais jetter, morbleu,
Toutes mes piéces dans le feu.

SCENE VI.

THALIE, GENIOT.

THALIE.

Elles ſeront mieux là que ſur notre Théatre.

GENIOT.

Allons, Muſe, il eſt tems, ne m'abandonnez pas,
Déja vous m'inſpirez du badin, du folâtre,
Du bouffon.

THALIE.

Garde-toi de tomber dans le bas,
Tiens toujours Pegaſe en haleine,
Bride en main.

GENIOT.

Par ma foi j'aurai bien de la peine,
Le bas & le bouffon ſe reſſemblent aſſez,
Et je crains fort dans ma carriere
Si quand je broncherai vous ne me redreſſez,
D'aller donner dans quelque ornière.

THALIE.

Si le hazard t'y fait tomber,
Ne t'y laiſſe pas embourber,
Releve-toi tout au plus vîte.

GENIOT.

Oui, mais pendant ce tems, ſi le public s'irrite,
Et ſi je ne me puis aſſez-tôt relever ?

THALIE.

Va, le public eſt bon, il s'attend de trouver
Dans ce qu'on lui promet une piéce un peu folle :
Le pis qu'il en puiſſe arriver
Sera d'avoir tenu parole.

FIN DU PROLOGUE.

LE ROI DE COCAGNE.

COMEDIE.

Représentée en 1718.

ACTEURS.

LE ROY DE COCAGNE.

BOMBANCE, RIPAILLE, } Miniſtres.

FELICINE, FORTUNAT, } Dames de la Cour.

ALQUIF, Enchanteur.

PHILANDRE, Chevalier Errant.

LUCELLE, Infante de Trebizonde.

ZACORIN, Valet de Philandre.

GUILLOT, Nourricier de Lucelle.

HORTULAN, FLORIBEL, } Jardiniers du Roy.

Pluſieurs Nymphes ſous la couleur des Fleurs du Parterre du Roy.

LA ROSE, Fleur de la difficulté.

LA RENONCULE, Fleur de la fierté.

LE PAVOT, Fleur du ſommeil.

LE SOUCI, Fleur du tourment.

LA VIOLETTE, Fleur de l'innocence.

LA JONQUILLE, Fleur de la jouiſſance.

Troupe de peuples Elémentaires.

LES SILPHES, Habitans de l'Air.

LES SALAMANDRES, Habitans du Feu.

LES ONDAINS, Habitans de l'Eau.

LES GNOMES, Habitans de la Terre.

TROUPE DE COCANIENS.

TROUPE D'ETRANGERS DE PLUSIERS NATIONS.

GARDES DU ROY.

La Scene eſt au Pays de Cocagne.

LE ROI LE COCAGNE.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente le Pays de Cocagne.

SCENE PREMIERE.

ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN, GUILLOT.

PHILANDRE.

Enfin après avoir traversé tant de mers,
Essuyé tour à tour mille périls divers,
De tant de fiers Géans combattu la puissance,

Nous ſommes arrivés dans ce lieu de plaiſance ;
C'eſt pour vous, ſage Alquif, divin Magicien...

ALQUIF.

Sans moi votre valeur ne vous ſervoit de rien.
J'ai ſçu calmer les flots, diſſiper les tempêtes !
Qu'un Démon mal-faiſant déchainoit ſur vos têtes,
Je vous ai conſervé, me voilà ſatisfait.

PHILANDRE.

Qui pourra vous payer d'un ſi rare bienfait ?

ALQUIF.

Le plaiſir d'avoir pû vous rendre ce ſervice.
Votre bras vous a ſçû tirer du précipice,
Où ces maudits Géans vous avoient entraîné,
Mais enfin ſur la mer le courage eſt borné ;
La valeur ne met point à l'abri d'un orage.
Mon art ſeul vous pouvoit garantir du naufrage,
Il l'a fait ; & le prix de ce puiſſant ſecours
Je le trouve à pouvoir couronner vos amours :
Vivez heureux, Philandre, avec votre Lucelle,
Elle toujours conſtante, & vous toujours fidelle ;
Dans cette Iſle goûtez les plaiſirs les plus doux.

ZACORIN.

Oui, mais par parentheſe, en quels lieux ſommes-nous ?
J'ai vû de beaux Châteaux, une belle Campagne.

ALQUIF.

Vous êtes, mes amis, au Pays de Cocagne.

ZACORIN.

Au Pays de Cocagne ! allons vîte manger,
Dans quelque bon endroit cherchons à nous loger.

GUILLOT.

Oui morgué, c'eſt bien dit, cherchons notre pitance,
Je crevons tous de faim.

ALQUIF.

Un peu de patience.

ZACORIN.

Depuis près de deux jours je n'ai mangé ni bû,
Mon eſtomac en gronde, & veut être repû.

PHILANDRE.

Sommes-nous mieux que vous ?

GUILLOT.

Vous nous la baillez-belle,
Votre amour vous nourrit avec votre Lucelle.

PHILANDRE.

Comment,

ZACORIN.

Il a raiſon, dans tous vos déplaiſirs,
Vous avalez des pleurs, vous gobez des ſoupirs,
Vous croquez des baiſers, & dans tous le voyage..
Mais que demande ici ce groteſque viſage ?

PHILANDRE.

Voyons.

SCENE II.

ALQUIF, PHILANDRE. LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, GUILLOT,

BOMBANCE.

JE viens ſçavoir qui vous améne ici,

ZACORIN.

La faim, & le plaiſir de vous y voir auſſi.

BOMBANCE.

Vous êtes bien tombés, nous vous ferons grand'-chere;
Quelles gens êtes-vous, il ne me faut rien taire.

PHILANDRE.

Je fais profeſſion de chevalier errant.
Ayant pour cette Dame eû quelque différent,
Et dans l'occaſion embraſſé ſa querelle,
Je me ſuis vû contraint de partir avec elle.
Après bien des périls, un deſtin plus heureux,
Nous a conduit enfin dans ces aimables lieux.

BOMBANCE.

Vous ne pouviez choiſir un ſéjour plus tranquile,
Le Roi ſera ravi de vous donner azile.

Il

Il le faut avouer, ma foi c'eſt un bon Roi,
Joyeux, de bonne humeur, à peu près comme moi.

PHILANDRE.

A t-il bien des Sujets ?

BOMBANCE.

Pas trop, car ſon Empire
A fort peu d'étendue.

LUCELLE.

Et ce qu'on entend dire
De ce charmant Pays, eſt-ce une vérité ?

BOMBANCE.

Oui, l'on le peut nommer un ſéjour enchanté,
Et je doute qu'au monde il en ſoit un ſemblable.

ZACORIN.

Eſt-il vrai qu'on y paſſe & jour & nuit à table,
Qu'on y marche en tout tems ſans crainte des voleurs,
Qu'on n'y ſouffre Avocats, Sergens ni Procureurs,
Que l'on n'y plaide point, qu'on n'y fait point la guerre,
Que ſans y rien ſemer, tout y vient deſſus la terre,
Que le travail conſiſte à former des ſouhaits,
Que l'on y rajeunit, & que de nouveaux traits...

BOMBANCE.

Il n'eſt rien de plus vrai, mais prêtez-moi l'oreille,
Je vais vous raconter merveille ſur merveille.
Quand on veut s'habiller, on va dans les forêts;
Où l'on trouve à choiſir des vêtemens tous p êts;

Veut-on manger ? les mets ſont éparts dans nos plaines,
Les vins les plus exquis coulent de nos fontaines,
Les fruits naiſſent confits dans toutes les ſaiſons,
Les Chevaux tout ſcellés entre dans nos maiſons,
Le pigeonneau farci, l'alouette rôtie,
Nous tombent ici bas du Ciel comme la pluye,
Dès qu'on ouvre la bouche, un morceau ſucculent...

ZACORIN.

Ma foi j'ai beau l'ouvrir, il n'y vient que du vent,

BOMBANCE.

L'heure n'eſt pas venue, attens que le Roi dîne.

ZACORIN.

Ils ſont long-tems là-haut à faire la cuiſine,
En attendant le Roi, ne nous pourriez-vous pas
Faire pleuvoir toujours ici deux où trois plats ?

BOMBANCE.

Il n'eſt pas encor tems, le peuple Elémentaire,
Qui ſans ſe faire voir met ſes ſoins à nous plaire,
A ſon heure réglée à travailler pour nous.

PHILANDRE.

Un Peuple élémentaire a commerce avec vous ?
Et quel eſt-il ce Peuple ?

BOMBANCE.

Un Peuple ami des hommes,
Les Sylphes, les Undains, les Salmandres, les Gnomes.

LUCELLE.

Comment ! vous prétendez que dans chaque élément
Il ſoit un Peuple ?

BOMBANCE.

Oui.

ZACORIN.

Quoi dans l'air ?

BOMBANCE.

Oui vraiment.
Les Sylphes, par exemple, entourés d'une nuë . . .

ZACORIN.

Ils ont pour promenade une belle étenduë.

GUILLOT.

Mais morgué dans le feu ?

BOMBANCE.

Les Salmandres y ſont.

GUILLOT.

Au diable qui voudroit avoir le chaud qu'ils ont.

BOMBANCE.

Les Undains ſont dans l'eau, les Gnomes dans la terre ;
Et quoiqu'entr'eux ſouvent ils ſe faſſent la guerre,
Ils ſçavent s'accorder pour nous faire plaiſir,
Et nous ſervir ici ſelon notre deſir.
Les habitans de l'air vont pour nous à la chaſſe,
Les Undains font entrer les poiſſons dans la naſſe ;
Et quand les Gnomes ont préparés ces mets-là,

Les habitans du feu font rôtir tout cela.
Mais le Roi va venir, il eſt dans ſon parterre
A parcourir les fleurs qu'y fait naître la terre.
Sçavez-vous quelles fleurs ?

ZACORIN.

Non.

BOMBANCE.

De jeunes beautés,
Des Nymphes dont l'aſpect rend les ſens enchantés.
Elles prennent la forme, ou des lis ou des roſes,
Ou d'autres belles fleurs nouvellement écloſes,
Elles en ont l'odeur, l'attribut, les couleurs.

ZACORIN.

Quoi ! le jardin du Roi produit de telles fleurs ?
Je veux y labourer. Ces Roſes feminines
Malgré tous leurs appas peut-être ont des épines ;
Mais quand j'aurai mangé, j'irai tantôt ſans bruit
Cueillir dans ce jardin quelque belle de nuit ;
Le tout pour éprouver ſi ce n'eſt point menſonge ;
Car tout ce que j'entens ne me paroît qu'un ſonge.

(On entend une ſymphonie.)

Mais d'où peuvent venir ces ſons harmonieux ?

BOMBANCE.

Sans doute, c'eſt le Roi qui rentre dans ces lieux,
Il ne marche jamais qu'il n'ait de la muſique,
Juſques aux animaux, chacun ici s'en pique.

GUILLOT.

Le biau charivari. Quoi les chats & les chiens, . .

BOMBANCE.

Les ânes même?

ZACORIN.

Ils sont ici musiciens,

Les ânes!

BOMBANCE.

Oui vraiment; ils ont certains organes.

ZACORIN.

Et les Musiciens parmi nous sont des ânes;
Voyez la différence.

BOMBANCE.

Allez quelques momens
Admirer la beauté de nos appartemens.
Je préviendrai le Roi; je l'entens qui s'avance.
Il va tenir conseil, & donner audience.

GUILLOT.

Quoi bailler audience au milieu de ce champ!

BOMBANCE.

Les Gnomes vont bâtir une Palais à l'instant.

Le Théatre change, & il s'éléve un Palais bâti de sucre, dont les Colomnes sont de sucre d'orge, & les ornemens de fruits confits.

Hé bien, qu'avois-je dit?

GUILLOT.

La plaisante méthode!
Morgué je n'ai jamais rien vû de plus commode.

PHILANDRE.

J'admire ce Palais.

ZACORIN.

Il me paroît galant.

BOMBANCE.

Mais le meilleur de tout, c'eſt qu'il eſt excellent,
Il eſt bâti de ſucre, orné de confitures.

GUILLOT.

Morguenne, que j'allons manger d'Architectures.

BOMBANCE.

Le blanc que vous voyez, c'eſt du ſucre candi.

ZACORIN.

Allons, mon cher Guillot, au plûtôt goûtons y.

BOMBANCE.

Et ces Colomnes ſont faites de ſucre d'orge.

GUILLOT.

Morgué ça me vient bien, car j'ai mal à la gorge.

BOMBANCE.

Tout doux, dans ce Palais n'allez rien ravager,
Ce n'eſt qu'en le quittant qu'on le pourra manger.

GUILLOT.

Mocquons-nous de cela, morgué vaille qui vaille.

BOMBANCE.

Arrêtez, vous ferez fondre notre muraille,
Peſte ſoit des coquins, ils vont tout écorner.

ZACORIN.

Hélas à notre faim vous devez pardonner.

BOMBANCE.

Vous mangerez tantôt. Voyez quelle inſolence,
Gruger notre Palais! Le Roi... Mais il s'avance.

SCENE III.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE.

Suite des Courtisans.

LE ROI.

(*Le Roi entre au bruit de la Symphonie.*)

QUe chacun se retire, & qu'aucun n'entre ici.
Bombance, demeurez, & vous, Ripaille aussi.
Cet Empire envié par le reste du monde,
Ce pouvoir qui s'étend une lieuë à la ronde,
N'est que de ces beautés dont l'éclat ébloüit,
Et qu'on cesse d'aimer si-tôt qu'on en joüit.
Je ne suis pas heureux tant que vous pouriez croire.
Quel diable de plaisir, toujours manger & boire ?
Dans la profusion le goût se relentit,
Il n'est, mes chers amis, viande que d'apétit.
Je me lasse sur tout, amant de tant de belles,
De ne pouvoir trouver quelques beautés cruelles,
De ces cœurs de rochers qui s'arment de rigueurs,
Qui par leur résistance excitent les ardeurs,
Et dont on n'obtient rien à moins qu'on ne le vole,
On dit que de l'amour c'est là la rocambole.

Je ſuis donc réſolu, ſi vous le trouvez bon,
De laiſſer pour un tems le Trône à l'abandon.
Le Trône cependant eſt une belle place,
Qui la quitte, la perd. Que faut-il que je faſſe?
Je m'en rapporte à vous, & par votre moyen,
Je veux être Empereur, ou ſimple Citoyen.

BOMBANCE.

Sire, je l'avoûrai, c'eſt une triſte vie
De voir à tous momens prévenir ſon envie,
Et des plus friands mets, l'eſtomac toujours plein,
N'avoir pas le loiſir d'avoir ni ſoif ni faim,
Les plaiſirs ne ſont doux qu'après un peu de peine.
Quittez donc pour un tems la grandeur ſouveraine,
Par trop d'oiſiveté vos membres vous ſont vains:
Servez-vous de vos pieds, faites agir vos mains,
Et pour trouver du goût à faire bonne chere
Jeunez deux ou trois jours, ce n'eſt pas une affaire.
Si le trop de ſanté vous cauſe des dédains,
Souffrez dans vos Etats deux ou trois Médecins,
Ils vous la détruiront, je me le perſuade:
Voilà mon ſentiment. A vous, mon camarade.

RIPAILLE.

Oui, je croi que le Roi feroit fort ſagement
De pouvoir quelquefois manger moins goulument;
Ne point laiſſer ſes pieds, ſes mains en léthargie,
Mais quitter ſon pouvoir, c'eſt ce que je dénie.
Ah! qu'il eſt beau de voir un peuple à ſes genoux,
Pouvez-vous vous laſſer de n'obéir qu'à vous?

Comment ! vous vous plaignez que tout va p. r
écuelle ?
Et que la mariée eſt, comme on dit, trop belle ?
Gardez votre Couronne, elle vous va trop bien,
Vous ſeriez bien penaut ſi vous n'étiez plus rien.
Que l'amour du Pays, que la pitié vous touche,
Cocagne à vos genoux vous parle par ma bouche,
Et pour mieux aſſurer le bien commun de tous,
Donnez un ſucceſſeur qui ſoit digne de vous.

LE ROI.

N'en délibérons plus ; après tout quand j'y penſe,
J'allois faire le ſot, de quitter ma puiſſance ;
Peut-être dans deux jours je m'en mordrois les
doigts,
Un ſage Conſeiller eſt le bonheur des Rois.
A force de choiſir on prend ſouvent le pire.
Ripaille, je vous crois, & retiendrai l'Empire :
Et pour récompenſer ce conſeil à l'inſtant,
Je prétens vous donner dix mille écus comptant.
Quoique l'argent ici ſoit fort peu néceſſaire,
Il en faut pour jouer. Voyez mon Sécretaire,
Faites en dreſſer l'ordre, & je le ſignerai.
Allez.

BOMBANCE.

Ce n'eſt pas tout, Sire, je vous dirai
Que quelques Etrangers arrivés dans cette Iſle,
Viennent vous ſupplier de leur donner azile.

LE ROI.

Volontiers, où sont-ils ?

BOMBANCE.

Je m'en vais les chercher.

LE ROI.

Fort bien. Mais cependant qu'on me fasse approcher,
Les Fleurs qu'en mon parterre aujourd'hui j'ai choisies,
Elles méritent bien l'honneur d'être cueillies ;
Qu'on ouvre le jardin.

SCENE IV.

LE ROI, HORTULAN, FLORIBEL, Plusieurs Fleurs de différentes espéces.

Le Théatre change, & représente un jardin magnifique; plusieurs Nymphes y sont sous la figure des Fleurs.

LE ROI *continue.*

LEs brillantes couleurs!
Je ne me souviens plus du blazon de ces Fleurs.

HORTULAN.

Nous allons l'expliquer, mais à notre maniere,
Qu'on trouvera peut-être assez particuliere.
Les Fleurs par leur simbole, expriment tour à tour
Les plaisirs, les tourmens qu'on éprouve en amour...

Le Prime verd est espérance;
Et l'Hyacinthe, amour chagrin;
La Marguerite, patience;
Et l'Immortelle, amour sans fin.

FLORIBEL.

La Fleur d'Iris eſt inconſtante ;
L'Eliotrope, attachement ;
Chévrefeüille, concupiſcence ;
Et la Penſée, amuſement.

HORTULAN.

Le Muguet, eſt coquéterie ;
Et la Renoncule, fierté ;
La Marjolaine, tromperie ;
Et le Barbeau, fidélité.

FLORIBEL.

Anémone eſt perſévérance ;
Fleur de Laurier, ardent deſir ;
Jonquille, enfin eſt jouiſſance ;
Et Fleur de Pomier, repentir.

HORTULAN.

Tubéreuſe eſt dédain. Mais dans leurs chanſons, Sire,
De tous leurs attributs elles vont vous inſtruire.

ENTRE'E DES FLEURS.

HORTULAN *chante.*

Charmantes Fleurs, qui tour à tour
Naiſſant dans le jardin d'Amour,
De ce Dieu marquez la puiſſance,
De vos divers beautés
Nos yeux ſont enchantés,

Nous ne ſçavons à qui donner la préférence ;
Etalez nous vos qualités,
Nous en ferons la différence.

ENTRE'E DES FLEURS.

LA ROSE,
Fleur de la difficulté.

Entre mille Fleurs nouvelles
L'Aurore a pris le ſoin de m'embellir ;
Plus mes épines ſont cruelles,
Plus il eſt doux de me cueillir.

LA RENONCULE,
Fleur de la fierté.

Pour des fleurettes,
De feintes douceurs,
Nous n'avons que rigueurs.
Avec nous point d'amourettes,
Point de faveurs
Pour des fleurettes.
Ne livrons nos cœurs
Qu'uà des ardeurs parfaites.
Dans nos retraites,
Amans trompeurs,
N'eſpérez pas cueillir des Fleurs
Pour des fleurettes.

ENTRE'E DES ROSES & des Renoncules.

LE PAVOT,

Fleur du ſommeil.

Amans maltraités de vos belles,
Ayez recours à mes pavots,
Dans les charmes du repos
On ne trouve point de cruelles.
Les ſonges amoureux
Que mon pouvoir fait naître,
Par des douces erreurs ſçauront combler vos vœux.
On n'eſt jamais plus heureux
Que quand on le croit être.

LE SOUCI

Fleur du tourment.

Sans ſouci, ſans tourment,
Sans chagrin, ſans martyre,
Sans ſouci, ſans tourment,
Nul plaiſir en aimant.
Un cœur toujours content dans l'amoureux empire,
Ne connoît pas le prix d'un fortuné moment,
Un tendre amant qui ſe plaint, qui ſoûpire,
Quand il obtient ce qu'il déſire,

Trouve ſon bonheur plus charmant.
Sans ſouci, ſans tourment,
Sans chagrin, ſans martyre,
Sans ſouci, ſans tourment,
Nul plaiſir en aimant.

LA VIOLETTE,
Fleur de l'innocence.

Je ſuis la ſimple Violette,
Je fais le plaiſir de nos champs,
Je badine, je ſuis follette,
Profitez-en, jeunes amans.
Ne perdez pas ces doux inſtans,
Gardez-vous bien d'attendre.
Pour me cueillir il n'eſt qu'un tems,
Heureux qui le ſçait prendre.

ENTRE'E DES VIOLETTES.

LA JONQUILLE,
Fleur de la jouiſſance.

Non ce n'eſt plus le tems
De la perſévérance,
Non ce n'eſt plus le tems
Des fidéles amans.
Je courone leurs feux, je finis leurs ſouffrances,
Je mets enfin le comble à leurs contentemens.

De mes faveurs quelle eſt la récompenſe ?
Je ſuis le prix de la conſtance,
Et fais ſouvent des inconſtans.
Non ce n'eſt plus le tems
De la perſévérance,
Non ce n'eſt plus le tems
Des fidéles amans.

ENTRE'E DE TOUTES les Fleurs.

LE ROI.

Mais parmi tant de Fleurs qui brillent à nos yeux,
Dis-moi ton ſentiment, laquelle te plaît mieux ?

FLORIBEL *chante.*

La jalouſe Amaranthe,
Et l'Iris inconſtante
Cauſent trop de tourment.
La dédaigneuſe
Tubéreuſe
A trop d'entêtement ;
A la peine je ſuccombe
Lorſqu'il faut les arracher
J'aime mieux la Fleur de Pêcher
Qui du premier vent tombe.

LE ROI.

Ce n'eſt pas là mon goût, j'aime les Fleurs bizares,
Et j'en voudrois trouver quelques-unes plus rares.

SCENE

SCENE V.

LE ROI, HORTULAN, FLORIBEL, LES FLEURS, BOMBANCE, SUITE, &c. ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

Voici ces Etrangers.

LE ROI.

Ah ! qu'eſt-ce que je vois!
L'aimable Fleur ! je ſens certain je ne ſçai quoi,
Un friſſon ... une ardeur ... un ... je me donne au diable,
Si jamais j'ai encore ſenti rien de ſemblable.

PHILANDRE.

Permettez-nous, Grand Roi, qu'embraſſant vos genoux,
Nous venions en ces lieux vous prier ....

LE ROI.

Levez-vous.

PHILANDRE.

Sire, des Etrangers que le deſtin contraire
A pourſuivis long-tems ...

LE ROI.

Il ne m'importe guéres,
Tout ce qu'il vous plaira, laiſſez-moi ſeulement
Faire à cette beauté mon petit compliment.

Vous brillez ſeule en cette terre,
Vous effacez la beauté de Venus,
Les Roſes de notre parterre
Près de vous ſont des Grattes-cus.

(*Toutes les Fleurs s'en vont.*)

PHILANDRE.

Je tremble. Que veut-il par là lui faire entendre?

LE ROI.

Dites-moi, ma dondon, avez vous le cœur tendre?
Etes-vous bien facile à vous laiſſer charmer?

LUCELLE.

Sire, cette demande a de quoi m'allarmer.
A connoître mon cœur, quel ſoin vous intéreſſe?

LE ROI.

Je cherche une beauté qui ſoit un peu tigreſſe.
Je ſuis las qu'on vienne au devant de mes vœux,
Et je voudrois languir du moins un jour ou deux.
Parlez, de cet effort vous ſentez vous capable?

LUCELLE.

Ah! Seigneur, à quoi tend ce diſcours qui m'accable?

LE ROI.

A vous marquer d'abord par l'offre de mon cœur...
En un mot je vous aime.

LUCELLE.

Ah pour moi quel malheur !

LE ROI.

Où donc eſt ce malheur, s'il vous plaît? Ma perſonne
Qui de tous les côtés tant de graces environne,
Qui fait tous les plaiſirs d'une brillante Cour,
Pourroit vous révolter en vous parlant d'amour.

LUCELLE.

Oui, Seigneur, & malgré toute votre puiſſance...

LE ROI.

Bon, voilà qui me plaît, un peu de réſiſtance,
Cela m'étoit nouveau! Du chagrin, du dépit,
C'eſt de quoi juſtement m'éguiſer l'apétit.
Comment vous nomme-t-on?

LUCELLE.

Sire, j'ai nom Lucelle.

LE ROI.

Lucelle. Le beau nom! il rime avec cruelle.
Or ça, Lucelle donc, grace à votre rigueur,
Vous aurez aujourd'hui ma Couronne & mon cœur.

LUCELLE.

Sire, cette offre eſt vaine & n'a rien qui me tente.

LE ROI.

Plus elle me rebute, & plus mon feu s'augmente;
Jamais objet ne fut plus digne de mes vœux.
Vous qui l'accompagnez, que vous êtes heureux,
Votre fortune eſt faite; & d'abord je commence.

Par vous donner à tous des Charges d'importance.

A Zacorin. *A Philandre.*

Je vous fais Echanſon, & vous mon Ecuyer.

A Alquif. *A Guillot.*

Vous, mon grand Chambelan, & toi mon Tréſorier.

GUILLOT.

Tréſorier ; ah morgué que cette Charge eſt bonne !
Je recevrai l'argent & ne payerai perſonne.

LE ROI.

Oui, Monſieur le Manant, vous êtes un fripon ?
Au lieu de Tréſorier, ſoyez Porte-cotton.

GUILLOT.

Porte-cotton ! morgué ce nom-là m'éfarouche,
Quelle Charge eſt-ce-là ?

ZACORIN.

Ce n'eſt pas de la bouche.

PHILANDRE.

Sire, je ne ſçaurois me taire plus long-tems,
Vous nous comblez de biens ſans nous rendre contens ;
Retirez vos biens-faits, & me laiſſez Lucelle.
Le Ciel fit naitre en nous une ardeur mutuelle,
Je l'adore, elle m'aime, & je perdrai le jour
Plûtôt que de quitter l'objet de mon amour.

LE ROI.

En voici bien d'un autre. Oſez-vous, téméraire,
Me parler d'un amour à mon amour contraire ?

PHILANDRE.

Quoi, Sire?....

LE ROI.

Taiſez-vous. Si vous me raiſonnez,
Je vous appliquerai du ſceptre ſur le nez ;
Et je vous apprendrai, chétive créature,
Si je ſuis en ces lieux un Monarque en peinture.

PHILANDRE.

Mais enfin....

LE ROI.

Je vous trouve un plaiſant étourneau,
Vous me prenez, je croi, pour un Roi de carreau.

PHILANDRE.

Je ne me connois plus en perdant ce que j'aime ;
Et j'oſe ici braver & ſceptre & diadême.

LE ROI.

Ah ! tu fais le mutin, va, ſors de mes Etats,
Et que la fin du jour ne t'y retrouve pas.
Il eſt bien-tôt midi, tu n'as plus que ſix heures,
Et ſi dans mon pays plus long-tems tu demeure....

PHILANDRE.

Le tems ne me fait rien, quand je voudrai partir,
Il ne faut qu'un quart d'heure au plus pour en ſortir ;
Mais je n'en ſortirai que ſuivi de Lucelle,
La mort, la ſeule mort peut me ſéparer d'elle.

LE ROI.

Oh parbleu ç'en eſt trop. Hola ; Gardes, à moi ;
Qu'on le méne en priſon.

LUCELLE.

Que faites vous, grand Roi ;

LE ROI.

Je soutiens comme il faut la grandeur souveraine.
Dans mon appartement menez cette inhumaine,
Et ce drôle au cachot.

ALQUIF.

Allez sans murmurer,
Je sçai bien le moyen de vous en retirer.

PHILANDRE.

Vos ordres, cher Alquif, arrêtent mon courage.

LE ROI.

Gardes, obéissez sans tarder davantage.
Suivons cette cruelle, employons tout. Morbleu,
Si je n'en obtiens rien, nous allons voir beau jeu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre change, & représente un Salon magnifique.

SCENE I.

ALQUIF, ZACORIN.

ALQUIF.

QU'en dis-tu, Zacorin ?

ZACORIN.

Sans battre la campagne ;
Je dirai franchement que ce Roi de Cocagne
A la tête un peu chaude, & n'entend pas raiſon ;
Mais voilà cependant mon cher Maître en priſon.

ALQUIF.

Pour l'en faire ſortir, je ſçai ce qu'il faut faire ;
Et même ton ſecours m'y ſera néceſſaire.

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à parler, ſervez-vous de mon bras
Pour détrôner le Roi, ravager ſes Etats.

ALQUIF.

Comme Diable tu vas, laiſſe-là ta vaillance,
Nous n'avons pas beſoin d'une telle vengeance.
Le Peuple Elémentaire eſt déclaré pour lui,
Et nous ne ſerions pas les plus fort aujourd'hui.
Je ne veux ſeulement que jouer une piece
A ce plaiſant Monarque unique en ſon eſpéce.
Il s'agit de tirer ton Maître de priſon,
Je ferai que le Roi perdra toute raiſon.
J'ai parmi mes joyaux trouvé par avanture,
Cette bague enchantée; elle eſt de la figure
De celle qui tantôt brilloit au doigt du Roi;
Il s'y pourra tromper aiſément.

ZACORIN.

Je le croi,
Mais la difficulté c'eſt de faire l'échange.

ALQUIF.

Il ſe lave les mains peut-être avant qu'il mange.
Otant ſon Diamant pour ne le pas ternir,
Il te le donnera dans ce tems à tenir,
Et toi ſubſtituant cette bague à la place,
Tu pourras....

ZACORIN.

Je comprens ce qu'il faut que je faſſe,
Je ſçais eſcamoter, repoſez-vous ſur moi;
Mais ſera-ce pour moi le diamant du Roi?

ALQUIF.

Ne t'embaraſſe point quel ſera ton ſalaire,

Et

Et ſonge ſeulement à bien mener l'affaire.

ZACORIN.

De votre diamant quel eſt donc le pouvoir?

ALQUIF.

Tout auſſi-tôt qu'au doigt le Roi pourra l'avoir,
Il perdra la mémoire; une eſpece d'yvreſſe
Lui fera méconnoître amis, parens, maîtreſſe,
Il ſera comme un fou...

ZACORIN.

Mais je crois que déja
Il n'a pas grand chemin à faire juſques-là;
Trouvez-vous entre-nous ce Monarque fort ſage?

ALQUIF.

S'il eſt fou, je prétens qu'il le ſoit davantage.

ZACORIN.

Mais ſi perdant le peu qu'on lui voit de raiſon,
Il faiſoit par plaiſir pendre ſon Echanſon?

ALQUIF.

Ah! s'il oſoit commettre une action ſi noire,
Tu ſerois bien vengé.

ZACORIN.

C'eſt ce que je veux croire,
Mais je ſerois pendu toujours en attendant.

ALQUIF.

Tu n'aurois que le mal; car dans le même inſtant
Te coupant par morceaux je te rendrois la vie.
Tu connois mon pouvoir.

ZACORIN.

Au diable qui s'y fie.

ALQUIF.

Nous n'en viendrons pas-là.

ZACORIN.

J'y compte vraiment bien.

ALQUIF.

Va toujours ton chemin, & n'appréhende rien;
Garde bien le secret sur tout, & que Lucelle
Ignore, ainsi que tous, ce que je fais pour elle.

ZACORIN.

C'est bien dit, elle est fille, elle pourroit jaser,
Mon Maître du secret pourroit même abuser;
Il ne manqueroit pas par excès de tendresse,
D'en faire confidence à sa chere Maîtresse.
Je connois les Amans: tous deux n'en sçauront rien,
Et le tout se fera de vous à moi.

ALQUIF.

Fort bien.
Tiens, prend donc cette bague.

ZACORIN.

Et si par sa puissance
J'allois devenir fou moi-même par avance?
Les moqueurs sont moqués, souvent cela se voit.

ALQUIF.

Tout le charme n'agit que quand elle est au doigt.
Adieu, je vais de l'œil conduire toute chose,
Afin qu'à nos projets ici rien ne s'oppose.

SCENE II.

Zacorin met la bague enchantée ſans y penſer, & s'appercevant que la tête lui tourne, il l'ôte de ſon doigt en faiſant pluſieurs tours de théâtre.

ZACORIN *ſeul.*

MA foi dans tout ceci je crains fort pour mes os,
Je vois que je m'embarque un peu mal-à-propos ;
Si le Roi s'apperçoit du changement de bague,
Ou ſi ſes Courtiſans voyant qu'il extravague...
Mais il eſt inutile à preſent d'en parler,
Je ſuis trop avancé pour oſer reculer.
Quelqu'un vient, taiſons-nous.

SCENE III.

RIPAILLE, ZACORIN.

RIPAILLE.

GRande, grande nouvelle ;
Le Roi va triompher de la fiere Lucelle,
Elle va l'épouſer pour ſauver ſon Amant,
Et tout pour leur hymen s'apprête en ce moment.
Voici pour le feſtin la ſalle préparée,
Le Ciel y va bien-tôt envoyer ſa roſée,
Les plus rares parfums y ſeront répandus,
Les concerts les plus doux y ſeront entendus,
Et ce qui peut charmer le toucher & la vûe...

ZACORIN.

A quoi bon pour paſſer les cinq ſens en revûe,
Tout ce grand verbiage ? Il faut dire on verra,
entendra, goûtera, ſentira, touchera.
Voilà, ce qui s'appelle un ſtile laconique.
Et c'eſt de la façon que j'aime qu'on s'explique.
Mais avant de goûter ces plaiſirs plus qu'humains
(Inſtruiſez-moi.) Le Roi lavera-t-il ſes mains ?

RIPAILLE.

Plaiſante queſtion ! S'il en a fantaiſie.

ZACORIN.

Je l'en avertirai de peur qu'il ne l'oublie.

RIPAILLE.

Et de quoi votre esprit est-il inquiété ?

ZACORIN.

Je suis son Echanson, j'aime la propreté.

RIPAILLE.

Hé qu'il les lave, ou non, allez, laissez le faire ;
Mais adieu, je m'en vais trouver le Sécretaire,
Pour lui faire dresser l'Ordonnance à l'instant,
Qui me fera payer dix mille écus comptant.

SCENE IV.

ZACORIN *seul.*

COmme le sexe change ! O Ciel est-il possible
Que pour un autre amant Lucelle soit sensible?
Philandre, mon cher Maître, hélas ! que je te plains,
Si le Roi par hazard ne lavoit point ses mains,
Tu verrois dans ses bras la perfide Lucelle,
Et malgré ton amour . . . Mais voici l'infidelle.

SCENE V.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

C'Eſt toi, cher Zacorin.

ZACORIN.

Et oui vraiment, c'eſt moi,
Qui raiſonnois tout ſeul ſur votre peu de foi;
Après tant de ſermens, allez le tour eſt traître.

LUCELLE.

Voulois-tu qu'à mes yeux on immolât ton Maître?
Le Roi me menaçoit de le faire mourir
Quand je puis le ſauver, l'aurois-je vû perir?

ZACORIN.

Chanſons que tout cela, vous voulez être Reine.

LUCELLE.

Ah! par de tels diſcours n'augmente pas ma peine,
Pour te déſabuſer écoute mon projet,
J'eſpere que bien-tôt il aura ſon effet.
Tu vois bien que le Roi veut des beautés cruelles,
Parce qu'en ſon Pays il en eſt peu de telles,
Mes refus ne feroient que redoubler ſes feux,
Et je prens le parti de répondre à ſes vœux.

De le feindre, du moins ; me trouvant si traitable,
Il pourra se guérir de son amour.

ZACORIN.

Du diable,
Allez avant ce tems, Zacorin pourra bien . . .
Mais quelqu'un vient ici, quittons cet entretien.

SCENE VI.

LUCELLE, FORTUNATE, FELICINE, BOMBANCE, ZACORIN.

BOMBANCE.

GRande Reine, je viens de la part de mon Maître
Vous dire que bien-tôt vous le verrez paroître ;
En attendant voici deux Dames de sa Cour,
Qu'il honore du nom de vos Dames d'atour ;
Et comme toutes deux sont sages & prudentes,
Elles vous serviront aussi de Gouvernantes.

SCENE VII.

LUCELLE, FELICINE, FORTUNATE, ZACORIN.

LUCELLE.

QUoi ! pour me gouverner il choisit des enfans ?

FELICINE.

Des enfans dites-vous ? nous avons cinquante ans.

ZACORIN.

Cinquante ans ? hé comment cela se peut-il faire ?
Vous en paroissez dix.

FELICINE.

Il faut te satisfaire,
Et contenter ici ta curiosité.
Comme après cinquante ans se passe la beauté,
Les femmes du Pays ayant atteint cet âge,
N'en ont point de dépit. Elles ont l'avantage
De retourner soudain à l'âge de dix ans,
Et rentrent, sans hyver, de l'automne au printems.

ZACORIN.

Si nos Dames sçavoient de ce Pays l'usage,
Combien entreprendroient dès demain le voyage ?

LUCELLE.

De mon étonnement je ne puis revenir !

FORTUNATE.

Ici on ne craint point un fâcheux avenir ;
Et comme on rajeunit ſans perdre la mémoire,
Dès cinquante ans paſſés on rappelle l'hiſtoire,
On prévient les périls on ſçait ſe dérober
Des piéges des amans où l'on a pû tomber.

ZACORIN.

Quelques uns autrefois vous ont-ils attrapée ?

FORTUNATE.

Oh que oui, mon enfant, j'ai tant été trompée ;
Mais je ſuis aguerie ; & pour tout dire enfin,
Qui voudra m'attraper ſe levera matin.

ZACORIN.

Si bien donc déſormais que vous ſerez plus fine,
Et vendrez votre ſon mieux que votre farine.
Si de votre mémoire il n'eſt point effacé,
Faites-nous un récit de votre tems paſſé.

FORTUNATE.

Volontiers. A quinze ans je fus trop innocente,
Je pris ce qui s'offroit d'une ardeur imprudente,
C'étoit un écolier, jeune, joli, bien fait,
Mais le petit fripon étoit un indiſcret.
A vingt-ans j'en pris un qui me parut plus ſage,
Mais il étoit jaloux, jaloux juſqu'à la rage.
A trente ans je fis choix d'un vieillard amoureux,
Il s'efforçoit en tout de prévenir mes vœux,

Le bon-homme faiſoit tout ce qu'il pouvoit faire,
Mais tout ce qu'il pouvoit n'avoit pas de quoi plaire.
Enfin ſur mes vieux jours voulant goûter de tout,
Et des vieilles du tems me conformer au goût,
Je pris un petit Maître. Ah la maudite engeance!
Qu'il m'a fait de chagrin & cauſé de dépenſe!
Pour me récompenſer de mes ſoins bienfaiſans,
Il en entretenoit une autre à mes dépens

ZACORIN.

A préſent des amans connoiſſant le manége,
Bien hupé qui pourra vous attraper au piége.
Et vous, ma belle Dame, à votre air ſérieux,
On pourroit préſumer que vous avez fait mieux.

FELICINE.

Encore pis. En prenant un chemin tout contraire,
Juſques à quarante ans je fus prude & ſevere,
J'accablai de rigueurs les plus tendres amans,
Je mépriſai leurs ſoins, leurs doux empreſſemens,
A la fin ſe laſſant de me voir inhumaine,
Ils déſerterent tous & briſerent leur chaîne,
J'en fus picquée au vif, à ne vous rien celer,
Et voulus, mais trop tard, enfin les rappeller.
J'avois leur amour, eux mon indifference,
Leurs yeux étoient ouverts, & les miens ſans puiſſance.
Lorſque je me vis ſeule & ſans adorateurs,
Que je me repentis de toutes mes rigueurs!

ZACORIN.

Dieu ſçait ſi vous allez, après cette avanture,
Vous bien dédommager ?

FELICINE.

Oh ! je vous en aſſure.

FORTUNATE.

Il faudra déſormais nous conduire avec art,
Je fus trop tôt coquette, & vous un peu trop tard.

ZACORIN.

Pour n'être point la dupe en quoi qu'on ſe propoſe,
Ma foi l'expérience eſt une belle choſe.

FELICINE *à Lucelle.*

Reglez-vous là-deſſus, mon enfant, évitez
En toutes occaſions les deux extrémités.

ZACORIN.

Suivez bien les avis de vos deux Gouvernantes,
Qu'un long âge & l'épreuve ont faites ſi ſçavantes.

LUCELLE.

Quand j'épouſe le Roi qu'ai-je beſoin de vous?

FORTUNATE.

Hé ! nous vous inſtruirons à mener un époux.
Vous apprendrez par nous à le rendre fidele,
A faire qu'à ſes yeux vous ſoyez toujours belle,
Et que de vos liens il ne puiſſe échaper ;
Nous vous apprendrons tout, & même à le tromper.

ZACORIN.

Comment ? à le tromper lors qu'à vous on ſe fie ?

FELICINE.

C'eſt façon de parler, pour lui prouver l'envie
Qu'on a de la ſervir.

ZACORIN.

C'eſt fort bien fait vraiment.
Mais ſous terre, je ſens un certain mouvement.

FELICINE.

Ce que vous allez voir, c'eſt l'ouvrage des Gnomes,
Habitans de la terre inviſibles aux hommes.
Les habitans de l'onde, & de l'air & du feu,
Pour apporter les mets arriveront dans peu.

FORTUNATE.

Le Roi vient, paroiſſez moins triſte, je vous prie,
Nous allons donner ordre à la cérémonie.
Quand vous aurez dîné, le Roi vous conduira
Au Temple de Comus où l'on vous mariera.
Du Temple ſur un Trône & magnifique & leſte,
Du Trône.... Adieu tantôt on vous dira le reſte.

SCENE VIII.

LE ROI, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, OFFICIERS DE LA BOUCHE, GUILLOT.

LE ROI.

MA charmante, je touche au bienheureux moment
Qui va mettre le comble à mon contentement.

LUCELLE *à part.*

Philandre, cher Philandre! O triſteſſe mortelle!
Pour te ſauver le jour faut-il être infidelle?

ZACORIN *préſentant un baſſin au Roi.*

Sire....

LE ROI.

Que voulez-vous? Tous ces apprêts ſont vains.

ZACORIN.

Quoi?...

LE ROI.

Je viens là-dedans de me laver les mains.

ZACORIN.

Et ne voulez-vous pas les laver davantage?

LE ROI.

Et par quelle raiſon les laver, dis?

ZACORIN *à part.*

J'enrage.

(*Au Roi.*)

Sire, dans nos climats, la coutume des Rois
Eſt de laver leurs mains toujours deux ou trois fois,
Et ſi vous vouliez....

LE ROI.

Non. Vous êtes bien étrange!

ZACORIN.

Je vous les laverois à l'eau de fleurs d'orange.

LE ROI.

Il n'en eſt pas beſoin, votre importunité....

ZACORIN.

Tout ce qu'il vous plaira; pourtant la propreté....
Et ſur tout dans les Rois, quand ils ont les mains nettes,
Les préſents qu'ils nous font....

LE ROI.

Finiſſez vos ſornettes.

ZACORIN *à part.*

Il ne lavera pas ſes mains abſolument,
Et je ne ferai point le troc du diamant.

LE ROI.

Venez, Reine, il eſt tems de nous placer à table.

ZACORIN.

Ah! le beau diamant!

LE ROI.

Il eſt aſſez paſſable.

ZACORIN *l'éxamine & éternue sur la main du Roi.*
Que je le voye un peu.

LE ROI *prenant une serviette s'essuye la main.*
Peste soit du vilain,
Du mal propre qui vient de cracher sur ma main.

ZACORIN.

Sire, c'est mon défaut, & toujours j'éternue
Lorsqu'un beau diamant vient m'éblouir la vûe.

LE ROI.

Ton impudence enfin commence à m'ennuyer.

ZACORIN.

Donnez-moi ce diamant, je m'en vais l'essuyer,
Et vous lavant les mains....

LE ROI.

Encor, va-t-en au diable,
Et laisse-moi, maraut, enfin me mettre à table.
Que l'on serve au plutôt.

ZACORIN *à part.*

Tous mes efforts sont vains,
Rien ne peut l'obliger à se laver les mains.

On entend un air de ſimphonie ſur lequel les Silphes & les Salmandres deſcendent du Ciel, & apportent les mets que les Undains & les Gnomes ſervent ſur table. Pluſieurs fontaines de vin coulent au buffet, & tombent dans des cuvettes.

ZACORIN *continue.*

Quelle profuſion, l'agreable mélange !
Allons, buvons toujours, attendant que je mange.

LE ROI *ſe mettant à table avec Lucelle.*

A Boire.

BOMBANCE.

A boire au Roi.

ZACORIN.

Bon, c'eſt là mon emploi.
Goutons à tous les vins.

BOMBANCE.

A boire, A boire au Roi.

GUILLOT.

A boire au Roi.

ZACORIN *au buffet,*

Parbleu, donnez-vous patience,
Il faut bien des vins faire la différence,
Pour que ſa Majeſté boive au moins du meilleur.
(*Il préſente une coupe au Roi.*)
Sire, en voilà du goût de votre ſerviteur.

LE

LE ROI.

Allons à la santé de la future Reine.
Razade.

ZACORIN.

Tope, Sire, elle en vaut bien la peine.

GUILLOT *crie.*

Le Roi boit.

BOMBANCE.

Taisez-vous, vous nous étourdissez.
Aux Musiciens.
Et vous chantez ces airs pour l'Hymen.

UN MUSICIEN.

C'est assez.

ON CHANTE.

C'est l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour,
Ton flambeau va briller d'une flamme nouvelle,
Les jeux, les ris, les graces tour à tour
Vont écarter les chagrins de ta Cour;
C'est l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour.
Le flambeau du jour,
Ne répand point une clarté plus belle
Que celui de l'Hymen allumé par l'Amour.
C'est l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour.

LE ROI.

Vous n'avez pas encore entendu nos merveilles.
Vous, dont la voix charmante enchante les oreilles,
Assemblez par vos chants les oiseaux d'alentour,
Qu'ils viennent tous ici pour chanter notre amour.

UN MUSICIEN.

Quittez vos feuillages,
Tendres habitans des forêts,
Volez, venez en ce palais,
Y faire entendre vos ramages.
(*On entend le ramage de plusieurs oiseaux.*)
De vos chants mélodieux,
Roffignols, rempliſſez ces lieux.
(*La ſimphonie imite le chant des Roſſignols.*)
Et vous, aimables Tourterelles,
Inſpirez-nous
Vos ardeurs fidelles.
(*La ſimphonie imite le chant des Tourterelles.*)
Enſuite un Merle ſifle.
Inſolens oiſeaux, taiſez-vous,
En vain votre voix s'aprête
A ſe mêler à des concerts ſi doux.
(*La ſimphonie imite le chant des Coucous.*)
Fuyez, Hiboux, fuyez, Coucous,
Vous ne ſerez pas de la fête.

LE ROI *se levant de table,*

Ils en pourroient bien être, & mon cœur en murmure,
Ces vilains oiseaux-là sont de mauvais augure.

SCENE IX.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE, LUCELLE, ZACORIN, &c.

RIPAILLE.

Sire pour votre hymen on a tout préparé,
Le Grand Prêtre est au Temple & l'Autel est paré.

LUCELLE *bas.*

O Ciel? quel coup de foudre?

LE ROI.

Allons, charmante Reine.

RIPAILLE.

Si votre Majesté vouloit prendre la peine,
Avant que de sortir, de me signer cela.

LE ROI.

Très-volontiers.

RIPAILLE.

De l'encre, une plume.

ZACORIN.

En voilà.

Zacorin répand le cornet d'encre sur la main du Roi, & sur l'Ordonnance.

LE ROI.

Ah! le maudit butor.

ZACORIN.

Sire, excusez mon zéle.

LE ROI.

Vîte de l'eau. Toujours quelque frasque nouvelle.
Oh! le plus étourdi d'entre tous les humains!

ZACORIN *apportant le bassin & l'Eguiére.*

Je le sçavois bien, moi, qu'il laveroit ses mains.

LE ROI.

Il faut que j'aye ici bien de la patience.

RIPAILLE.

Ce faquin a gâté toute mon Ordonnance,
Allons vîte en dresser une autre.

SCENE X.

LE ROI, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, GUILLOT, UN GARDE.

Ici le Roi quitte sa bague pour se laver les mains, & dans ce tems Zacorin lui présente la bague enchantée à la place de la sienne, que le Roi met à son doigt.

ZACORIN.

EN vérité.
Quand il faut vous servir j'ai tant d'activité,
Sire, que fort souvent quand mon devoir m'abuse...
Enfin quoi qu'il en soit, je vous demande excuse.

LE ROI *ayant au doigt la bague enchantée.*

D'où me vient tout à coup cet éblouissement ?
Je ne sçai où je suis. Quel soudain changement !..

ZACORIN *à part.*

La bague va jouer son jeu, laissons-là faire.

LE ROI *extravagant.*

Que faites-vous ici, femelle temeraire ?

BOMBANCE.

C'est la Reine, Seigneur.

LE ROI *extravagant.*

Reine ! de quel Pays ?

BOMBANCE.

De Cocagne.

LE ROI, *extravagant.*

Comment, mes Etats envahis
Auroient donc tout d'un coup ainſi changé de maître ?

BOMBANCE.

Que veut dire le Roi ? je n'y puis rien connoître.

LUCELLE.

Il paroît en effet qu'il perd le jugement.

Bas.

Serois-je aſſez heureuſe en cet évenement ?

BOMBANCE.

L'amour auroit-il pû lui troubler la cervelle ?
Quoi, Sire, dans le tems que l'aimable Lucelle
Doit être votre épouſe, & qu'un nœud glorieux ? . .

LE ROI, *extravagant.*

Comment donc mon épouſe ? ôtez-vous de mes yeux,

Bombance ſort.

Je vous trouve plaiſant.

CUILLOT.

Sa bile ſe remue,
S'il lui prenoit envie.... Otons nous de ſa vûe.

Il ſort.

LE ROI, *extravagant.*

Et vous auſſi, ma mie au plutôt détalons,

Cherchez fortune ailleurs, tournez-moi les talons.

LUCELLE.

Que je conçois d'espoir de cette frenesie !
Lui puisse-t-elle, hélas, durer toute la vie.
Cependant délivrons Philandre si je puis. *Elle sort.*

LE ROI, *extravagant.*

Gardes.

UN GARDE.

Seigneur ?

LE ROI, *extravagant.*

Voyez la dedans si j'y suis.

SCENE XI.

LE ROI, ZACORIN.

LE ROI *dans sa folie.*

AH ! Prince, demeurez, vous m'êtes nécessaire.

ZACORIN.

Moi, Prince ? voici bien encore une autre affaire !

LE ROI *dans sa folie.*

Je vous avois prié de diner avec moi,
Mais vous voyez.

ZACORIN.

Je vois que nous avons de quoi.

(*Zacorin se met à table avec le Roi.*)

Allons, dinons, Seigneur.

LE ROI *dans sa folie.*

Contez-moi quelque histoire.

ZACORIN.

Une histoire à présent ? ma foi, parlons de boire,
Ou plutôt de manger.

LE ROI *dans sa folie.*

Agissez sans façon.
Seroit-ce votre avis, dites-moi, Prince ?....

ZACORIN *la bouche pleine.*

Non.

LE ROI *dans sa folie.*

Qu'oubliant tous les soins que je dois à l'Empire,
Je prisse une moitié, qui comme un diable....

ZACORIN.

Pire.

LE ROI *dans sa folie.*

Me causeroit peut-être un chagrin inoui.
Vous connoissez le sexe, il est bien mauvais....

ZACORIN.

Oui.

LE ROI *dans sa folie.*

Je n'en ferai donc rien, & je veux vous en croire,
Prince, votre conseil merite bien....

ZACORIN.

A boire.

SCENE

SCENE XII.

LE ROI, RIPAILLE, ZACORIN.

LE ROI *dans sa folie.*

QUe voulez-vous ?

RIPAILLE.

Seigneur, c'eſt un autre papier.

LE ROI *dans sa folie.*

Quoi ? quelque livre encor qu'on me veut dédier ?

RIPAILLE.

Me prendre pour auteur, ſa Majeſté ſe raille.
Quoi ! méconnoiſſez-vous le fidéle Ripaille,
Sire ?

LE ROI *dans sa folie.*

Ripaille ſoit. Que voulez-vous, voyons ?

RIPAILLE.

Vous prier de ſigner l'Ordonnance.

LE ROI *liſant.*

Liſons.

Que l'on paye à Ripaille en eſpeces valables
Dix mille écus comptant . . . Allez à tous les Diables.
Comment dix mille écus ſeroient ainſi donnés ?
Seigneur, qu'en dites vous ?

ZACORIN.

Oui dà, c'eſt pour ſon nez.
Ah voyez donc, c'eſt bien ainſi qu'on vous amboiſe?
Allons, tirez.

SCENE XIII.

LE ROI, ZACORIN.

ZACORIN.

A Vous, Majeſté Cocagnoiſe,

LE ROI *dans ſa folie.*

Oui dà, tope.

SCENE XIV.

LE ROI, LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

SEigneur, je reviens sur mes pas,
Vos ordres rigoureux vont causer mon trépas.
De la triste prison où Philandre respire,
On m'interdit l'approche, & j'ose ici vous dire....

LE ROI *dans sa folie.*

Qui l'a mis en prison ?

LUCELLE.

Votre commandement.

LE ROI *dans sa folie.*

Vous êtes folle ou moi ; Pourquoi ? Quand ? Et comment ?

LUCELLE.

Sire, je ne dis rien que de très-véritable.

ZACORIN.

Sire, il faut des prisons tirer ce pauvre Diable.

LE ROI *dans sa folie.*

Tenez voilà ma bague, allez l'en retirer,
Le Géolier la voyant vous le va délivrer.

LUCELLE.

Seigneur, que de bontés !

SCENE XV.

LE ROI, ZACORIN.

LE ROI *ayant quitté sa bague rentre dans son bon sens.*

N'Est-ce point rêverie ?
Il me semble sortir de quelque léthargie,
Je suis tout ébloui de tout ce que je voi,
Je ne puis faire un pas, tout tourne devant moi.
Hola, l'ami, dis-moi n'as-tu point vû Lucelle ?

ZACORIN *yvre.*

Lucelle ! palsembleu vous me la donnez belle ?
Vous l'avez envoyée auprès de son Amant.

LE ROI *dans son bon sens.*

Tu te moques de moi.

ZACORIN.

Diable emporte qui ment.

LE ROI *dans son bon sens.*

Tout mon cerveau troublé par des vapeurs malignes,
Où suis-je ?

ZACORIN.

Par ma foi, vous êtes dans les vignes.

LE ROI *dans son bon sens.*

D'où peut venir cela ?

ZACORIN.

C'eſt que vous avez bû.

Tenez, à vos diſcours je l'ai d'abord connu.

Sire, allez-vous coucher, vous ne ſçauriez mieux faire.

LE ROI *dans son bon sens.*

Ah, voilà pour ma noce un beau préliminaire.

Que va dire Lucelle ? Ah, Prince malheureux !

Qu'en dira l'avenir ? Qu'en diront nos neveux ?

ZACORIN.

Adieu, mon cher ami, mon cher Roi de Cocagne,

Que dans tous vos malheurs Bachus vous accompagne.

LE ROI *dans son bon sens.*

Comment donc ? conduis moi.

ZACORIN.

Volontiers, je le veux.

Mais ſi vous m'en croyez, conduiſons-nous tous deux.

Pour moi comme pour vous également je tremble ;

Du moins ſi nous tombons, nous tomberons enſemble.

Je ſuis tout-à-fait yvre, & vous yvre à demi ;
Il n'y paroîtra plus, quand nous aurons dormi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

ALQUIF, ZACORIN.

ZACORIN.

MOn Maître eſt libre enfin mais Lucelle extravague,
Du moment qu'à ſon doigt elle a mis votre bague.
J'ai fait de vains efforts pour l'en pouvoir ôter,
Toujours elle s'obſtine à la vouloir porter;
A la fin allarmé de ſon extravagance,
Je me voyois tout prêt à rompre le ſilence,
Lorſque prenant ſa courſe & fuyant vers ces lieux,
Elle s'eſt tout à coup dérobée à mes yeux.
Philandre ſuit ſes pas, pleure, ſe deſeſpere,
Et moi je ſuis venu vous raconter l'affaire,
Pour voir ſi vous pourriez nous tirer d'embarras.

ALQUIF.

Cela me fâche un peu, je ne le cele pas,
Il faut, cher Zacorin, employer l'artifice,
Pour que du diamant le Roi ſe reſſaiſiſſe;

Il ſeroit bien plus fou que la premiere fois,
A l'hymen de Philandre il donneroit ſa voix.
Son amour s'éteindroit pour ne jamais renaître.
Attens ici Lucelle, elle y viendra peut-être;
Je vais de mon côté tâcher de la trouver,
J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCENE II.

ZACORIN *ſeul.*

NOtre Roi de Cocagne en ce moment ſommeille,
Et nous pourrons fort bien avant qu'il ſe réveille
Partir d'ici ſans bruit. Mais non n'en faiſons rien.
Pourquoi quitter des lieux où nous ſommes ſi bien?
Lucelle.... Ah! la voici.

SCENE III.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE *folle.*

Voyez quelle insolence,
Ah! je vous montrerai si je suis en démence,
Mesdames les Guenons. Hé vous voilà, mon cher!
Depuis une heure & plus je suis à vous chercher.
Et bien donc à propos à quand notre hymenée?
Quelle raison en peut retarder la journée,
Ou plutôt le moment? Car enfin nos amours....
Mais pour en revenir à mes premiers discours,
J'ai donné le fouët à mes deux Gouvernantes,
Qui vouloient avec moi faire les insolentes,
Et me traitoient de folle.

ZACORIN.

Il est parbleu bon là.
Ces Dames avoient bien affaire de cela.
Mais quittez cette bague, elle est cause, Madame,
Que vous extravaguez.

LUCELLE.

Qu'as-tu fait de ta flamme?....
Objet de mes désirs. Mon amour....

ZACORIN.

Oh parbleu,
Madame, finissons au plutôt tout ce jeu.

LUCELLE.

Allons, courons, volons dans quelque Isle deserte,
Que ta vûe à la mienne à tous momens offerte,
Puisse par ses rayons répondre à cette ardeur,
Que des traits si charmans allument dans mon cœur.

ZACORIN.

Quel galimatias ! Si sa folie augmente,
Je crains bien qu'à la fin le diable ne me tente.
Nous sommes ici seuls, personne ne nous voit ;
Par ma foi laissons lui le diamant au doigt,
Et voyons en la suite.

LUCELLE.

Acheve ton ouvrage,
Amour, jadis tes mains pétrirent ce visage,
Rens sensible son cœur.

ZACORIN.

Courage, Zacorin
Il ne faut pas rester dans un si beau chemin ;
Et sans considerer où tout ceci m'embarque....
(il veut l'embrasser.)

SCENE IV.

LE ROI, LUCELLE, ZACORIN.

LE ROI *dans son bon sens.*

AH! je vous y prens donc.

ZACORIN.

Peste soit du Monarque,
Il vient mal à propos.

LE ROI.

Me faire un tel affront?
Quoi me vouloir planter des cornes sur le front?
Quoi sur un front royal orné du diadême:

ZACORIN.

Ce n'étoit que pour rire.

LE ROI.

Ah quelle audace extrême?
Comment m'oser trahir par telles actions?

ZACORIN.

On trahiroit son pere en ces occasions.

LE ROI.

Et vous, qui dans l'abord faisiez tant la farouche,
Vous que je destinois au plaisir de ma couche,
Vous n'auriez pas, je pense, appellé du secours.

LUCELLE.

Quel es-tu pour tenir de semblables discours?
Est-ce à toi de regler mon amour ou ma haine?

J'aime ce Cavalier, n'en vaut-il pas la peine ?
Qui peut en murmurer ? Je ſuis Reine, je croi.

LE ROI.

Pas tout-à-fait encor, mais pour moi je ſuis Roi,
Et quand il me plaira vous deviendrez ſujette.

LUCELLE.

Le joli Roitelet.

LE ROI.

La plaiſante Reinette.

LUCELLE.

Oui, vous avez beau dire & vous mettre en courroux,
Je l'aime & je prétens en faire mon Epoux.

LE ROI.

Elle eſt enſorcellée ; aimer cette figure ?

ZACORIN.

Hélas ! c'eſt malgré moi, Sire, je vous aſſûre ;
Et je voudrois pouvoir vous donner mes attraits,
Pour que vous puiſſiez plaire autant que je lui plais.

LE ROI.

Ah ! vous lui plaiſez donc, vieux maſque de ſatyre,
Et vous avez encor le front de me le dire.
Nous allons voir cela. Madame, en ce moment
Renoncez pour jamais à cette indigne amant,
Ou bien il va périr.

LUCELLE.

Hé bien à la bonne heure ;
Je l'aimerai toujours.

ZACORIN.

Quoi souffrir que je meure ?
Haïssez-moi plutôt.

LUCELLE.

Ah ! ne l'esperez pas ;
Je prétens vous aimer au delà du trépas.
Mourez & soyez sûr.

ZACORIN.

Le diable vous emporte,
Je me passerai bien d'être aimé de la sorte.

LE ROI.

Hola, Gardes.

ZACORIN.

Seigneur, on va vous obéir.
Je vais tout employer pour me faire haïr.
Je vais lui chanter pouille, & je me persuade
Que vous serez content : la laide ; la maussade,
La vieille, la guenon.

LUCELLE.

Que ce transport m'est doux !
Il part, je le vois bien, d'un mouvement jaloux,
Et je t'en aime encor mille fois davantage.

ZACORIN.

Ce n'est pas un amour, parbleu c'est une rage.

LE ROI.

Puisqu'il n'avance rien, qu'on l'ôte de mes yeux.

LUCELLE.

Ah ! laissez-moi du moins recevoir ses adieux

ZACORIN.

Morbleu retirez-vous. Seigneur, un mot, de grace.

LE ROI.

Non c'en eſt fait.

ZACORIN.

O Ciel! que faut-il que je faſſe?
Arrachons-lui la bague, il n'eſt que ce moyen.

SCENE V.

LE ROI, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN.

PHILANDRE.

DAns l'état où je ſuis, non je n'écoute rien,
Sire, me retirant d'une priſon affreuſe,
Vous me rendez la vie encor plus malheureuſe,
Je renonce à ma grace, & je viens en ces lieux,
Puiſque je perds Lucelle, expirer à vos yeux.

LE ROI.

Que diable celui-ci vient-il encor me dire?
Tout ce qu'il te plaira, vis, meurs, reſpire, expire,
Creve, ſi tu le veux, je le trouverai bon;
Mais, dis-moi, qui t'a pû tirer de ta priſon?

PHILANDRE.

C'eſt vous-même, Seigneur.

LE ROI.

En voilà bien d'un autre.

PHILANDRE.

Je n'ai pour en ſortir, eu d'ordre que le vôtre.

LE ROI.

Tu te mocques de moi, je n'y ſongeai jamais ;
Mais puiſque s'en eſt fait, ſois ſage déſormais.

PHILANDRE.

Ah ! laiſſez-moi du moins m'adreſſer à Lucelle.
Après tant de ſermens, cœur volage, infidelle.

LUCELLE.

Que me demandez-vous ? que vous ai-je promis ?
Je veux perdre le jour, ſi jamais je vous vis.

PHILANDRE.

Dieux, quelle cruauté ! quoi la parjure oublie,
Qu'elle doit à mon bras ſon honneur & ſa vie !

LUCELLE.

Moi, je ne vous dois rien ; c'eſt à ce cher amant,
Qui va pour moi mourir dans ce même moment.

ZACORIN.

Ah la maudite bague !

LUCELLE.

En un mot je l'adore.
Ce charmant Cavalier.

PHILANDRE.

O Ciel ! qu'entens-je encore !
Lucelle perd l'eſprit, il n'en faut plus douter.
Tantôt à ſes chagrins ſe laiſſant emporter,

Ses sens se sont troublés ; ma prison en est cause.

ZACORIN.

Seigneur, permettez-moi de vous dire la chose.

PHILANDRE.

Je ne veux rien entendre, & dans un tel malheur
Je veux m'abandonner à toute ma douleur.

Au Roi.

C'est vous, cruel.

LE ROI.

Comment ; quel est donc ce langage ?
Je joue ici, me semble, un plaisant personnage.
Quoi traiter de la sorte un amant couronné ?
Qui de mille vertus se trouve assaisonné.

ZACORIN.

Il faut finir ce trouble. Enfin, belle Lucelle,
Vous vous obstinez donc à demeurer fidelle ?
Hé bien il faut mourir ; mais avant ce moment,
Ne me refusez pas du moins ce diamant :
Il me rappellera votre charmante idée
Jusqu'au dernier soûpir.

LUCELLE.

J'en suis persuadée,
Cher amant, le voilà.

(*Lui donnant le diamant.*)

LE ROI.

Que veut dire ceci ?
Comment ? mon diamant ?

ZACORIN.

ZACORIN *rendant le diamant au Roi.*

Ah ! Sire le voici.
Je respire, & n'ai plus à craindre pour ma vie.
Le Roi va Dieu merci rentrer dans sa folie.

LUCELLE *dans son bon sens.*

Que vois-je ? quel objet se vient offrir à moi !
Philandre, cher Philandre, est-ce vous que je voi ?
Hélas ! d'où sortez-vous, & d'où viens-je moi-même ?

PHILANDRE.

Elle me reconnoît. Ah ma joye est extrême !
Lucelle en son bon sens, quel heureux changement !
Qui pouvoit lui causer ce triste égarement ?

ZACORIN.

La bague qu'à l'instant le Roi vient de reprendre ;
Mais ce sont des secrets qu'on sçaura vous apprendre.

PHILANDRE.

Quoi ? ne puis-je sçavoir en peu de mots ?....

ZACORIN.

Hé bien,
C'est un tour qu'a joué notre Magicien.

LE ROI *dans sa folie.*

Où suis-je ? quels transports ? c'est l'enfer qui m'appelle ;
Non, c'est la jalousie Hé bien que me veut-elle ?
Me voilà. Quels démons par leur brulante ardeur
Me dévorent ?.... *Je sens tout l'enfer dans mon cœur.*

PHILANDRE.

Allons trouver Alquif, il ſçaura nous inſtruire
Comment dans tout ceci nous devons nous conduire.
Toi reſte, Zacorin, pour obſerver le Roi.
Dans un moment d'ici nous revenons à toi.

SCENE VI.

LE ROI, ZACORIN.

LE ROI *dans ſa folie.*

OUi le Sceptre me peſe, il faut que je le quitte,
Il traîne trop de ſoins, trop d'ennuis à ſa ſuite.
Oui je le quitterai, tous vos efforts ſont vains,
Mais je le veux du moins remettre en bonnes mains,
Choiſir pour ſucceſſeur un Prince débonnaire,
Sage, bienfait, prudent. Ah voici mon affaire.

SCENE VII.

LE ROI, ZACORIN, GUILLOT.

LE ROI.

Seigneur, montez au Trône, & commandez ici.

GUILLOT.

Connoissez-vous Guillot *pour lui parler ainsi.*

ZACORIN.

Je ne m'attendois pas à ce trait de folie ;
Mais il faut l'appuyer.

LE ROI.

Allons donc, je vous prie,
Regnez, je vous remets mon Trône & mes Etats.

GUILLOT.

Vous vous gaussez de moi, je ne les prendrai pas.

ZACORIN.

Quoi ! tu peux refuser l'offre d'une Couronne ?

GUILLOT.

C'est pour se gauberger, morgué, qu'il me la donne.

ZACORIN.

Non vrayment, c'est le sort qui décide pour toi.
Chacun dans ce Pays à son tour devient Roi,
Voilà ton tour venu.

GUILLOT.

Ça pourroit-il bien être ?
Mais dès demain poſſible on va m'envoyer paître.

ZACORIN.

Et quand cela ſeroit, que t'importe, innocent,
Il eſt beau de regner, ne fût-ce qu'un inſtant.

GUILLOT.

Morgué ce Trône eſt haut, & j'en crains fort la chûte,
Ne me faites pas faire au moins la culebute.

ZACORIN.

Votre ſeule vertu vous y fait parvenir,
Et nous mettrons nos ſoins à vous y maintenir.

LE ROI *ôtant ſa Couronne.*

Cette Couronne eſt due à votre auguſte tête.

GUILLOT.

Ah ! mon auguſte tête eſt, Sire, toute prête,
Morgué boutez deſſus.

LE ROI.

Prenez ce Sceptre en main.

GUILLOT.

Fort bien, me voilà donc à préſent Sonverain ?

ZACORIN *ôtant le Manteau du Roi.*

Quand ce Manteau Royal ſera ſur vos épaules.

GUILLOT.

Cette ceremonie eſt morgué des plus droles ;
Jamais ſi plaiſamment je ne fus habillé.
A quel jeu jouons nous ?

ZACORIN.

C'eſt au Roi dépouillé.

LE ROI.

Que parlez-vous de jeu ? vous croyez qu'on ſe raille?
Montez, montez au Trône.

GUILLOT *montant ſur le Trône.*

Allons vaille que vaille.

ZACORIN.

Ce Monarque eſt bien fou, mais je trouve aujourd'hui,
Que le pauvre Guillot eſt auſſi fou que lui.

LE ROI.

Votre nom ?

GUILLOT.

C'eſt Guillot, Sire, à votre ſervice.

LE ROI.

Que de ce nom fameux Cocagne retentiſſe,
Et qu'au ſon de la trompe on entende crier ;
Vive le Roi Guillot, vive Guillot premier.

GUILLOT *ſur le Trône.*

Vous ſouhaitez qu'il vive, hé bien à la bonne heure.
Et moi je tâcherai d'empêcher qu'il ne meure.
Morgué que de plaiſir ! te voilà Roi, Guillot,
Tu vas boire parguenne en tirelarigot,
Tu dormiras trois jours ſi tu veux tout de ſuite,
Perſonne n'aura rien à voir à ta conduite,
Drès que tu parleras, comme t'as de l'eſprit,

Tout chacun s'écrira, morgué que c'eſt bian dit !
Droits comme des picquets campés dans ton paſſage,
Les Courtiſans flateux viendront te rendre hommage.
Les beautés de la Cour s'en vont être à ton choix.
Tu n'auras qu'à chifler & remuer les doigts,
Tretoutes s'en viendront ſans faire les retives....
Morguenne que les Rois ont de prorogatives !

SCENE VIII.

LE ROI, RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

RIPAILLE.

SEigneur, que m'apprens-t-on, & qu'eſt-ce que je voi ?
Vous voulez nous donner un payſan pour Roi ?
D'un ſi bizarre choix que pouvez-vous attendre ?

GUILLOT.

Gardes, qu'on le ſaiſiſſe, & qu'on me l'aille pendre.

ZACORIN.

Marchez.

RIPAILLE.

Comment ?

GUILLOT.

Oh dame ! on m'obéit ici.
Ce ne ſont pas des jeux d'enfans que tout ceci ;
Aprenez qu'à préſent je ſuis votre Monarque.

LE ROI.

Sire à votre pouvoir il manquoit cette marque.
Tenez, vous, mettez-lui ce diamant au doigt.

RIPAILLE.

Non, non, ne croyez pas que jamais cela ſoit.
Je garde cette bague, & ma main ne la donne
Qu'au Prince à qui l'Etat remettra la Couronne.

LE ROI *dans ſon bon ſens.*

Dites moi dans ces lieux qui vous aſſemble tous ?
Quel deſſein eſt le vôtre ? & que demandez-vous ?
On ne me répond point, il ſemble que l'on craigne.
Que fais-tu là, maraut, ſur mon Trône ?

GUILLOT.

Je régne.

LE ROI.

Tu régnes, & ſur qui ?

GUILLOT.

Sur les Cocagniens,
Autrefois vos ſujets, & maintenant les miens.

LE ROI.

Que tout ce que je vois m'étourdit & m'étonne !
Quoi mon Manteau royal, mon Sceptre, ma Couronne ?
Ripaille, vous plait-il de m'éclaircir ceci ?

RIPAILLE.

Aparamment Seigneur, cela vous plaît ainſi.

LE ROI.

Ils ont perdu l'eſprit. Approchez-vous, Bombance.

SCENE IX.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

MOn Roi, dans cet état que faut-il que je penſe?
Un autre revêtu du ſouverain pouvoir!

LE ROI.

Ma foi je le demande, & ne le puis ſçavoir.

GUILLOT.

Paix-là, Meſſieurs, paix-là, s'il vous plaît, qu'on ſe taiſe,
Et qu'on me laiſſe ici régner tout à mon aiſe.

BOMBANCE.

Je voi qu'ici chacun extravague à ſon tour,
C'eſt un ſort que l'on a jetté ſur votre Cour.

LE ROI.

Comment un ſort?

RIPAILLE.

RIPAILLE.

Seigneur, permettez-moi de dire
Que vous m'avez paru deux fois dans le délire,
Et que tantôt Lucelle à tous vos Courtisans
A tenu des discours dépourvûs de bons sens.

BOMBANCE.

Il faut aprofondir... Au diable la musique?
(*On entend des violons*)
C'est bien prendre son tems, quand un pouvoir magique....

GUILLOT *se réveillant en sursaut, tombe du Trône en bas, & les renverse tous.*

Place, place, voilà le Roi qui va passer.

LE ROI.

Peste soit du lourdaut qui me vient fracasser,
Je croi que j'en serai du moins pour une côte.

GUILLOT.

Je suis un Roi de poids, mais ce n'est pas ma faute,
Ces maudits violons m'ont réveillé d'abord,
Je suis fâché pourtant d'être tombé si fort.

BOMBANCE.

Qui pourra nous tirer de ce désordre extrême,
Et donner un remede à tout ceci?

SCENE DERNIERE.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE, ALQUIF, PHILANDRE, ZACORIN, GUILLOT.

ALQUIF.

Moi-même ;
Mais il faut que le Roi renonce à son amour,
Ou vous deviendrez tous insensés dans ce jour.

BOMBANCE.

Sire, il faut étouffer votre ardeur pour Lucelle.

LE ROI.

Bon, il n'en reste pas dans mon cœur étincelle ;
Mais que fait mon amour, s'il vous plaît, à ceci ?

ALQUIF.

Seigneur, vous en serez dans l'instant éclairci.
Un génie amoureux de la belle Lucelle
Est devenu jaloux de votre amour pour elle,
Et par un trait malin s'en est voulu venger,
Appliquant tous ses soins à vous faire enrager.

LE ROI.

Mais parbleu ce génie à bien peu de cervelle,

Que ne s'en prenoit-il à l'amant de Lucelle ?
Mais à vous, qui vous a révélé tout cela ?

ALQUIF.

Les Enfers.

LE ROI.

Les Enfers ! C'eſt comme à l'Opéra.

BOMBANCE.

Vous connoiſſez quelqu'un dans ce Pays, ſans doute ?

ALQUIF.

Oh ? ce ſont des ſecrets où vous ne voyez goute.
Il ſuffit que je veux être de vos amis,
Qu'en ſon premier état ici tout ſoit remis,
Que l'on n'y parle plus que de réjouiſſance,
Reprenez votre bague avec votre puiſſance,
Mais pour en mieux uſer ; & que ces deux amans
Trouvent dans votre Cour la fin de leurs tourmens.

RIPAILLE.

Et cette bague-ci ?

ALQUIF.

C'eſt un autre myſtére ;
Nous prendrons notre tems pour vous conter l'affaire.

Ici on ôte à Guillot ſes ornemens Royaux, pour les remettre au Roi.

GUILLOT.

Mais je veux régner, moi.

ALQUIF.

Tu ſera plus heureux

En vivant avec nous en Bourgeois de ces lieux.

LE ROI,

Vous y pouvez tous vivre à votre fantaisie,
Heureux de n'avoir plus amour ni jalousie,
Je fais tous mon plaisir d'unir ces deux amans;
Que tout s'accorde ici pour leurs contentemens.

ZACORIN.

C'est bien parler cela, ce doux retour me gâgne,
Hé vive le Pays & le ROI DE COCAGNE.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Habitans de Cocagne, & plusieurs Etrangers de divers Nations arrrivent en dansant.

UN COCAGNIEN ET UNE COCAGNIENE.

QUe chacun ici s'avance
pour goûter mille plaisirs.
Dans la joye & l'abondance,
Tout comble ici nos desirs ;
Que chacun ici s'avance,
Pour goûter mille plaisirs.

Le jour fini recommence
Dans d'agréables loisirs
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.

Que l'on chante, que l'on danse
Loin de nous pleurs & soupirs,
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.

ENTRE'E
de Cocagniens & de Cocagnienes.

UN COCAGNIEN.

Ici tout s'empreſſe à nous plaire,
Les ris, les amours,
Le vin, la bonne chere
Y régne toûjours.
La ſanté fait notre richeſſe,
Le plaiſir prévient nos ſouhaits,
L'aimable jeuneſſe,
Y renaît ſans ceſſe,
Soucis & regrets,
N'y naiſſent jamais.

ENTRE'E DES ETRANGERS.

VAUDEVILLE.

UNE ETRANGERE.

Dès long-tems nous ſommes en voyage,
Sans en voir finir le cours.
Nous cherchons par-tout un Peuple ſage,
Pour y paſſer d'heureux jours.
Faut-il aller en Aſie, en Afrique ?
Hé lon lan là
Ce n'eſt pas là

Qu'on trouve cela,
Non pas même à l'Amérique.

UN ETRANGER.

Où trouver de la délicateſſe ?
Où ſert-on ſans intérêts !
Où boit-on ſans tomber dans l'yvreſſe ?
Où ne fait-on point d'excès ?
Seroit-ce en Suiſſe ou bien en Allemagne ?
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là,
Qu'on trouve cela,
C'eſt au Pays de Cocagne.

UNE ETRANGERE.

Où l'époux eſt-il ſans défiance ?
Et le ſexe en liberté ?
Où n'a-t-on nul deſir de vangeance ?
Où dit-on la vérité ?
Faut-il courir l'Italie ou l'Eſpagne ?
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là,
Qu'on trouve cela,
C'eſt au Pays de Cocagne.

UN ETRANGER.

Où voit-on des beautés naturelles,
Dont le tein ſoit ſans apprêts?
Où trouver des maîtreſſes fidelles,
Et des amoureux diſcrets?
Vers les François battrons-nous la campagne?
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
C'eſt au Pays de Cocagne.

FORTUNATE.

Où trouver des Filles innocentes,
Sans fineſſe & ſans détour?
A quel âge en voit-on d'ignorantes
Au myſtére de l'amour?
Eſt-ce à quinze ans pour ne s'y pas méprendre?
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
A notre âge il les faut prendre.

FELICINE.

Jeunes cœurs, d'aimer tout vous convie
A la fleur de vos beaux ans,
Où trouver les plaiſirs de la vie,

Si ce n'eſt dans le Printems ?
Après l'Automne, âgé on les ſouhaite,
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela
Déja la vendange eſt faite.

ZACORIN.

Où trouver des connoiſſeurs habilles,
Qui puiſſent juger de tout ?
Où trouver des critiques tranquilles,
Indulgens & de bon goût ?
Eſt-ce ſur mer, ou bien en terre ferme ?
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
Le Parterre les renferme.

FIN.

PLUTUS.

COMEDIE,

Repréſentée en 1720.

ACTEURS.

PLUTUS, Dieu des Richeſſes.
LA PAUVRETE'.
CREMILE, Laboureur.
MIRTIL, Fils de Cremile.
CARION, Valet de Cremile.
CRISIS, Amante de Mirtil.
PERINICE, Vieille Amoureuſe de Mirtil.
PARONOME, Délateur, Amoureux de Criſis.
ZENOPHON.
BIRRENES, Savetier.
CISTENES, pauvre Athénien.
FILINE, jeune Fille d'Athenes.
TROUPES de Laboureurs.

La Scene eſt auprès d'Athénes.

PLUTUS.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

Que l'on eſt malheureux de ſe voir né ſans bien,
Quand on a, Carion, un cœur comme le mien,
Un cœur franc, généreux, ennemi des baſſeſſes!
Ah! que les Dieux ont mal partagé les richeſſes!

CARION.

A qui le dites-vous ? je m'en plains tous les jours :
J'ai beau les quereller, je penſe qu'ils ſont ſourds,
Ou s'ils ne le ſont pas, c'eſt par pure malice
Que ſous de beaux habits, ils font briller le vice,
Et ſous des vieux haillons ſoûpirer la vertu.
Par exemple, voyez comme je ſuis vêtu.
Mais que vous manque-t-il ? La vieille Periniſſe
Vous fait braver du ſort la barbare injuſtice ;
Depuis qu'elle vous aime, on la voit chaque jour
Par préſens ſur préſens, ſignaler ſon amour.
Elle paye aſſez bien l'intérêt de ſon âge.
Le fils d'un Laboureur dans un tel équipage !
A-t-il lieu de ſe plaindre ? & moi qui vous vaut bien,
Je ſuis couvert de bure, & ne poſſéde rien.

MIRTIL.

Tu n'es pas obligé dans ta baſſe fortune
De louer les défauts d'une vieille importune.

CARION.

Hé bien, cédez-la moi, ſi vous en êtes las ;
Je louerai comme il faut ſes groteſques appas,
Et gâgnerai fort bien mon argent auprès d'elle.

MIRTIL.

Ce qui m'afflige plus dans ma peine mortelle,
C'eſt de ſçavoir Criſis, l'objet de tous mes vœux,
Réduite en un état encor plus malheureux,
Cependant Paronome envain la ſollicite,
Lui, qui de ſes tréſors tire tout ſon mérite :

Insensible aux présens qu'il offre chaque jour,
Elle préfére à tout, les soins de mon amour;
Autant que je le puis, je soulage sa peine,
Des dons que je reçois de l'objet de ma haine.
Mais, quelle extrêmité ! Si pour la secourir,
Je me vois tous les jours contraint de la trahir.

CARION.

Cremile votre Pere, a toujours l'espérance,
Que les Dieux le mettront bien-tôt dans l'opulence,
C'est un grand Philosophe, & quoique Laboureur,
Il en sçait plus qu'un autre, & même qu'un docteur.
Il se connoît à tout, & par l'Astrologie
Il a vû que bien-tôt il changeroit de vie.
Sur cette confiance, on le voit tous les jours
Du divin Apollon implorer le secours;
Au moment que je parle, il offre un sacrifice,
Comptant fort que ce Dieu lui deviendra propice.
Il a toute la nuit fait des songes heureux,
A rêvé qu'il buvoit d'un vin délicieux,
Que tous ses créanciers abandonnoient sa porte,
Qu'il étoit rajeuni, que sa femme étoit morte.

MIRTIL.

Croire aux songes ! mon pere ! il a trop de bon sens,
Ce foible n'appartient qu'à de petites gens.
Appliqué dès l'enfance à la Philosophie,
Il n'a jamais donné dans pareille folie.
Il en a fait une autre, hélas ! pour mon malheur,
C'est d'avoir préféré l'état de Laboureur,

Aux emplois qu'il pouvoit exercer dans l'Attique.
Il eut tenu ſon rang dans notre République.
Né libre, il y pouvoit acquérir de grands biens;
Mais il en a toujours mépriſé les moyens.
Son ſcrupule m'a mis dans l'état déplorable
Où je me vois réduit. Scrupule impitoyable!
Faloit-il? ... Mais Criſis s'avance vers ces lieux,
La crainte & la douleur ſont peintes dans ſes yeux.

SCENE II.

MIRTIL, CRISIS, CARION.

CRISIS.

MIrtil, vous me voyez encor toute troublée,
Du plus cruel revers je viens d'être accablée,
Ma mere me prétend forcer à vous trahir,
De ſes biens Paronome a trop ſçû l'éblouir;
Elle veut que demain les nœuds de l'hymenée
A tout ce que je hais joignent ma deſtinée,
Et qu'enfin je renonce au plaiſir de vous voir.

MIRTIL.

Ah! qu'entens-je? Criſis, je ſuis au déſeſpoir.

CRISIS.

J'ai long-tems combattu ſes raiſons, ſes menaces,
Mais, hélas! regardant nos communes diſgraces,
L'état

L'état où je vous vois, & l'état où je suis;
Considérant sur-tout que d'éternels ennuis
Notre tendre union seroit bien-tôt suivie,
L'un & l'autre privés des besoins de la vie;
Je venois en ces lieux vous ôter tout espoir,
Tout-à-fait résolue à ne vous plus revoir;
Mais, hélas! je vous vois, & par votre présence
Mes résolutions demeurent sans puissance.

MIRTIL.

Auriez-vous pû former un si cruel projet?
Non, Crisis, non; jamais il n'eut eû son effet,
C'est en vain qu'à me fuir vous seriez résolue,
Sans cesse votre Amant s'offrant à votre vûë....

CRISIS.

Mais quel est votre espoir? Car depuis tant de jours
Que vous nous assistez par d'honnêtes secours,
Vous devez à present être abimé de dettes;
On connoît vos moyens. Les dons que vous me faites
Ne peuvent provenir des gains d'un Laboureur;
Votre pere est connu pour un homme d'honneur,
Mais c'est-là tout son bien.

CARION.

Il vit dans l'espérance,
Et là-dessus son fils a réglé sa dépense.

CRISIS.

Ah! Mirtil, que je crains un funeste avenir,
Si malgré nos malheurs l'amour sçait nous unir.

CARION.

Crisis parle fort juste. Après tout, quand j'y pense,
Que ferez-vous tous deux, plongés dans l'indigence?
Des enfans indigens.

MIRTIL.

L'Amour y pourvoira.

CARION.

Oui, c'est bien dit, l'Amour! il les habillera!
Et de quoi, s'il vous plaît? s'il est tout nud lui-même?

MIRTIL.

Ah! ne m'accablez point dans ma douleur extrême,
A posséder Crisis je borne tout mon bien,
Que je sois son époux, le reste ne m'est rien,
Débarrassé des soins, du fracas de la Ville,
Ensemble nous vivrons dans ce séjour tranquille;
Eloignés des flatteurs, comme des envieux,
Nous mettrons notre sort entre les mains des Dieux.

CRISIS.

J'embrasse avec plaisir cette innocente vie,
Que ne pourra troubler la crainte ni l'envie:
Je vais trouver ma mere, embrasser ses genoux,
Et tout tenter enfin pour être toute à vous.

SCENE III.

MIRTIL, CARION.

CARION.

VOilà qui va fort bien. Mais notre vieille amante.
Fera le Diable à quatre. Ah ! jeuneſſe imprudente !
Je veux que dans huit jours nous nous voyions ſans pain.
L'Amour vous nourrira, mais je mourrai de faim.
J'en reſſens par avance un excès de triſteſſe.
Mais voici votre Pere.

SCENE IV.

PLUTUS, CREMILLE, MIRTIL, CARION.

CREMILE.

Allégresse, allégresse!

CARION.

Comment Diable! le Dieu l'auroit-il écouté?

CREMILE.

Mon fils....

MIRTIL.

De quelle joye êtes-vous transporté?

CREMILE.

Nos malheurs vont finir, c'est moi qui t'en assure;
Par son divin oracle, Apollon me le jure.

CARION.

Vous sçavez qu'un Oracle est souvent ambigu,
Dites-nous promptement ce qu'il a répondu.

CREMILE.

Il faut auparavant vous dire mes demandes,
A quelle intention je faisois mes offrances.
Ayant vû si souvent enrichir les méchans,
Et les gens vertueux la plûpart indigens;

Je demandois au Dieu, ſi pour faire fortune,
Il me faloit marcher dans la route commune,
Si je verrois changer mon malheureux état,
En devenant parjure, injuſte, ſcélérat.
Non, m'a dit Apollon, fuis tout mauvais exemple,
Et ſonge ſeulement en ſortant de mon temple,
A ſaiſir le premier que tu rencontreras,
Ce ſera par lui ſeul que tu t'enrichiras.
Je ſuis ſorti; voilà la premiére perſonne
Qui s'eſt offerte à moi.

CARION.

Vous nous la donnez bonne.
Apollon par ma foi s'eſt bien moqué de vous.
Cet aveugle pourroit....

MIRTIL.

Ah, Carion, tout doux,
Il faut l'interroger.

CARION.

Hola, ho, Monſieur l'homme,
Sans te faire prier, dis-nous comme on te nomme?

PLUTUS.

Que vous importe?

CARION.

Ah, ah, vous faites l'inſolent,
Parbleu, nous le ſçaurons tout à l'heure; autrement....

PLUTUS.

Hé, Meſſieurs, doucement, point tant de violence,
Je m'appelle Plutus.

CARION.

Tu te moques, je penſe.

PLUTUS.

Non, c'eſt la vérité.

CREMILE.

Qu'entens-je? quel bonheur?
Aurions-nous pû prévoir une telle faveur?
Mais d'où diantre ſors-tu dans un tel équipage?

CARION.

Il ſort apparemment de chez le vieux Harpage,
Cet avare vilain, l'opprobre des humains,
Qui pour épargner l'eau, ne lavoit point ſes mains.
Voilà ce qui le rend & ſi ſale & ſi have.

PLUTUS.

Il m'a tenu long-tems enterré dans ſa cave,
Mais depuis ſon trépas j'ai bien fait du chemin.
Son fils m'a déterré, qui m'a mené beau train,
Il m'a bien fait courir du brelan chez les belles,
Je ne ſuis pas pourtant reſté long-tems chez elles.
Un petit Maître eſcroc, de leurs mains m'a tiré,
Enſuite ſon valet de moi s'eſt emparé,
Mais du vol auſſi-tôt la Juſtice éclaircie,
Du fripon & de moi s'eſt prudemment ſaiſie;
Et ſuivant la coûtume en telle occaſion,
M'a ſerré dans ſon Greffe, & le drôle en priſon.

C'eſt-là que j'ai repris une nouvelle craſſe,
Ah, le maudit ſéjour ! la Juſtice eſt tenaſſe,
Elle ne lâche pas ſi-tôt ce qu'elle tient.
On ne ſort pas du Greffe ainſi que l'on y vient.
J'en ſuis ſorti pourtant ; mais on voit à ma mine,
Qu'elle m'a fait paſſer un peu par l'étamine,
Elle ne m'a laiſſé que la peau ſur les os.

CREMILE.

Tu ne ſouffriras pas avec nous tant de maux.

PLUTUS.

N'êtes-vous pas auſſi de ces gens de finances,
Qui m'allez employer à de folles dépenſes ?

CREMILE.

Nous ſommes Laboureurs qui connoiſſons ton prix.
Nos pénibles travaux nous l'ont aſſez appris,
D'ailleurs honnêtes gens.

PLUTUS.

Je n'en fais point de doute,
Puiſqu'en cet heureux jour Apollon vous écoute.

CREMILE.

Nous voulons faire plus. Pour déciller tes yeux,
Nous allons implorer la puiſſance des Dieux.

PLUTUS.

Que j'aurois de plaiſir de recouvrer la vûe !
Je me garderois bien de faire de bévûe.
Je fuyrois Délateurs, Uſuriers, Partiſans,
Et je ne verrois plus que des honnêtes gens,
Car je n'en ai point vû depuis long-tems.

CARION.

Sans doute
Que tu n'en as point vû, puiſque tu ne vois goute,
Et nous, qui voyons clair, c'eſt difficilement
Que nous pouvons en faire un vrai diſcernement.

CREMILE.

Allons trouver le Dieu qui répand la lumiére,
Que ſon divin ſecours faſſe ouvrir ta paupiere.

PLUTUS.

Mais tous les autres Dieux en vont être jaloux.
De Jupiter ſur-tout je crains fort le courroux.
Le cruel autrefois me frapa de la foudre,
A lui déplaire encor, je ne puis me réſoudre.
Je crains....

CREMILE.

Ta crainte eſt vaine, il faut la ſurmonter.
Tu peux, quand tu voudras, autant que Jupiter.

CARION.

Et même beaucoup plus.

PLUTUS.

Faites-le moi connoître.
Serois-je plus puiſſant que je ne croyois l'être?

MIRTIL.

Jupiter régne au Ciel, tu régnes ici bas.

PLUTUS.

Montrez-moi donc comment, car je ne le crois pas.

MIRTIL.

Les vœux qu'à Jupiter chaque jour on adreſſe
N'ont

N'ont que toi pour objet. N'eſt-ce pas ta richeſſe,
Qui de tous les mortels allume les deſirs ?
Et que l'on peut nommer la ſource des plaiſirs ?
Pour l'avoir, on employe & la force & la feinte.

CARION.

Tout le monde ne peut aller juſqu'à Corinte.
D'où vient dit-on cela ? C'eſt que dans ce Pays,
Les plaiſirs amoureux y ſont à trop haut prix ;
Les Dames immolant le mérite aux richeſſes,
Pour les ſeuls Financiers reſervent leurs careſſes.
Et jamais ſans Plutus on n'y peut être admis.

CREMILE.

Laiſſons-là le beau ſexe, & parlons des amis.
N'eſt-ce pas tous les jours Plutus qui les achete.

PLUTUS.

J'achete des amis, ah la plaiſante emplette !
Les vend-on cher ?

CARION.

Sans doute, & preuve de cela,
Les pauvres n'en ont point.

PLUTUS.

Vous m'en contez bien là.
Les riches en ont-ils ?

CARION.

Ma foi pas davantage ;
Mais des flateurs gagés en font le perſonnage.

CREMILE.

Enfin pour revenir à ton juſte pouvoir,
Chacun ne vaut qu'autant que tu le fais valoir.

MIRTIL.

C'eſt toi qui ſçais donner aux plus ſots du mérite,
Et qui fais que Laïs aime le laid Therſite ?

CREMILE.

Toi qui ſous la couleur d'un zéle ſpécieux,
Diviſes ſi ſouvent les Prêtres de nos Dieux ?

CARION.

Toi, qui fais qu'en ces lieux chacun ſe déſennuie,
Et ſans toi voudroit-on jouer la Comédie ?

PLUTUS.

Se peut-il qu'aujourd'hui j'occupe tant de gens?
Je n'aurois jamais crû mes attributs ſi grands ;
Mais vous me forceriez à la fin de vous croire.

CARION.

On ſe laſſe de tout. D'ambition, de gloire,
Des vins les plus exquis, des plus ſavoureux mets,
de la plus belle femme, & de l'argent. Jamais.

PLUTUS.

Je me rends, vous fixez mon ame irréſolue,
Allons, employons tout pour recouvrer la vûe.
Jupiter de ſon foudre en vain voudra s'armer
Sçachant ce que je ſçais, il ne peut m'allarmer,
Je veux de mes conſeils aider votre entrepriſe.

Au Temple d'Eſculape il faut qu'on me conduiſe.
Il ne refuſe rien à ſon pere Apollon,
Vous pourrez demander toutes choſes en ſon nom.

CREMILE.

Nous ferons ce qu'il faut, ne t'en met point en peine,
Toi, mon fils, cependant va chercher dans la plaine,
Ce que tu trouveras de pauvres Laboureurs,
Qu'ils viennent de mon ſort partager les douceurs.
Je ſerois peu ſenſible aux biens qu'un Dieu m'envoye,
Si mes chers compagnons n'en reſſentoient la joye.

SCENE V.

PLUTUS, CREMILE, CARION.

PLUTUS.

J'Approuve ton bon cœur. Ah! quel plaisir pour moi,
De tomber dans les mains d'un homme tel que toi.

CARION.

Egalement ma foi, notre ame en est ravie :
Nous qui loin des plaisirs avons passé la vie,
Nous les goûterons mieux en étant affamés,
Que ceux qui dès l'enfance y sont accoutumés.

CREMILE.

Ne perdons point de tems. Déja la nuit s'avance,
Au Temple d'Esculape allons en diligence.

SCENE VI.

PLUTUS, LA PAUVRETE', CREMILE, CARION.

LA PAUVRETE'.

ARrêtez, arrêtez, ô Mortels insensés!
Quoi? de votre malheur vous vous réjouissez?

CARION.

Quelle femme est-ce-là?

CREMILE.

L'on connoît à sa mine
Quelle ne quitte pas une bonne cuisine.
Elle me fait pitié; ses regards languissans.....

CARION.

Oui, mais pourquoi venir insulter les passans?

LA PAUVRETE'.

Je suis la pauvreté.

CARION.

Le diable vous emporte.
Gardez-vous d'approcher le pas de notre porte.

LA PAUVRETE'.

Comment, Hommes ingrats, après tous mes bienfaits?

CARION.

Ma foi de votre part je n'en reçus jamais.

LA PAUVRETE'.

A Carion.

Et qui t'a donc donné cette ſanté robuſte ?

A Cremile.

A toi, cette franchiſe, & cette ame ſi juſte.
Que Plutus va corrompre au milieu des plaiſirs,
N'allumant dans vos cœurs que d'infames déſirs.

CARION.

Vos beaux raiſonnemens ne me toucheront guére,
Vous m'avez juſqu'ici fait ſi mauvaiſe chere,
Que je ne veux plus faire ordinaire avec vous.

LA PAUVRETE'.

As-tu lieu de t'en plaindre, & d'en être en courroux !
Ces jeûnes ſi fréquens, cette frugale chere,
C'eſt ce qui t'a donné cette taille légere,
Cette vivacité du corps & de l'eſprit.

CARION.

Et cette grande ſoif, & ce grand appétit.

LA PAUVRETE'.

Eſt-ce un mauvais préſent ?

CARION.

Non dà, je le veux croire,
Lorſque l'on a de quoi bien manger & bien boire,

LA PAUVRETE'.

Conſidére, inſenſé, les mignons de Plutus.

Ils ſont tous la plupart gouteux, peſans, ventrus;
Rien ne leur fait plaiſir pour en vouloir trop prendre;
Ils n'ont point d'appétit ne daignant pas l'attendre,
Ils mangent pour le jour & pour le lendemain.

PLUTUS.

Fort bien, & tes mignons à toi meurent de faim.
Ils ont l'air pour couvert, & pour couche la terre,
La paille eſt leur duvet, leur chevet une pierre.
A peine le ſommeil a-t-il fermé leurs yeux,
Qu'il les enſevelit dans des ſonges affreux.
A ces noires vapeurs qui la nuit les poſſedent,
Les triſtes ſoins du jour dès le matin ſuccedent.
Ils ſont à leur chevet à leur crier: Debout;
Se levent-ils, ces ſoins les pourſuivent par tout.
Ils vont de porte en porte expoſer leur miſere
A des cœurs de rocher qu'elle ne touche guére.
Quelle vie eſt-ce là?

LA PAUVRETE'.

Celle des fainéans.

PLUTUS.

Je ne veux point parler de ces ſortes de gens,
Ils méritent leur ſort, ſe rendant inutiles.
Je vous parle de ceux qui ſe rendant habiles,

Du travail de leurs mains fondent leur revenu ;
Et sans manquer de rien n'ont rien de superflu.
Mais je t'en parle en vain. Il faut que je m'adresse
A ce Vieillard connu par tout par sa sagesse,
Présent qu'en sa misere il a reçu de moi,
Pourra-t-il me quitter sans chagrin ?

CREMILE.

Oui, ma foi.
La sagesse avec l'or est-elle incompatible ?
Les posseder ensemble, est-ce chose impossible ?
Au contraire Plutus me va faire exercer
Une sagesse utile ; & je vais commencer
Par donner aux vertus leur juste récompense,
Et je n'en avois pas avec toi la puissance.

CARION.

Mon Maître a bien raison ; car dans tous mes travaux,
Il ne m'a jamais pû payer ce que je vaux.

CREMILE.

Je promets désormais...

LA PAUVRETE'.

Ah ! malgré tes promesses,
Je te veux bien-tôt voir ébloui des richesses,
Comme tous tes pareils, devenir orgueilleux,

Arrogant, inhumain.

CREMILE.

M'en préſervent les Dieux.

CARION.

Madame Pauvreté, vous n'êtes qu'une bête,
Et vos diſcours ne font que nous rompre la tête.
Retirez-vous d'ici, vous n'êtes bonne à rien,
Qu'à faire bien du mal.

LA PAUVRETE'.

Je ne fais que du bien.
C'eſt moi qui vous nourrit, c'eſt moi qui vous habille,
Je ſuis mere des Arts, l'induſtrie eſt ma fille;
C'eſt elle qui bâtit ces ſuperbes Palais;
Sans moi les Potentats ſe verroient ſans Sujets.
Car enfin ſi chacun vivoit dans l'opulence,
Si tout le monde avoit du bien en abondance,
Qui voudroit obéir? Qui voudroit travailler?

CARION.

Oh! pour le coup finis, c'eſt aſſez babiller;
Laiſſe-nous promptement aller à notre affaire,
Et va-t-en ſi tu veux, prôner ailleurs miſere.

LA PAUVRETE'.

Vous me rappellerez peut-être quelque jour.

CARION.

Va-t-en au diable, va, fuis loin, fuis sans retour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MIRTIL, TROUPE *de Laboureurs.*

MIRTIL.

ALlez, chers Compagnons, courez tous avec zele
Porter à vos enfans cette bonne nouvelle.
Plutus va desormais être de nos amis,
Si-tôt que nous aurons les biens qu'il a promis:
Nous les partagerons ensemble comme freres,
Comme nous avons fait autrefois nos miseres.

SCENE II.

MIRTIL *seul.*

MAis nos gens tardent bien, que veut dire ceci ?
Cette lenteur commence à me mettre en ſouci,
Je ne vois Carion, ni Plutus ni mon Pere ;
Au Temple ils ont paſſé toute la nuit entiere,
Et nous voici bien-tôt à la moitié du jour.
Ils devroient dès long-tems être ici de retour.
Mais voici Carion.

SCENE III.

MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

HE' bien, votre priere....

CARION.

Tout eſt fait, & Plutus voit enfin la lumiere.

MIRTIL.

Il voit clair ! depuis quand !

CARION.

Depuis hier au ſoir.

MIRTIL.

Et pourquoi donc ſi tard me le faire ſçavoir ?

CARION.

C'eſt qu'à notre ſortie on mettoit trop d'obſtacle ;
D'ailleurs nous voulions voir la ſuite du miracle.
Si-tôt qu'il a vû clair, pour coups d'eſſais premiers
Il a fait rendre gorge à quatre Sous-Fermiers,
Pour enrichir un Peintre, & deux ſçavans Poëtes ;
Un Cadet de Paphos, & deux ſages Griſettes,
Dont l'honneur pourchaſſé ne tenoit preſque à rien,
Un quart d'heure plus tard, c'en étoit fait.

MIRTIL.

Fort bien.

CARION.

Vraiment il promet bien de faire d'autres choſes,
Et dans peu l'on verra bien des métamorphoſes;
S'il tient ce qu'il promet, bien-tôt les Officiers
Préteront de l'argent peut-être aux Uſuriers.

MIRTIL.

S'il enrichit les gens qui font de la dépenſe,
C'eſt le moyen de voir revenir l'abondance,
Et tous les Arts fleurir. Mais conte-moi comment
On a guéri ce Dieu de ſon aveuglement.

CARION.

Au Temple votre Pere entouré de Guirlandes,
A peine a ſur l'Autel préſenté ſes offrandes,
Qu'un horrible ſerpent d'une énorme groſſeur
Eſt venu nous remplir d'une ſainte terreur.
Il approche rampant d'un air grave & ſuprême,
Qui découvre qu'il eſt Eſculape lui-même.
Il embraſſe Plutus, & d'un doux ſifflement
Lui fait, en Dieu civil, ſon petit compliment.
Puis lui léchant les yeux de ſa langue divine,
Les décille, les ouvre, enfin les illumine,
Et les rend dans l'inſtant brillans.... comme les
miens.
Le Temple retentit des voix des Citoyens.
A ce nouveau miracle un chacun s'intéreſſe,
Nous entendons des cris de joye & de triſteſſe;

Les vœux & les soupirs se trouvent partagés ;
Les bons sont réjouis, les méchans affligés.
De divers mouvemens se sentant l'ame atteinte,
Le pauvre a de l'espoir, le riche de la crainte.
Mais nos flateurs alors surpris, déconcertés,
Dans cet évenement se trouvent déroutés ;
Ils sont embarrassés où porter la louange,
Et leur fausse amitié craint de prendre le change.
Ils restent attentifs au milieu des clameurs,
Ne sçachant où Plutus répandra ses faveurs.
Tout se déclare enfin ; ce Dieu les détermine,
Des quatre Sous-fermiers prononçant la ruine.
Les lâches, les ingrats, ne se souvenant plus
Des biens qu'ils en ont dit, & qu'ils en ont reçus,
Insultent à leur sort ; & courant aux Poëtes,
Vont encenser leurs noms de riches épithetes ;
Du Cadet de Paphos ils vantent la valeur,
Du Peintre le grand art, des Grisettes l'honneur.
Que vous dirai-je enfin ? Ils font tout le contraire
De ce qu'une heure avant on leur avoit vû faire.

MIRTIL.

Mon Pere vient ? Qu'a-t-il ! il paroît inquiet.

CARION.

Il me semble pourtant qu'il n'en a pas sujet.

SCENE IV.

CREMILE, MIRTIL, CARION.

CREMILE.

AH! que je ſuis laſſé de la foule importune
De ces amis nouveaux qu'enfante la fortune.
J'ai cru devenir ſourd de tous leurs complimens,
Ils m'ont eſtropié de leurs embraſſemens.
Ceux qui me mépriſoient au tems de ma miſere,
Viennent m'offrir leur bien, quand je n'en ai que faire.
On me trouve à préſent ce que je n'avois pas;
Les Auteurs du bon goût; les Belles des appas,
Mais de tous ces flateurs le ſoin eſt inutile,
Je ſçais qu'avec mon or je ſuis toujours Cremile.

MIRTIL.

Mais où Plutus eſt-il?

CREMILE.

Sortant de ma maiſon,
Où ſes mains ont verſé des tréſors à foiſon,
Dans Athénes il eſt allé faire ſa ronde,
Et veut qu'ici pour lui j'écoute tout le monde.
Plaintes, remercimens vont s'adreſſer à moi.

MIRTIL.

Il vous a chargé là d'un très-pénible emploi.

CRE-

CREMILE.

Il faut que vous m'aidiez tous deux dans ces affaires
Et que vous me donniez les avis néceſſaires....

MIRTIL.

Mon Pere, permettez en cet heureux moment
Que Criſis prenne part à mon contentement,
Vous ſçavez dès long-tems l'amour que j'ai pour elle.

CREMILE.

Oui, mon Fils, & j'approuve une flâme ſi belle,
Amenez-la chez moi, que Plutus dans ce jour
Par un heureux hymen couronne votre amour.

CARION.

Ah! que vois-je? Voici votre vieille amoureuſe.

MIRTIL.

Fuyons.

CARION.

Elle vous voit.

MIRTIL.

O rencontre fâcheuſe!

SCENE V.

CREMILE, MIRTIL, PERINICE, CARION.

PERINICE.

JE vous trouve à la fin, mon cher; depuis deux jours
Je vous attens en vain avecque les amours;
Votre abſence m'a fait paſſer deux nuits entieres,
Sans pouvoir un moment abaiſſer les paupieres.
Ne me trouvez-vous pas changée?

CARION.

Horriblement.
Vos cheveux ſont blanchis; & furieuſement
Ces deux nuits ſur vos traits ont bien fait du ravage;
Je crois que vous étiez belle en votre jeune âge?

PERINICE.

D'accord, mais je n'avois que des attraits naiſſans.
Ils ſe ſont bien formés.

CARION.

Ils en ont eu le tems.

PERINICE.

Vous ne me dites rien, Mirtil?

MIRTIL.

Que puis-je dire ?

Hélas !

PERINICE.

Le pauvre enfant ! je penſe qu'il ſoupire ?
Mais ce ſoupire au moins part-il du fond du cœur ?

CARION.

Oui je vous en réponds, & c'eſt avec douleur
Qu'il ſe voit obligé par une antipathie,
A renoncer, à vous & pour toute ſa vie.

PERINICE.

A renoncer à moi ! comment donc effronté ?. . .

MIRTIL.

Ne le querelez point, il dit la vérité.

PERINICE.

Il dit la vérité ! Le traître, le parjure,
Approuver de ſang froid une pareille injure ?
L'aurois-je pû prévoir ? après m'avoir cent fois
Juré qu'il m'aimeroit autant que je vivrois.

CARION.

C'eſt qu'il ne croyoit pas, vous voyant ſuranné,
Que vous pourriez aller juſqu'au bout de l'année.
Sur votre âge il avoit hazardé ſes ſermens ;
Pourquoi vous aviſer de vivre ſi long-tems ?
Que n'êtes-vous parti à la chûte des feuilles ?

PERINICE.

Amant ingrat, c'eſt donc ainſi que tu m'accueilles,

Après avoir placé mon eſpoir ſur ton cœur,
Te l'avoir acheté de la plus vive ardeur,
T'avoir comblé de biens par-de-là ton attente ?

CARION.

Ses aſſiduités en ont payé la rente.
Il veut vous rendre tout. Cherchez quelqu'autre amant.
Mais vous n'en trouverez que difficilement ;
Ils ne ſe donneront qu'à haut prix.

PERINICE.

Ah ! Cremile,
Dont je m'applaudiſſois de devenir la fille ....

CREMILE.

Vous, ma fille ? Hé fi donc malgré mes cheveux gris,
Je crois qu'on me prendroit encor pour votre fils ;
En mariant Mirtil, le bonheur que j'eſpere,
Eſt de voir ſes enfans m'appeller leur grand Pere,
Et votre âge ne peut me procurer ce bien.
Ceſſez de m'en parler, car il n'en ſera rien.

PERINICE.

Comment le pere auſſi m'outrage & m'aſſaſſine ?
Ah ! j'atteſte Venus...

CARION.

Atteſtez Proſerpine,
Auſſi bien vous irez la voir dans peu de jours,
Et ne nous parlez plus de vos folles amours.
Songez à vous guerir d'une erreur ridicule.

CREMILE.

Mais sur tous vos présens comme j'ai du scrupule,
Je veux qu'à s'acquiter mon fils soit diligent,
Et même qu'il vous rende au double votre argent.

PERINICE.

Qu'en ai-je affaire, hélas! quand je perds ce que j'aime?

CARION.

En moi, vous auriez pû prendre un autre lui-même.
J'étois à vendre hier. Mais ma foi dans ce jour,
Je veux me voyant riche, acheter à mon tour,
Et choisir, qui plus est.

PERINICE.

Ils sont fous, que je pense,
D'où vous est donc venu à tous cette opulence?

CARION.

Et ne sçavez-vous pas que Plutus est à nous,
Et même qu'il voit clair; d'où diable venez-vous?

PERINICE.

Comment, Plutus voit clair? il est à vous?

CARION.

Sans doute.

PERINICE.

Et c'est donc pour cela qu'on me fait banqueroute?
Mais je conserve encor un écrit de ta main,
Et je te ferai bien reconnoître ton seing,
Je vais faire assembler nos Juges équitables,

Le beau sexe toujours les trouva favorables ;
Mais si Plutus plus fort sçait renverser leurs Loix,
Je m'en vais l'aveugler une seconde fois.

SCENE VI.

CREMILE, MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

JE croyois d'aujourd'hui ne me défaire d'elle,
Courons en diligence où mon amour m'appelle.

CREMILE.

Allez, mon fils, allez, ne perdez point de tems,
Amenez moi Crisis au plutôt, je l'attens.
Toi, mon cher Carion, demeure avec ton Maître.
Aide-moi..... Mais déja je vois quelqu'un paroître.

SCENE VII.

CREMILE, PARONOME, CARION.

PARONOME.

COmment, morbleu, Plutus se moque-t-il des gens ?
Me ravir tout d'un coup quinze cent mille francs ?

CREMILE.

Carion, je me trompe, où je connois cet homme ?

CARION.

Je le connois aussi c'est le fier Paronome,
Jadis mon camarade, un esclave affranchi,
Aux dépens du public en deux ans enrichi ;
Le voilà bien puni, lui qui dans l'opulence
Eclabouſſoit le peuple avec tant d'arrogance.

CREMILE.

Dis-moi, n'étoit-il pas le rival de mon fils ?

CARION.

Oui, c'est lui qui vouloit nous enlever Criſis,
Qui croyoit la tenter par de vaines promeſſes,
Expoſant à ſes yeux l'éclat de ſes richeſſes.

PARONOME.

Dans l'état où je ſuis je ne me connois plus,

Hé ? l'ami, ſçais-tu point où loge ce Plutus ?

CARION.

Il eſt bien Dieu pour vous & moi, Monſieur, je penſe.

PARONOME.

Oſes-tu bien répondre avec tant d'inſolence,
Et ſçavoir qui je ſuis ?

CREMILE.

Vous êtes un pié plat
Que Plutus a remis dans ſon premier état.

PARONOME.

Quoi ? traiter de la ſorte un homme qui s'applique
A maintenir les loix de votre République ?

CREMILE.

Parbleu la République a bien beſoin de toi
Pour maintenir ſes loix. Quel étoit ton emploi ?

PARONOME.

J'accuſois les méchans.

CREMILE.

Et t'oubliois toi-même ?

PARONOME.

J'ai ruiné Cléon, Agathos, Blepſidéme ;
Leurs tréſors mal acquis n'ont été découverts
Que par moi leur ami.

CREMILE.

Pour en avoir le tiers ?
On a connu ton cœur en les faiſant connoître

Si

Si la trahiſon plaît, on déteſte le traître.
Auſſi dans ton malheur aucun ne te plaindra,
Et de ton deſeſpoir tout le monde rira.

PARONOME.

Quoi! me voir inſulter par gens de cette eſpece?

CREMILE.

Invente, ſi tu peux, quelque tour de ſoupleſſe,
Cherche pour t'enrichir quelque nouvel emploi;
Mais Plutus voit trop clair pour retourner à toi.

CARION.

C'eſt maintenant chez nous qu'il vient de ſe répandre,
Nous n'avons déſormais qu'à nous baiſſer & prendre.

PARONOME.

Comment! Plutus auroit enrichi Carion?
Qu'il m'eſt doux de trouver dans mon affliction
Un ami ſi loyal, ſi généreux!

CARION.

Le traître!

PARONOME.

Te ſouviens-tu du tems que ſervant même Maître?

CARION.

De quoi t'aviſe-tu de me le rappeller?
Tu l'avois oublié.

PARONOME.

Loin de me conſoler,
Mon ami Carion me fait ici bravade,

Lui qui fut autrefois, mon plus cher camarade.

CARION.

Je le fus, il eſt vrai ; mais m'as-tu méconnu,
Lorſque dans l'opulence on te vit parvenu ?
Tu m'as traité de fou, tu m'as fermé ta porte.

PARONOME.

Je t'ai toujours aimé dans le fond.

CARION.

Que m'importe ?
Si dans l'occaſion tu ne l'as pas fait voir.
A préſent que Plutus a comblé mon eſpoir,
Suivant les mouvemens d'une ame intereſſée,
Tu me viens rappeller notre amitié paſſée.
Attens à devenir auſſi riche que moi,
Ou bien que je devienne auſſi pauvre que toi.
Quoique l'on puiſſe dire, & quoique l'on affecte,
Trop d'inégalité rend l'amitié ſuſpecte.
Il faut pour être amis, ſe voir égaux en bien,
Etre riche tous deux ou tous deux n'avoir rien.

PARONOME.

Et comment ſe prouver une amitié ſincere,
Si du ſecours de l'un l'autre n'a point affaire ;
Ou ſi tous deux réduits à la néceſſité,
L'ami de ſon ami ne peut être aſſiſté ?

CARION.

Il faut attendre alors un coup de la fortune,
Et dans l'occaſion ſe la rendre commune.
Avant qu'elle a ſur toi répandu ſes faveurs,

Si tu m'en avois fait partager les douceurs ;
A préſent qu'elle tourne & qu'elle t'abandonne,
Je te prodiguerois les biens qu'elle me donne.
Mais ils ſont réſervés pour des cœurs moins ingrats,
Qui du moins me plaignoient, ne me ſoulageant pas.
Ainſi que des bienfaits, des mépris on s'acquitte,
A m'en bien acquitter ta perſonne m'excite,
J'en ai reçû de toi, ton cœur m'en accabla ;
C'eſt une dette aiſée à payer, reçois-là.

PARONOME.

Quoi ! m'entendre traiter ainſi par un eſclave !
Et voir qu'avec mépris à ſon tour il me brave ?
Bien plus, perdre à jamais l'objet de mon amour !
Que ma richeſſe alloit m'acquerir en ce jour ?

CARION.

Criſis ne craindra plus ta pourſuite importune,
Quand Mirtil a pour lui l'Amour & la Fortune.

PARONOME.

Ah ! je ſuis enragé. Mais j'ai bien moins d'ennui
De mon propre malheur, que du bonheur d'autrui.
Allons chercher Plutus, s'il ne veut pas m'entendre,
Réduit au deſeſpoir je n'ai plus qu'à me pendre.

CARION.

Ce ſera le plus court.

CREMILE.

Laiſſe-le, Carion ;

Et ne l'insulte point dans son affliction.
Du traître cependant on connoît la malice,
Il pourroit contre nous seconder Perinice ;
Mais pour les prévenir, entrons dans le logis,
Et donnons ordre à tout pour l'Hymen de mon fils.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

CREMILE, CARION.

CARION.

MA foi c'eſt trop compter, prenons un peu d'haleine :
Nous n'aurions pas fini de toute la ſemaine.
Songeons à dépenſer, le tems eſt précieux.
Nous n'avons juſqu'ici contenté que nos yeux ;
Je me laſſe, & la vûe enfin ſe raſſaſie,
Si d'autres ſens encor ne ſont de la partie.

CREMILE.

Plutus ne venant point, nous ne ſçaurions quitter.

CARION.

Mais il faudroit du moins un peu nous ajuſter.
Si pauvrement vêtus, c'eſt en vain qu'on raiſonne,
Dans un tel équipage on n'impoſe à perſonne.
On paſſe pour des ſots avec beaucoup d'eſprit,
Tandis qu'un ſat pour lui fait parler ſon habit.

SCENE II.

CREMILE, ZENOPHON, CARION.

ZENOPHON.

Enſeignez-moi Plutus, que je lui rende grace ;
Par lui mon triſte ſort vient de changer de face,
Il me vient d'enrichir.

CREMILE.

N'eſt-ce pas Zenophon,
Dans toutes nos Cités connu pour un fripon ?
Oui c'eſt lui. Quoi ! Plutus t'a mis dans l'opulence,
Et loin de te punir, ce Dieu te récompenſe ?

ZENOPHON.

Ne le condamnez point, il ſçait bien ce qu'il fait.

CARION.

N'es-tu pas un fripon ?

ZENOPHON.

Je le fus en effet.
Mais Plutus a connu qu'à ma ſeule miſere,
On devoit imputer tout ce qu'on m'a vû faire.

CARION.

Ne cherche point d'excuſes.

ZENOPHON.

Ah ! si vous m'écoutez,
Vous même vous pourrez approuver ses bontés.
Je suis arrivé nud sur cette masse immense,
Que cent peuples divers tenoient en leur puissance
L'âge où ne connoissant ni les biens ni les maux,
L'homme est fort au dessous des moindres animaux,
Je ne le compte point ; & je passe à cet âge
Où la raison des sens sçait maitriser l'usage.
Lorsque je l'eus ateint, je sentis mon malheur,
Je vis que chaque terre avoit son possesseur,
Que tous mes devanciers ayant fait leur partage,
A leurs seuls descendans laissoient leur heritage.
Je quittai mon Pays, en accusant les Dieux
De n'avoir pas rendu tout égal dans ces lieux
Je fus long-tems errant sur la terre & sur l'onde,
Et trouvai même chose aux quatre coins du Monde
Tout étoit occupé dans ce vaste Univers.
Les montagnes, les bois, les plus affreux déserts,
Pour être inhabités ne manquoient point de maître.
C'est en vain qu'à mon tour j'aurois prétendu l'être.
Je rencontrai par tout de rigoureuses Loix,
Qui des peres au fils perpetuoient les droits.
Que faire ! Il falloit vivre ou mourir de misere.
Mourir est un parti que l'on ne choisit guere.
Je choisis donc celui d'aller contre ces Loix
Que des gens au dessus dicterent autrefois
Et pour y parvenir j'usai de l'industrie,

Que les gens scrupuleux appellent fourberie,
Je sçûs duper les sots, & leur ravir les biens,
Que leurs ayeux, peut-être, avoient ravis aux miens.

CREMILE.

Fort bien, c'étoit donc là votre Philosophie?
Elle est assez nouvelle.

CARION.

Et pourtant bien suivie,
Mais souvent on se trompe aux argumens qu'on fait,
Et la conclusion méne droit au gibet.

CREMILE.

Il falloit demander bien-plutôt que de prendre.

ZENOPHON.

A la pitié des gens j'aurois eû beau m'attendre.

CREMILE.

Il falloit travailler, exercer tes talens.
Il est tant d'arts divers, de métiers differens.

ZENOPHON.

Exercer mes talens? Est-ce donc sans finance
Que votre République en donne la licence?
Ma foi, l'on a beau dire, on ne fait rien de rien,
Qu'à ce subtil métier que je faisois si bien.
On l'exerce sans frais, soi-même on s'autorise.

CARION.

Oui, l'on n'a pas besoin d'acheter de maîtrise.
Il en coute pourtant des craintes, des remords,
Et l'esprit fait courir de grands risques au corps.

Cette profession sans cesse poursuivie . . . .

CREMILE.

Et l'honneur que l'on doit cherir plus que la vie.
Le comptois-tu pour rien ?

CARION.

Il le laissoit à part,
Etant pour en avoir aussi venu trop tard.
Déja ses devanciers en avoient fait partage,
Il n'a pas envié beaucoup cet heritage.

CREMILE.

Mais ces biens dont Plutus vient de vous enrichir,
Si quelqu'un à présent venoit vous les ravir,
Comment le pourriez-vous supporter ?

ZENOPHON.

Je confesse
Que j'en ressentirois une extrême tristesse
J'en mourrois de douleur.

CREMILE.

Et pourquoi donc, méchant,
Faire aux autres un mal que tu conçois si grand ?
Car dans les mouvemens où l'amour propre entraîne,
Le plaisir d'acquerir n'égale pas la peine,
Que l'on a quand on pert.

ZENOPHON.

D'accord. Mais confessons
Qu'il faut avoir du bien pour goûter vos raisons.
Maintenant que je suis possesseur d'une somme,

Avec laquelle il eſt aiſé d'être honnête homme,
Je vais l'être, & montrer que la néceſſité
A tout ce que j'ai fait m'a juſqu'ici porté.
Bien plus je vais aider de toute ma puiſſance
Ceux que je connoîtrai dans l'extrême indigence,
Sçachant que le beſoin ne connoît point de Loi,
Je veux les empêcher de faire comme moi;
Et d'une indigne vie effaçant la mémoire,
Je prétens que Plutus en ait toute la gloire.
En m'arrachant au vice, il en a beaucoup plus
Que s'il recompenſoit les plus rares vertus.

SCENE III.

CREMILE, CARION.

CREMILE.

SElon ſes intérêts toujours on argumente.
Cet homme ayant des biens au delà ſon attente,
Va trouver déſormais des raiſons pour prouver
La juſtice des Loix à les lui conſerver,
Mais que nous veut cet autre?

SCENE IV.

CREMILE, CARION. BIRRENES.

CARION.

HE'! c'eſt Maître Birennes,
Ce gaillard Savetier ſi connu dans Athenes ?

CREMILE.

Je l'ai vû juſqu'ici, content d'un petit gain,
S'embarraſſer fort peu des ſoins du lendemain.
Mais qu'a-t-il aujourd'hui ? je penſe qu'il ſoupire.

BIRENNES.

Helas ! mes chers amis, il n'eſt plus tems de rire ;
Me voilà riche enfin, adieu tous mes plaiſirs.

CREMILE.

Quoi ! l'or qui des mortels fait les plus chers deſirs,
N'a pas rempli les tiens ? qu'eſt-ce qui t'inquiéte ?

BIRRENES.

Douce tranquilité, que mon cœur vous regrette !

CARION.

Ceſſe de lamenter, & dis-nous tes chagrins ?

BIRRENES.

Depuis que j'ai du bien, à toute heure je crains,

Mon tréſor a déja changé dix fois de place :
Je l'avois cette nuit caché dans ma paillaſſe,
Les chardons ſont plus doux que ce duvet maudit,
Je n'ai jamais couché dans un ſi mauvais lit.
Au moindre bruit j'ai cru qu'on enfonçoit ma porte,
Que pour m'aſſaſſiner, on entroit à main forte.
Ah! que Plutus m'a fait un préſent dangereux!
Lorſque je n'avois rien, j'étois bien plus heureux.
Sans prendre d'interêts à votre République,
Tous les matins tranquille aſſis dans ma boutique,
Le tire-pied en main, auſſi gai qu'un pinſon,
Je ſiflois ma linotte, ou chantois ma chanſon.
A mon petit travail bornant ma deſtinée,
Je m'enyvrois le ſoir du gain de ma journée :
Et me couchant ſans peur, me levois ſans chagrin,
Mais depuis que Plutus a changé mon deſtin,
Des ſoucis inconnus me devorent ſans ceſſe ;
Ses faveurs ont changé mes plaiſirs en triſteſſe.
Ses tréſors m'ont ravi celui de la ſanté.
Je n'ai mangé ni bû, ni dormi, ni chanté.
Depuis hier je rêve, & tout me déſeſpere.
Mon argent m'importune & je ne ſçai qu'en faire.
Je voudrois dépenſer, garder, prêter, donner ;
Et je tremble toujours à me déterminer.
Mille projets divers me roulent dans la tête,
Et je vois à la fin que je ſuis une bête.
Le garder, c'eſt m'en rendre eſclave malheureux,
Le dépenſer, me mettre en butte aux envieux.

Le prêter, c'eſt me faire un ennemi ſans doute.
Le donner, un ingrat. Ma foi je n'y vois goute.
Il vaut mieux que Plutus le reprenne à l'inſtant,
Dans mon premier état je vivrai plus content.

CREMILE.

As-tu perdu l'eſprit de tenir ce langage?
C'eſt que du bien encor tu ne ſçais pas l'uſage.
Pour connoître ſon prix, commence à t'en ſervir.
Guéris-toi de la peur de te le voir ravir.
Songe à le dépenſer, ſans t'en rendre l'eſclave.

CARION.

De Vins délicieux remplis d'abord ta cave.

BIRRENES.

Fort-bien, vous me prenez par mon foible déja.

CARION.

Achéte des habits.

BIRRENES.

Pourquoi donc celui là
Eſt encore tout neuf?

CARION.

Fais habiller ta femme.

BIRRENES.

Je n'ai gardes. La peſte! elle feroit la Dame,
Et quelqu'un en pourroit devenir amoureux.

CARION.

Ceſſant de déplorer ſon état malheureux,
Vous vivriez enſemble en union parfaite.
Tu ſçais quand une femme a ce qu'elle ſouhaite,

Q'elle eſt toujours docile, & ne gronde jamais.

BIRRENES.

Le tout eſt de pouvoir contenter ſes ſouhaits.

CARION.

Elle ne feroit plus du moins le diable à quatre.

BIRRENES.

Oui, mais je n'aurai plus le plaiſir de la battre,
Non plus qu'elle celui de toujours quereller.
Nous nous ennuyrions trop, à vous en bien parler,

CARION.

Comment! avec ta femme uſer de baſtonnade!

BIRRENES.

Si j'y manquois un jour, elle ſeroit malade;
C'eſt la paix du ménage.

CREMILE.

Ah! que nous dis-tu là?
Je ne te croyois pas capable de cela.
Maintenant que Plutus t'a donné des richeſſes,
Il faut changer tes coups en de tendres careſſes.

BIRRENES.

Je garderai ſes dons, puiſque vous le voulez;
Mais changer ma maniere, en vain vous m'en parlez.
Ton conſeil, Carion, eſt le meilleur à croire,
Acheter bien du vin, & tout mon ſaoul en boire.
Allons vaille que vaille, enyvrons-nous toujours,
Contre tous mes chagrins c'eſt un puiſſant ſecours,
Pour accorder Plutus à ma façon de vivre,

Bacchus m'inſpirera quel conſeil je dois ſuivre.

CARION.

Cet homme parle juſte, & je ſçais bien des gens
Qui ne raiſonnent pas avec tant de bon ſens.

SCENE V.

CREMILE, CARION, CISTENES.

CREMILE.

VOici quelqu'un encor. Quoi! c'eſt vous, cher Ciſtenes,
Qu'on a vû juſqu'ici le plus pauvre d'Athénes?
Plutus a-t-il ſur vous répandu ſes bien-faits?
Il n'aura pas eu peine à combler vos ſouhaits,
Puiſque, s'il m'en ſouvient, vous n'aviez d'autre envie,
Que d'avoir ſeulement les beſoins de la vie.
Dans un petit réduit vivre commodément;
C'eſt à quoi vous borniez votre contentement.
Mais je ne vous vois pas une ame aſſez contente,
Pour croire que Plutus ait rempli votre attente.

CISTENES.

Il a fait plus, il m'a donné cent mille francs.

CREMILE.

Hé bien, voilà de quoi marier vos enfans,
Acheter ou bâtir une maiſon commode,

Vous donner des habits, des meubles à la mode,
Et vivre heureuſement le reſte de vos jours.

CISTENES.

Hélas !

CREMILE.

Comment, hélas ! vous vous plaindrez toujours ?
De votre affliction, que faut-il que je croye ?

CISTENES.

Comment puis-je goûter une parfaite joye,
Si, lorſque je reçois ce préſent de Plutus,
Il donne à mon voiſin, un million & plus,

CARION.

En voici bien d'un autre.

CREMILE.

O Ciel ! quelle foibleſſe !
Quoi ! c'eſt de là que vient votre ſombre triſteſſe ?
Ah ? craignez que Plutus en vous voyant ingrat,
Bien-tôt ne vous remettre en votre triſte état.
Au lieu de lui marquer votre reconnoiſſance,
De vous avoir tiré d'une affreuſe indigence....

CISTENES.

Je ne ſuis point ingrat de ſes ſoins obligeans,
Mais enfin ſa faveur s'étend ſur trop de gens ;
Et ma reconnoiſſance en ce cas dégagée,
Ainſi que ſes bien-faits doit être partagée.
Il l'auroit toute entiére, ainſi que tous mes vœux,
S'il me retiroit ſeul d'un état malheureux.
Mais quand à Philemon, je vois par préférence
Qu'il

Qui donne un million, quelle reconnoiſſance
Lui dois-je témoigner d'avoir cent mille francs ?
Philemon, comme moi, n'a pas nombre d'enfans
C'étoit aſſez pour lui d'avoir le néceſſaire ;
D'une ſi grande ſomme il n'avoit point affaire.
Qu'en fera-t-il ? à quoi va-t-il la dépenſer ?

CREMILE.

Et de quoi votre eſprit va-t-il s'embarraſſer ?
Peut-être mieux que vous il en va faire uſage.

CISTENES.

Méritoit-il d'avoir tant de biens en partage ?
O Ciel ! quelle injuſtice !

CREMILE.

Et le méritez-vous,
Quand du bonheur d'autrui vous vous montrez jaloux ?
Songez que vous étiez dans l'extrême miſére,
Que mille y ſont encore, & qui, ſans vous déplaire,
Valent autant que vous. Si vous vous obſtinez
A lever vos regards ſur les plus fortunés,
Si vous vous attachez à leur porter envie,
Toujours dans les ſouhaits vous paſſerez la vie.
Vous vous plaindrez toujours, Ciſtenes, croyez-moi
Il faut, pour vivre heureux, voir au-deſſous de ſoi.

CISTENES.

Un million ! ô Ciel ! ſi j'avois cette ſomme,
Je l'emploirois bien mieux que ne fera cette homme.

Ah ! que j'achéterois de Terres, de Palais !
Que j'aurois de bijoux, de Chevaux, de valets !
Je braverois Damon, Clidamas, Théopilles,
Aux premiers de l'Etat je marirois mes filles.

CARION.

Et vous vous plaindriez peut-être avec cela,
De ne pouvoir aller encore par-de-là,

CREMILE.

C'eſt ainſi que toujours l'homme eſt inſatiable,
Et que dans l'abondance il ſe rend miſérable.
Mais j'apperçois Plutus.

SCENE VI.

PLUTUS *en habit brillant*, CREMILE, CARION, CISTENES.

PLUTUS, *clair-voyant.*

A Ciſtenes. JE viens de t'écouter,
Et veux ſur tes deſirs enfin te contenter.
Va, ceſſe d'envier le bonheur de perſonne ;
Tu veux un million, hé bien je te le donne.

CISTENES.

Ah ! que ſur vos Autels je vais brûler d'encens,
Grand Dieu ! rien n'eſt égal au plaiſir que je ſens.

CARION.

Les Dieux veulent souvent que l'on les importune,
Il n'est que les honteux qui perdent leur fortune.

PLUTUS.

Dans la prochaine rue, au sortir de ces lieux,
Le million d'abord va s'offrir à tes yeux.

CISTENES.

Que de graces, Plutus, n'ai-je point à vous rendre!

CREMILE.

Vous voilà plus content que vous n'osiez prétendre,
Allez, vivez heureux, & n'oubliez jamais
Les faveurs de Plutus & ses rares bienfaits.

CISTENES.

Un million vaut bien la peine qu'on y pense;
Mon bonheur aujourd'hui passe mon espérance.
Cependant, entre nous, je serois plus heureux,
Si, comme il le pouvoit, il m'en eût donné deux.

SCENE VII.

PLUTUS, CREMILE, CARION.

CREMILE.

VOilà comme jamais l'homme ne ſe contente,
S'il en avoit eu deux, il en voudroit quarante.

CARION.

Il n'eſt pas ſeul; on voit bien des gens aujourd'hui,
Au milieu des tréſors, ſe plaindre comme lui,
Ils n'ont jamais aſſez: par d'indignes foibleſſes
Sans ceſſe tourmentés de la ſoif des richeſſes,
Si j'avois, diſent-ils, ſaiſi l'heureux inſtant,
Au lieu d'un million, j'aurois deux fois autant,
Sans ceſſe regrettant cet inſtant favorable,
Ils ſont plus affligés que le plus miſérable;
Et contre la fortune on les voit s'indigner,
Comptant avoir perdu ce qu'ils n'ont pû gâgner.

PLUTUS.

Ils ne comptent pour rien d'avoir la préférence
Sur tant d'autres qu'on voit implorer ma puiſſance;
Car je ſuis aſſiégé de mille & mille gens.
J'ai depuis ce matin reſpiré tant d'encens,
Qu'entre nous, foi de Dieu, j'en ai mal à la tête.
Je ne me ſuis trouvé jamais à telle fête.

Depuis que je vois clair, que mes yeux ſont laſſés
De lire les placets qui me ſont adreſſés !
Ce ne ſont que Sonnets : ce ne ſont qu'Epigrammes,
Acroſtiches, Rondeaux, Madrigaux, Anagrammes;
L'un va faire ſa cour à tous mes Favoris,
L'autre cherche l'appui d'un Dieu de mes amis.
Celui-ci me croyant ſenſible à la tendreſſe,
Employe auprès de moi ſa femme, ou ſa maîtreſſe.
Cet autre dont l'orgueil n'avoit jamais fléchi,
Va juſqu'à la baſſeſſe, afin d'être enrichi.
Comment répondre à tout ? ma foi, j'oſe vous dire,
Que tout Dieu que je ſuis, je n'y ſçaurois ſuffire.

CARION.

Il faudroit être Diable.

PLUTUS.

On vient. Dans un moment
Je raméne en ces lieux Criſis & ſon Amant.
A Carion.
Vous, ſçachez ce que veut cette petite fille.
Il ſort.

SCENE VIII.

CREMILLE, CARION, FILINE.

CARION.

Elle a l'air éveillé, je la trouve gentille,
Voyons si c'eſt à nous ....

FILINE.

Plutus eſt-il ici ?

CARION.

Il y viendra bientôt ; mais toujours nous voici,
C'eſt à peu près de même, & vous pouvez nous dire ....

FILINE.

Je ne puis vous parler & m'empêcher de rire.
Vous ſçaurez... Non jamais rien ne fut plus plaiſant.
Le bien que mon Pere a, n'étant pas ſuffiſant
Pour pouvoir à la fois marier ſes deux filles,
Il vouloit comme on fait dans bien d'autres familles
Donner tout à l'aînée, afin de la pourvoir.
Je voyois mille Amans du matin juſqu'au ſoir,
S'empreſſer à lui plaire, à lui compter fleurette.
Comment, tout pour l'aînée, & rien pour la cadette !
(Diſois-je en ſoûpirant.) Plutus ſecourez-moi,
Et pour me marier envoyez-moi de quoi.

C'étoit tous les matins ma priére ordinaire ;
Enfin j'ai tant prié qu'il a fait mon affaire.

CARION.

Ce qu'il vous a donné monte donc assez haut,
Pour avoir un époux ?

FILINE.

Et quatre s'il le faut.
Que Plutus à propos me tire d'esclavage !
C'en étoit fait s'il eut différé davantage.
Au Temple de Pallas on aloit me cloîtrer ;
Malgré ma répugnance il y falloit entrer.
Au Temple de Pallas ! jugez quelle disgrace ?
Si c'eût été celui de Venus, encor passe.

CARION.

Oui, vous avez raison, le service est plus doux.

FILINE.

Enfin, quoiqu'il en soit, j'aime mieux un époux,
Et je viens pour cela.

CREMILE.

La chose est difficile,
Vous n'êtes pas encor dans un âge nubile.

FILINE.

Et c'est pourquoi je viens m'adresser à Plutus,
Pour obtenir de lui quatre ou cinq ans de plus.

CREMILE.

Cela ne se peut pas, donnez-vous patience.

FILINE.

On disoit que Plutus avoit tant de puissance,

CARION.

Il rajeunit les vieux, & embellit les laids,
Il donne de l'esprit à qui n'en eut jamais,
Aux plus disgraciés il donne l'art de plaire;
Mais ce que vous voulez, c'est au tems à le faire.
Vous parler autrement, ce seroit vous tromper.

FILINE.

Et ne pourroit-il pas du moins m'émanciper.

CARION.

C'est à faire l'Amour, il a seul l'avantage
De pouvoir vous donner une dispense d'âge.

FILINE.

Que je suis malheureuse! attendre encor cinq ans?
Mais je puis d'ici-là m'assurer des Amans;
Car ils sont tant courus dans le tems où nous sommes,
Que je crains qu'il ne vienne une disette d'homme.

CARION.

Vous pouvez prendre datte en cette occasion.
Et vous en assurer avec précaution.

FILINE.

Avec précaution? Comment faut-il s'y prendre?

CARION.

Par certains airs panchés, un regard doux & tendre,
Une mine enjouée, un sourirs amoureux,
Quelques petits soupirs à demi langoureux,
Qui fassent présumer que, quand vous aurez l'âge,
Vous en vaudrez une autre, & même davantage.

FILINE.

FILINE.

S'il ne faut que cela pour enchaîner les cœurs,
J'y ſuis Grecque, & j'en ſçais plus que tous les
Docteurs.

CARION.

Vous ſçavez minauder, & jouer des prunelles ?

FILINE.

Mon miroir s'il parloit vous en diroit de belles ;
Car je n'ai juſqu'ici minaudé qu'avec lui,
Le tout pour badiner. Mais ſçachant aujourd'hui
Qu'on peut mettre à profit un pareil badinage,
Ah, je vous promets bien d'en faire un bon uſage.
Paroiſſez, ſoûpirans, jeunes, vieux, beaux & laids.
Paroiſſez. Je vous tiens déja dans mes filets.
Et vous, qui d'amoureux trainez troupe nombreuſe,
Grandes filles, venez me traiter de morveuſe ;
Mes yeux vous feront voir lançans leurs premiers
coups,
Que j'irai dans la ſuite encor plus loin que vous.

CARION.

On le juge aiſément.

FILINE *à Carion.*

Voyez ce regard tendre,
Ce ſoûpir, ce ſourire : hé bien ſçais-je l'entendre ?

CARION.

Ah ! vous m'attendriſſez, ma foi, j'en tiens déja.

FILINE.

Hé fi donc, ce n'eſt rien encore que cela.

CARION.

Je n'ai jamais vû d'yeux perçans comme les vôtres.

FILINE.

Allez, avec le tems, ils en feront bien d'autres,
Je vais pour commencer, à ma ſœur dans ce jour
Enlever tous les cœurs qui groſſiſſoient ſa cour?
Et par-là faire voir à toutes les aînées,
Que l'amour n'attend pas le nombre des années.

CREMILE.

Fort bien; mais Plutus vient, il amene mon fils,
Et la jeune beauté dont ſon cœur eſt épris.

SCENE IX.

PLUTUS, CREMILE, MIRTIL, CRISIS, CARION.

CRISIS.

NOus venons rendre grace au grand Dieu des richeſſes,
D'avoir ſur deux Amans répandu ſes largeſſes.

MIRTIL.

Quelle reconnoiſſance égalera jamais
L'excès de ſes faveurs, le prix de ſes bienfaits?

PLUTUS.

Jamais l'Amour & moi, quoique l'on ait pû faire,
Ne nous ſommes unis d'une amitié ſincere,
Juſqu'ici ſon pouvoir a ſçû braver le mien,
Et j'ai ſouvent auſſi diminué le ſien;
Mais nous nous accordons aujourd'hui pour vous plaire.
Amans, ne craignez plus d'avoir le ſort contraire,
Vous pouvez dans l'hymen le braver en ce jour,
Quand vous avez pour vous & Plutus & l'Amour.
Perinice à préſent, de mes bienfaits comblée;
D'avoir perdu Mirtil ſe trouve conſolée,
Et Paronome, à qui j'ai rendu tout ſon bien,
Sur le cœur de Criſis auſſi ne prétend rien.
Que l'on ne parle ici que de réjouiſſance,
Heureux Atheniens, vivez dans l'abondance;
Mes plus ardens ſouhaits, les plus doux de mes vœux
Sont de voir aujourd'hui tous les Mortels heureux.

FIN.

CARTOUCHE,
OU
LES VOLEURS,
COMEDIE

Repréſentée en 1721.

ACTEURS.

ORONTE, riche Négociant.

ISABELLE, fille d'Oronte.

VALERE, Amant d'Isabelle.

PATAUT, Négociant d'Angoulême, promis à Isabelle.

GRIPAUT, Clerc de Procureur, & Voleur.

CARTOUCHE, Capitaine des Voleurs.

Le Frere de Cartouche, Filou.

LA BRANCHE, Lieutenant de Cartouche.

HARPIN.
BEL-HUMEUR.
LA RAMÉE. } Voleurs.

LA PINCE, déguisé en Serrurier.

Trois petits Filous, l'un déguisé en Mitron, & les deux autres en Décroteurs.

LA MOUCHE, déguisé en Cuistre.

Le Maître de la Guinguette.

Deux Garçons de Cabaret.

Me. GRIBICHE, Receleuse.

JASMIN, Laquais de M. Oronte.

UN EXEMPT.

LA VALEUR, Archer.

RODOMONT, Archer.

Un autre Exempt.

Plusieurs autres Archers.

Musiciens, Danseurs, Acteurs du Divertissement.

La Scene est à Paris.

CARTOUCHE,
OU
LES VOLEURS.
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Guinguette des environs de Paris.

SCENE PREMIERE.

VALERE, GRIPAUT.

VALERE.

E' bien, Monſieur Gripaut, où en ſommes-nous ?

GRIPAUT.

Monſieur Pataut votre Rival arrive ce ſoir à huit ou neuf heures.

Je m'en ſuis informé au Coche d'Angoulême.

VALERE.

Et demain il épousera Isabelle ? Me voilà bien !

GRIPAUT.

Hé, là là, doucement ; c'est ce qu'il faudra voir. Monsieur Oronte vous l'a promise, & il ne sera pas quitte pour s'en dédire ainsi.

VALERE.

Si tu n'avances pas plus que tu as fait jusqu'à présent, j'en serai la dupe ; car je sçai de bonne part que M. Oronte a fait tous les préparatifs nécessaires pour marier demain sa fille. Les Musiciens même sont mandés pour un Concert, dont il veut ce soir régaler mon rival à son arrivée.

GRIPAUT.

Et moi, je vous assure que M. Pataut s'en retournera à Angoulême, sans entendre ce Concert-là.

VALERE.

Se peut-il que M. Oronte me veuille ainsi manquer de parole, pour un benêt qu'il n'a jamais vû, & qui n'a d'autre mérite, à ce qu'on m'a dit, que d'être le fils d'un riche Marchand d'Angoulême son ancien ami ?

GRIPAUT.

Et n'est-ce rien que d'être le fils d'un homme riche & liberal ? Il a déja envoyé à sa Bru un colier superbe, & des boucles d'oreilles magnifiques. Votre pere n'en feroit pas autant pour vous. Mais revenons à notre affaire. Je cherche depuis

ce matin quelque gens de mains, pour m'aider dans ce que je projette, & je n'ai pû encore trouver perſonne.

VALERE.

Et comment feras-tu donc?

GRIPAUT.

Je ferai l'affaire moi ſeul. Si je réuſſis, j'en aurai plus de gloire. Mais auſſi, Monſieur Valere, vous me tiendrez ce que vous m'avez promis.

VALERE.

Tu peux t'en aſſurer. Si j'épouſe Iſabelle par ton moyen, je te faciliterai celui d'acheter la Charge de mon Pere.

GRIPAUT.

Vous voyez, je m'ennuye d'être Clerc; je ne trouve là que de quoi grapiller; & je me ſens toutes les inclinations qu'il faut pour faire en peu de tems une fortune conſiderable, quand je travaillerai pour mon compte.

VALERE.

Tu n'as pas lieu de te plaindre: depuis que tu es Clerc de mon Pere, tu as aſſez fait valoir le talent.

GRIPAUT.

Je compte tout cela pour rien. Après avoir fait tant de métiers differens dans ma vie pour attraper le bien d'autrui, je veux couronner l'œuvre en devenant Procureur.

VALERE.

Il ne tiendra pas à moi que tu ne le ſois. Mon Pere a beau faire, je me ſens trop d'inclination pour le commerce, pour embraſſer jamais ſa profeſſion. Mais revenons à M. Pataut. Sur le Portrait qu'on t'en a fait, crois-tu pouvoir le reconnoître?

GRIPAUT.

Oh que oui. On vous mande que c'eſt une taille empruntée? un viſage hebêté, je ſçai ſa figure par cœur, & je le reconnoîtrois entre cent. Mais j'apperçois un drôle, qui je crois, ne m'eſt pas inconnu: Si c'eſt celui que je m'imagine, il vous ſera d'un grand ſecours. Retirez-vous pour cauſe, & me laiſſez l'aborder.

VALERE.

Volontiers.

SCENE II.

GRIPAUT, LA BRANCHE.

GRIPAUT *à part.*

ME trompai-je ? non. C'eſt lui-même.

LA BRANCHE *à part.*

Voilà un homme qui me regarde bien. Ne ſeroit-ce point quelque mouche ?

GRIPAUT.

Eſt-ce toi, mon pauvre la Branche ?

LA BRANCHE.

Eſt-ce toi, mon cher Gripaut ? quelle ſurpriſe de te voir à Paris ! On diſoit que tu étois ſur mer.

GRIPAUT.

J'y ai ſervi trois ans avec un brevet de la Cour du Parlement ; mais ma foi j'ai quitté tout cela.

LA BRANCHE.

Hé pourquoi ?

GRIPAUT.

Ah mon ami, la Marine eſt bien tombée depuis un tems.

LA BRANCHE.

Et avois-tu quelque emploi conſiderable,

GRIPAUT.

J'étois Chef....

LA BRANCHE.

D'Escadre ?

GRIPAUT.

Non, de Rame.

LA BRANCHE.

C'est-à-dire Espalier. Je m'étonne que tu ayes quitté un si bon poste.

GRIPAUT.

La réforme est venue, il a fallu prendre un parti comme les autres, & je me suis jetté dans la Robe. Je suis clerc de Procureur.

LA BRANCHE.

Clerc de Procureur ? comment tu déroges ainsi ? tu as donc abandonné tout-à-fait la profession ? Je t'ai vû autrefois le plus subtil coupeur de bourses, & le plus hardi arracheur d'épée qu'il y eût à Paris. Je ne me serois jamais imaginé que tu eusses pû quitter ce noble métier.

GRIPAUT.

Je ne l'ai pas quitté pour cela, mais je l'exerce d'une maniere plus relevée, & moins dangereuse ; & j'en fais plus à présent en un coup de plume, que je n'en aurois fait autrefois en dix coups de ciseaux.

LA BRANCHE.

Tu as beau dire ; le métier que tu as quitté

valoit mieux que celui que tu as pris.

GRIPAUT.

Oh ! tu as beau dire toi-même. Il se fait de grands coups dans notre Etude. Mais toi, quel est ton emploi maintenant ?

LA BRANCHE.

Je suis Lieutenant d'une Compagnie franche.

GRIPAUT.

Et où êtes-vous en garnison ?

LA BRANCHE.

Dans Paris.

GRIPAUT.

Et où montez-vous la garde ? je n'ai point encore vû passer votre Compagnie.

LA BRANCHE.

C'est que nous marchons ordinairement de nuit, & sans tambour.

GRIPAUT.

J'entens. Et quel est le nom de votre Capitaine.

LA BRANCHE.

Cartouche.

GRIPAUT.

Ah ! j'en ai entendu parler. N'est-ce pas cet homme imprenable ?

LA BRANCHE.

Justement.

GRIPAUT.

Comment, nous n'avons point d'Officier aujour-

d'hui qui ait plus de réputation que lui pour les ruſes de guerre.

LA BRANCHE.

C'eſt un Capitaine qui joint l'adreſſe au courage ; jamais Général n'a fait de ſi belles retraites.

GRIPAUT.

On dit qu'il fatigue un peu ſes Troupes, & qu'il décampe tous les jours aſſez bruſquement.

LA BRANCHE.

Bruſquement tant qu'il vous plaira. Il décampe toujours à propos, & c'eſt le grand art de ceux qui, comme lui, ne commandent qu'un camp volant.

GRIPAUT.

Et votre Compagnie eſt-elle bien entretenue ?

LA BRANCHE.

Tu le peux croire. Nous campons tous les jours en terre ennemie. Nous avons mis Paris à contribution.

GRIPAUT.

Et où eſt à préſent votre Capitaine ?

LA BRANCHE.

Il eſt campé près de cette petite Guinguette, où il a mis un ſauve-garde, parce que le Maître eſt de nos amis.

GRIPAUT.

Et que fait-il à preſent ?

LA BRANCHE.

Il va tenir Conſeil, faire rendre compte à ſes

gens, des contributions de la nuit derniere, & de ce qu'on a enlevé aux Ennemis.

GRIPAUT.

Morbleu! j'aurois un bon coup à lui propoſer, mais j'en voudrois tirer mon *eſtaffe*., car je ſuis terriblement endetté.

LA BRANCHE.

Hé bien, quand tu voudras, nous payerons toutes tes dettes dans un moment, comme nous avons fait autrefois à un de nos amis.

GRIPAUT.

Et comment cela?

LA BRANCHE.

Tu n'auras qu'à faire aſſembler tous tes créanciers dans un endroit, Cartouche leur comptera leur argent; & quand tu auras tiré tes Billets, nous les attendrons en bas pour les voler.

GRIPAUT.

Mais vraiment, cela n'eſt pas mal imaginé.

LA BRANCHE.

Mais il faudroit pour cela que tu t'engageaſſes dans ſa Compagnie, & que tu prétaſſes ſerment de fidélité entre ſes mains, car il ne ſe fie point aux Etrangers.

GRIPAUT.

Et ne peux-tu pas répondre de moi?

LA BRANCHE.

Cela ne ſerviroit de rien.

GRIPAUT.

Mais que diable ! moi qui ſuis à la veille d'entrer dans le Corps des Procureurs, tu me propoſes d'entrer dans celui des voleurs.... je n'ai pas plus de ſcrupule pour l'un, que pour l'autre ; mais enfin...

LA BRANCHE.

Mais enfin, il faut opter, tu ne peux pas être à la fois & de robe & d'épée.

GRIPAUT.

Tu me fais-là une plaiſante difficulté. Eſt-ce que je ne pourrois pas être Procureur le matin, & voleur le ſoir.

LA BRANCHE.

Si notre Capitaine y conſent, je le veux bien. Mais le voici, ne t'éloigne pas. Je te préſenterai quand il en ſera tems.

SCENE

SCENE III.

CARTOUCHE, LA BRANCHE, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAME'E, LA PINCE' LE PETIT FRERE DE CARTOUCHE, Me. GRIBICHE, TROIS PETITS FILOUX, UN CABARTIER, DEUX GARÇONS DE CABARET.

CARTOUCHE.

CHers Compagnons de fortune, généreux défenseurs de votre liberté, à tous préſens ſalut, argent, & bon appetit; pour de l'honneur, je ne vou en ſouhaite point, vous vous en paſſerez bien, & moi auſſi.

Quand j'examine, mes chers Freres, la viciſſitude des choſes, je trouve que le proverbe a bien raiſon, qui dit, *Que les jours ſe ſuivent, mais qu'ils ne ſe reſſemblent pas.*

Sur cette mer orageuſe où nous voguons, tous les momens de notre vie ſont mêlés d'eſpoir & de crainte, de bonheur & d'infortune; d'abondance & de diſette, de plaiſir & de chagrin.

Toute la ſcience de notre profeſſion ne conſiſte qu'en deux choſes; à prendre, & à n'être point pris.

Tout le bien d'autrui eſt à nous, ſi nous ſommes aſſez adroits pour nous en ſaiſir. Mais auſſi nous ſommes perdus ſans reſource, ſi nous ſommes aſſez malheureux de tomber entre les mains de nos Ennemis; & c'eſt ce qui mérite notre attention plus que jamais. L'expérience nous a fait voir juſqu'ici, qu'ils traitoient fort mal leurs priſonniers de guerre, & qu'ils n'avoient jamais eû la politeſſe d'en renvoyer aucun ſur ſa parole.

Tout ceci conſidéré, mes chers Camarades, j'attens vos avis pour décider ſur le parti que nous avons à prendre pour notre profit, & pour notre ſûreté.

Reſterons-nous dans Paris? Irons-nous battre l'*antiple* * ſur le grand *trimar*? Parlez, & que chacun diſe ſon ſentiment à ſon tour, ſelon ſon rang d'ancienneté.

* *Termes d'Argot, pour dire, aller ſur le grand chemin.*

LA BRANCHE.

Puiſqu'il eſt permis de parler librement, je vous

dirai, grand Capitaine, que votre renommée vous fait tort, & que le nombre de vos conquêtes augmente tous les jours celui de vos Ennemis.

Dans Paris, depuis un tems on ne se fait plus de complimens, on ne se donne pas seulement le bon jour : on n'a autre chose à se demander, quand on se rencontre : *Cartouche est-il pris ?* Ah ! quittez cette Ville ingrate, qui vous a vû naître, & qui voudroit vous voir périr. Songez que les antres affreux, les sombres carriéres, les montagnes & les bois sont desormais vos seules retraites. Partez donc, & conservez une vie qui nous est si précieuse, & à laquelle est attachée celle de tant d'honnêtes gens qui composent cette illustre assemblée. C'est à quoi je conclus.

HARPIN.

Je ne suis pas de ce sentiment, & je suis persuadé que notre Capitaine ne sçauroit mieux faire que de rester dans Paris. Tous les passages sont gardés, & toutes les Marêchaussées ont son portrait. Et d'ailleurs, où serions-nous en Campagne le moindre des coups que nous faisons à Paris ? Mais je suis d'avis que notre Général s'expose un peu moins. On le rencontre par tout, aux Gobelins, à l'Opéra, à la Comédie, au bal, aux feux d'artifice. Il veut être de toutes les fêtes.

CARTOUCHE.

Et c'est ce qui fait ma sûreté & ma gloire, de dire qu'on me cherche sans cesse, & qu'on me trouve

par tout, sans oser m'attaquer.

HARPIN.

Restons donc à Paris.

BEL-HUMEUR.

C'est mon avis,

LA RAME'E.

C'est aussi le mien.

LA PINCE *ôtant son bonnet de Serrurier.*

J'opine du bonnet.

CARTOUCHE.

Je passe au plus de voix. Restons donc dans Paris; & s'il nous y faut périr, périssons du moins les armes à la main. C'est ce que j'attens de votre courage, & ce que vous devez attendre de mon intrépidité. Passons à une autre affaire.

Ça, Messieurs, que chacun rapporte à la masse le butin de cette nuit.

Qu'est-ce qui a fait la ronde sur le Pont-neuf?

LA RAME'E.

Mon Capitaine, c'est l'Eveillé, Sans-rémission, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez-vous enlevé?

LA RAME'E.

Quatre épées, & deux cannes à pommes d'or.

CARTOUCHE.

Où sont-elles?

LA RAMÉE.

Les voilà.

CARTOUCHE *regardant les épées.*

Je vous ai déja dit que je ne voulois que des épées d'argent. Voilà de belles guenilles que vous m'apportez là. Je ne sçai qui me tient que je ne vous les envoye reporter.

LA RAMÉE.

Les poignées sont assez fortes, & il me paroit qu'elles sont assez (*a*) *chenues* pour ce qu'elles nous coûtent.

(*a*) *c'est-à-dire bonnes.*

CARTOUCHE.

Allons, passons. Mais un autre fois ayez plus d'attention. Qu'est-ce qui a travaillé dans la rue saint Denis?

HARPIN.

Sans-quartier, l'Estocade, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez-vous pincé (*b*)?

(*b*) *C'est-à-dire volé.*

HARPIN.

Six piéces de toille, & quatre de mousseline.

CARTOUCHE *examinant la toille.*

Voyons les. Comment? Ce n'est que de la demi-Hollande; & voilà de la mousseline qui est effroyable.

HARPIN.

Ma foi, Monſieur, on ne trouve plus rien dans les Boutiques, depuis que les Agioteurs ont des Magaſins.

CARTOUCHE.

A d'autres. Qu'eſt-ce qui a *trimé* * dans la rue des Noyers?

* (*C'eſt-à-dire marché.*)

BEL-HUMEUR.

La Fantaiſie, Fond-de-cale, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez-vous trouvé?

BEL-HUMEUR.

Deux Commis de la Douanne yvres, avec deux Marquiſes du hazard, qui venoient de ſouper chez Chéret.

CARTOUCHE.

Que leur avez-vous pris?

BEL-HUMEUR.

Leurs habits & leurs veſtes glacées.

CARTOUCHE.

Et quoi encor?

BEL-HUMEUR.

Rien.

CARTOUCHE

Comment rien? Eſt-ce que les Commis de la Douanne n'ont pas à préſent des montres & des tabatiéres d'or?

BEL-HUMEUR.

Vous avez raiſon, mais les Marquiſes les leur avoient déja volées.

CARTOUCHE.

Qu'on aille demain faire tapage chez ces Marquiſes-là ? je leur apprendrai à frauder ainſi les droits du Bureau : il faut que cela nous revienne.

Qu'eſt-ce qui a campé dans la rue Fromenteau ?

LA PINCE.

Sans-oreille, le Débrideux, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez-vous rencontré ?

LA PINCE.

Un Abbé en manteau d'écarlatte, qui venoit de ſouper en Ville.

CARTOUCHE.

Avoit-il de l'argent ?

LA PINCE.

Non ; il n'avoit dans ſa poche qu'un éventail, & une boëtte à mouches.

CARTOUCHE.

Voilà une aſſez mauvaiſe récolte.

Qu'eſt-ce qui étoit de garde au Fauxbourg S. Germain ?

LA BRANCHE.

Brûle-Mouſtache, Briſe-Machoire, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'apportez-vous ?

LA BRANCHE.

Nous ne ſçavons encore. Nous avons rencontré un Gaſcon, qui nous a donné bien de la tablature. Il n'avoit pas un ſou dans ſa poche.

CARTOUCHE.

Cela eſt étonnant!

LA BRANCHE.

Et il nous a voulu perſuader que c'étoit à nous à lui en donner.

CARTOUCHE.

Et comment cela?

LA BRANCHE.

Quand j'ai été à lui le piſtolet à la main, la bourſe? (& cadedis, mon cher, j'allois vous la demander,) cependant je ne m'en ſuis pas tenu là, & je lui ai pris ce Porte-feuille. Il faut que ce ſoit quelque choſe de conſidérable, car à peine étoit-il loin de nous, qu'il a réveillé tous les voiſins, en criant, *au Guet, au Voleur, je ſuis ruiné.* Ce Maraut-là a penſé nous faire prendre; car le Guet étoit à vingt pas de-là.

CARTOUCHE.

Voyons un peu ce que contient ce porte-feuille.

Il lit.

Généalogie du Chevalier Caſtel-Mince.

Voilà déja un bon effet.

Par Sentence du Châtelet.... Fort bien. Par Sentence des Conſuls.... Encore! A la requête de Touſſaint

Touſſaint Mille-Piéces, Maître Tailleur.... Hé, que diable, il n'y a là que des Aſſignations. Meſſieurs je ne ſuis pas content de cela, & il y a ici quelque Fripon qui vole ſes camarades.

TOUS ENSEMBLE.

Ah!

LABRANCHE.

Ah! mon Capitaine, croyez que vous n'avez affaire qu'à d'honnêtes gens.

CARTOUCHE.

J'en doute. Meſſieurs, volons, pillons par tout où bon nous ſemblera, mais point de fripponneries entre nous autres.

LA BRANCHE.

Je crois qu'il n'y a perſonne ici qui voulût ſe des-honorer par de telles actions.

CARTOUCHE *à ſon frere.*

Et vous, petit drôle, n'avez-vous rien *bouliné?* *

* (*C'eſt-à-dire volé.*)

LE PETIT FRERE.

Non, mon Frere. On m'a ſurpris hier au ſoir la main dans la poche d'une Dame qui ſortoit de l'Opera; on m'a aſſommé de coups, & j'ai eu toutes les peines du monde à me ſauver.

CARTOUCHE.

Hé, le mal-adroit! il aura pris une poche pour l'autre. Ce petit Pendart-là ne vaudra jamais rien.

Ce n'eſt pourtant pas manque de bonne éducation.

LE PETIT FRERE.

Eſt-ce ma faute à moi, cette Dame là étoit chatouilleuſe.

CARTOUCHE.

Va, miſérable, tu ne vaudras jamais ton frere. Je n'avois pas ton âge, que je crochetois déja des ſerrures.

LA BRANCHE.

Il faut ſe donner patience. Les commencemens en tout ſont difficiles. Cela ſe dénoüera; il ſuffit qu'il ſoit enfant de la bale.

CARTOUCHE.

Ne parlons plus de cela, Madame Gribiche?

Me. GRIBICHE.

Plaît-il, Monſieur?

CARTOUCHE.

Portez toutes ces nippes ſous les Halles à Madame de Friponnenville, qu'elle nous ait au plûtôt de l'argent, & à quelque prix que ce ſoit. Entendez-vous?

Me. GRIBICHE.

Oui, Monſieur.

CARTOUCHE.

Allez.

(Madame Gribiche & les deux Garçons du Cabaret s'en vont.)

SCENE IV.

CARTOUCHE, LA BRANCHE, HARPIN, BEL-HUMEUR, LARAMÉE, LA PINCE, Le petit Frere de Cartouche, Trois autres petits Filoux.

CARTOUCHE.

VOus, Harpin, allez au Pont-Neuf chez notre Fourbiſſeur ordinaire, qu'il ait ſoin de déguiſer promptement ces épées, & qu'il n'oublie pas de mettre les poignées des unes aux gardes des autres.

HARPIN.

Il ne faut pas lui recommander cela; non plus qu'à notre Horlogeur de changer les montres de boëtes.

SCENE V.

CARTOUCHE, LA BRANCHE, BEL-HUMEUR, LA RAMEE, LA PINCE, GRIPAUT, Le Frere de Cartouche, Trois petits Filoux.

CARTOUCHE.

LA Branche, voyez ce que demande cet homme-là.

LA BRANCHE.

Mon Capitaine, c'eſt un de mes anciens amis; un honnête garçon, qui cherche à faire une fin, & qui auroit toutes les envies du monde de s'engager dans votre Compagnie.

CARTOUCHE.

Volontiers. Eſt-ce un homme de bonnes mœurs?

LA BRANCHE.

Elles ne corrompront point les nôtres.

CARTOUCHE.

Me répondez-vous de ſa probité?

LA BRANCHE.

Comme de la mienne. Je le connois de longue main.

CARTOUCHE *à Gripaut.*

Qu'il s'avance. Avez-vous du ſervice mon ami ?

GRIPAUT.

Oui, Mr. j'ai fait trois campagnes aux Foires de Beaucaire, & j'ai eu l'honneur d'aſſiſter en perſonne à l'attaque du Coche de Lyon.

CARTOUCHE.

Cela eſt bon.

GRIPAUT.

Et je dirai à mon avantage que dans les combats ſinguliers, il n'y a guéres de vivant plus adroit que moi pour déſarmer ſon homme.

CARTOUCHE.

Quelles preuves nous donnerez-vous de cela ?

GRIPAUT.

Trois ans de galere.

CARTOUCHE.

Avez-vous ſervi depuis ce tems-là ?

GRIPAUT.

Non pas autrement, Mr. il y a deux ans que je ſuis Clerc de Procureur.

CARTOUCHE.

Chez un Procureur ? Ces deux années de ſervice-là vous ſeront comptées, mon ami ; je ſuis même d'avis que vous n'en ſortiez pas ſi-tôt. Vous nous

avertirez de tout ce qui se passera au Châtelet. Cependant je vous reçois.

GRIPAUT.

C'est bien de l'honneur que vous me faites. Au reste j'ai une petite affaire à vous communiquer, où vous pourrez trouver votre compte, & en même-tems rendre service à un de mes amis.

CARTOUCHE.

Qu'est-ce que cette affaire ?

GRIPAUT.

Le fils d'un riche Négociant d'Angoulême arrive ce soir pour épouser une jeune personne de qui le fils de mon Procureur est amoureux depuis long-tems.

CARTOUCHE.

C'est-à-dire qu'il faut commencer par voler l'Angoumoisin à son arrivée, le housspiller un peu, & le menacer de le jetter dans la riviere, s'il ne reprend sur le champ le chemin d'Angoulême.

GRIPAUT.

C'est à peu-près cela.

CARTOUCHE.

C'est une bagatelle. Vous m'instruirez tantôt plus au long de cette affaire, & nous concerterons ensemble les moyens les plus surs pour la faire réussir. La Branche ?

LA BRANCHE.

Monsieur.

CARTOUCHE.

Allez vous informer à cet Hôtel garni, si ce Milord est sur son départ, & s'il a reçû son argent d'Angleterre.

SCENE VI.

CARTOUCHE, BEL-HUMEUR, LARAME'E LA PINCE, GRIPAUT, Le Frere de Cartouche, Trois petits Filoux.

CARTOUCHE.

ET Vous, Bel-humeur, allez-vous-en prendre cent bouteilles de vin de Champagne dans cette cave dont notre Serrurier vous a fait une clef, & les portez à cette Dame qui m'a donné si généreusement azile.

Et vous, petits *Mions*, * allez travailler à la presse.

(* *C'est-à-dire Garçons.*)

SCENE VII.

CARTOUCHE, LARAMÉE, LAPINCE, GRIPAUT.

CARTOUCHE.

VOus autres, retirez-vous, & ayez soin de vous trouver tantôt à l'ordre pour cette grande expédition de la petite rue du Bacq.

LARAMÉE.

Mais, mon Capitaine, donnez-nous donc le mot du Guet.

CARTOUCHE.

Vous n'avez qu'à demander : Y a-t-il quatre femmes là-haut ?

LARAMÉE.

Cela suffit.

SCENE VIII.

CARTOUCHE, GRIPAUT.

CARTOUCHE.

SCavez-vous bien que ce métier-ci demande de l'application. On a affaire tous les jours à des gens differens. Oh ! c'eſt un grand détail.

GRIPAUT.

Il n'y a qu'un homme comme vous qui s'en puiſſe tirer comme vous faites. Mais il me ſemble que je vois au bout de la rue un drôle que je connois pour être mouche des Archers.

CARTOUCHE.

Vous ne vous trompez pas ; mais c'eſt un de nos Penſionnaires, qui leur donne à toute heure le change, & nous rapporte fidelement tout ce qu'ils doivent faire dans la journée. Oh ! nous payons bien nos Eſpions nous autres.

GRIPAUT.

Et vous avez raiſon, c'eſt le moyen d'être toujours bien ſervi. Cette Mouche-là n'eſt pas apparemment le drôle qui vous ſuivoit l'autre jour, & à qui vous donnâtes, dit-on, vingt coups de bâton en préſence de deux cens Archers.

CARTOUCHE.

Non. Celui-ci eſt honnête homme.

SCENE IX.

CARTOUCHE, GRIPAUT, LA MOUCHE *déguiſé en Abbé.*

CARTOUCHE.

QU'eſt-ce qu'il y a, Monſieur le Ratichon? *

(* *C'eſt-à-dire, Abbé.*)

LA MOUCHE.

Monſieur, ſongez à vous, j'ai été ſurpris, & dans le tems que je conduiſois nos Archers où vous avez couché cette nuit, ce coquin en a conduit ici d'autres que je ne connois point; ils ſont une douzaine.

SCENE X.

CARTOUCHE, GRIPAUT,

CARTOUCHE.

Avez-vous des piſtolets?

GRIPAUT.

Non! je n'ai que mon écritoire, mais dans un beſoin cela leur pourra faire peur.

CARTOUCHE.

Rentrons un moment pour voir ſi mes armes ſont en bon état.

GRIPAUT.

Mais, Monſieur ....

CARTOUCHE.

Ne craignez rien, vous ſuivez Céſar & ſa fortune.

SCENE XI.

L'EXEMPT, LA VALEUR *Archer*, Plusieurs autres Archers.

L'EXEMPT.

MEssieurs, c'est pour le coup que Cartouche est pris, il est sûrement dans cette maison. Oh ça, je crois que nous avons tous du cœur.

LA VALEUR.

Comme des Lions.

L'EXEMPT.

Voyons qui entrera le premier.

LA VALEUR.

C'est apparemment vous qui nous commandez.

L'EXEMPT.

Il ne faut pas qu'un Chef de troupe s'expose ainsi, il vaut mieux que ce soit vous, Monsieur de la Valeur.

LA VALEUR.

Monsieur, je ne dois point marcher devant mon rang, & il y en a de plus anciens que moi dans la Compagnie.

L'EXEMPT.

Et qui ?

LA VALEUR.

Hé ! parbleu, Rodomont & la Pogne. Mais ils n'en feront rien, je les connois ; ainſi nous ferons mieux d'attendre ici notre homme de pied ferme.

L'EXEMPT.

S'il pouvoit ſortir maintenant.

LA VALEUR.

Ah ! le voici.

L'EXEMPT.

Retirons nous.

LA VALEUR.

Vous avez raiſon ; ils ſont deux, & nous ne ſommes que douze ; la partie n'eſt pas égale.

SCENE XII.

CARTOUCHE, GRIPAUT, L'EXEMPT, LA VALEUR *Archer.* Plusieurs autres Archers.

CARTOUCHE *à l'Exempt.*

SI tu branles, je te brûle le nez comme à un lapin.

Cartouche suivi de Gripaut, passe au milieu des Archers, & tire un coup de pistolet qui les fait tous tomber par terre.

SCENE XIII.

L'EXEMPT, LA VALEUR *Archer*, Plusieus autres Archers.

L'EXEMPT *s'étant relevé ainsi que les autres.*

NE sommes-nous pas blessés ?

LA VALEUR.

Non heureusement.

L'EXEMPT.

Allons, camarades, retirons-nous en bon ordre, il faut ceder à la force ; nous avons fait notre devoir ; nous le prendrons une autre fois.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une Place publique.

SCENE I.

LABRANCHE, GRIPAUT.

LA BRANCHE.

AH ! que m'apprenez-vous-là ? comment ! notre Capitaine est pris ?

GRIPAUT.

S'il ne l'est pas à présent, il le sera bientôt. La maison où j'étois avec lui dans la rue des petits Augustins, est entourée de plus de cent Archers, & le nombre en augmente de moment en moment. Il en a déja blessé plusieurs ; mais il est impossible qu'il puisse tenir encore long-tems. Les munitions commencent à lui manquer.

LA BRANCHE.

Qu'allons-nous faire désormais ? hélas ! nous pourrons bien dire que nous avons perdu la plus belle rose de notre chapeau.

GRIPAUT.

GRIPAUT.

Pour moi je prendrai le parti de reſter chez mon Procureur.

LA BRANCHE.

Et moi, je reprendrai mon métier de Tailleur, que j'exerçois ci-devant. Cela eſt pourtant bien triſte à mon âge : après avoir, pour ainſi dire, paſſé par toutes les Claſſes, de me voir réduit à me remettre à l'Alphabet.

GRIPAUT.

Mais après tout, pourquoi nous décourager ? Ne pourrions-nous pas élire un autre Capitaine ?

LA BRANCHE.

Où en trouverons-nous un de ſon mérite ?

GRIPAUT.

Il s'en trouvera parmi nous qui ne ſeront pas indignes de lui ſucceder, & déja je vous donne ma voix.

LA BRANCHE.

Vous avez trop d'eſtime de ma perſonne, c'eſt à moi de vous donner la mienne. Vous êtes un homme à deux mains, bon pour le Conſeil, & bon pour l'Exécution; & ſi vous n'avez pas dégénéré de ce que je vous ai vû faire autrefois, nous n'avons point dans notre Corps un auſſi grand homme que vous.

GRIPAUT.

Chacun a ſon mérite ; mais je ne porte pas mon vol ſi haut, & je rougirois de me voir à la tête de tant d'honnêtes gens.

LA BRANCHE.

J'en devrois rougir bien plus que vous, moi, qui n'ai encore eu jusqu'ici aucune action remarquable sur mon compte, & qui à peine ai mérité de me faire pendre.

GRIPAUT.

Ah ! vous méritez plus que vous ne dites, & vous avez trop de modestie. Cependant il nous faut un Capitaine ; il seroit nécessaire d'en élire un au plutôt.

LA BRANCHE.

Que je prévois de factions & de brigues pour cette élection ! nous allons renverser toute notre République.

GRIPAUT.

Hé bien, faisons un Doyen comme les Médecins, qui sera *primus inter pares*. Et voyons en trois coups de Dez à qui le sera.

LA BRANCHE.

C'est bien dit. Mais voici Harpin qui nous apprendra des nouvelles.

SCENE II.

LA BRANCHE, GRIPAUT, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAMÉE.

HARPIN.

MEssieurs, rassurez-vous, notre Capitaine s'est sauvé.

GRIPAUT.

Ah, quel bonheur & comment a-t-il pû faire ?

HARPIN.

Se voyant réduit à la derniere extremité, n'ayant plus ni poudre ni plomb, il s'est sauvé en chemise par la cheminée.

LA BRANCHE.

Par la cheminée ?

HARPIN.

Et de toit en toit, il est entré dans une maison où faisant accroire qu'il étoit poursuivi pour dettes, on lui a donné une Souquenille ; dans cet équipage il a passé au milieu des Archers.

LA BRANCHE.

Il n'y a qu'un Cartouche capable d'un coup comme celui-là. Où est-il ?

HARPIN.

Le voici.

SCENE III.

CARTOUCHE *en souquenille.* LA BRANCHE, GRIPAUT, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAMÉE.

CARTOUCHE.

EMbrassez-moi, mes Enfans, j'ai bien crû ne vous plus revoir de ma vie.

LA BRANCHE.

Ah! que votre perte nous auroit coûté de larmes!

CARTOUCHE.

Le peril est passé, quand nous aurons bû chacun cinq ou six coups, nous n'y songerons plus. Morbleu! tout ce qui me fâche, c'est que Sans-quartier & l'Estocade sont pris.

LA BRANCHE.

Ah! quel chagrin!

CARTOUCHE.

C'est ma foi, une vraye perte, & de pareils sujets sont difficiles à remplacer.

LA BRANCHE.

Il faut des vingt ans d'exercice pour former des hommes comme ceux-là.

HARPIN.

Sans doute. Mais vous êtes fatigué, vous devriez prendre quelque rafraichiſſement.

CARTOUCHE.

Qu'on me prépare un bouillon d'eau-de-vie.

GRIPAUT.

Ne voulez-vous point vous repoſer ?

CARTOUCHE.

Eſt-ce que je me repoſe, moi ? il eſt neuf heures, allons travailler.

HARPIN.

Vous devriez du moins changer d'habit.

CARTOUCHE.

J'en changerai dans un moment ; & je troquerai celui-ci contre le premier homme que je rencontrerai de ma taille.

SCENE IV.

LES MEMES ACTEURS, LA MOUCHE *déguisé en Abbé.*

LA MOUCHE.

MOnsieur, cet homme d'Angoulême approche d'ici ; il demande au coin de la rue le logis de Monsieur Oronte.

CARTOUCHE.

Allons nous mettre en embuscade, & concerter entre nous la maniere dont nous le volerons, afin de tirer de lui les éclaircissemens nécessaires pour aller ensuite voler son beau-pere futur. Avez-vous apporté cette Robe de Commissaire ?

GRIPAUT.

Oui, & je m'en servirai quand il faudra.

SCENE V.

PATAUT *seul.*

MAugrébleu du Fiacre ! à peine ai-je été dedans qu'il a verſé ; & il y a une heure que je marche de mon pied ſans trouver le logis de Monſieur Oronte. Ah ! que Paris eſt grand ! A peine eſt-on au bout d'une rue, qu'on en trouve une autre. Après tout, je ſuis bienheureux d'être arrivé juſqu'ici ſans trouver de Voleurs. Mon pere m'avoit dit que Paris en étoit plein. Pluſieurs gens pourtant m'ont regardé ſous le nez ; mais loin de m'inſulter, ils ſe ſont mis à rire. D'ailleurs j'ai chanté tout le long du chemin, pour montrer que je ne craignois rien. Oh ! cela intimide bien ces ſortes de gens.

SCENE VI.

PATAUT, GRIPAUT.

GRIPAUT.

LA bourſe ?

PATAUT.

Hé ? Monſieur, je ne vous connois pas.

GRIPAUT.

Il s'agit bien de me connoître. La bourſe ?

PATAUT.

Oh ! d'abord que vous le prenez ſur ce ton là, la voilà.

GRIPAUT.

Combien y a-t-il dedans ?

PATAUT.

Dix piſtoles.

GRIPAUT.

Comment, dix piſtoles Un homme comme vous n'a que dix piſtoles dans ſa bourſe ?

PATAUT.

Je vous demande pardon, Monſieur, ſi j'avois cru avoir l'honneur de vous rencontrer, j'y en aurois mis davantage.

GRIPAUT.

GRIPAUT.

Ah, tête ! Ah, ventre ! Ah, mort ! Comment, vous expoſez un honnête homme à ſe faire pendre pour dix piſtoles ?

PATAUT.

Il ne tient qu'à vous de me les rendre ; c'eſt comme s'il n'y avoit eu rien de fait.

GRIPAUT

Vous ne ſçavez donc pas que mon tems m'eſt cher ; & que pendant que j'ai la complaiſance de m'amuſer à vous voler dix mauvaiſes piſtoles, je manque peut-être l'occaſion d'en voler mille à un autre.

PATAUT.

Oh ! de cette façon-là, vous avez raiſon de vous fâcher.

GRIPAUT.

Qu'avez-vous là au doigt ?

PATAUT.

C'eſt un Diamant ; mais il n'eſt pas à moi.

GRIPAUT.

Il n'importe, donnez toujours.

PATAUT.

Mais, Monſieur, vous n'avez demandé que la bourſe. Vous ſerez cauſe que mon Pere me grondera. C'eſt un préſent qu'il envoye à ſa Bru.

GRIPAUT.

Fi donc ? Ce Diamant là n'eſt pas aſſez beau

pour le préſenter. N'avez-vous point d'autres nippes ſur vous ?

PATAUT.

Non, Monſieur, je n'ai plus rien.

GRIPAUT.

Adieu. Croyez-moi, retirez-vous chez vous avant qu'il ſoit plus tard, de crainte des Voleurs.

PATAUT.

Votre conſeil eſt fort bon ; mais il falloit qu'un autre me l'eût donné il y a un quart d'heure.

SCENE VII.

PATAUT *ſeul.*

APrès-tout, je ſuis bien heureux dans mon malheur, qu'il ne ſe ſoit point apperçû de deux cens Louis que mon Pere m'a couſus dans les plis de mon juſte-au-corps.

SCENE VIII.

PATAUT, LA BRANCHE,

LA BRANCHE.

QUi va là ?

PATAUT.

Ami.

LA BRANCHE.

La bourſe ?

PATAUT.

Ah ma foi, vous venez trop tard. Je viens de la donner à un autre.

LA BRANCHE.

Parbleu vous êtes bien preſſé ; vous ne pouviez pas attendre que je fuſſe arrivé ? N'avez-vous plus rien ſur vous ? quelque Diamant ?

PATAUT.

Non, il me l'a pris auſſi.

LA BRANCHE.

Ah, le fripon ! il faut que je ſois bien malheureux d'être venu ſi tard.

PATAUT.

Et oui-da, cela eſt chagrinant.

LA BRANCHE.

Morbleu, je crois qu'il y a de la malice dans votre

fait, & que vous vous êtes laiſſé voler exprès par un autre pour me faire enrager,

PATAUT.

Oh! non, je vous aſſure. Je ſuis même bien fâché de mon Diamant, car il étoit fort beau.

LA BRANCHE.

Je vous conſeille encore de vous plaindre : je perds en ceci plus que vous.

PATAUT.

Comment donc ?

LA BRANCHE.

Ce n'eſt pas vous que cet homme là a volé, c'eſt moi.

PATAUT.

Il me ſemble pourtant que c'eſt moi qui n'ai plus ni ma Bourſe, ni mon Diamant.

LA BRANCHE.

Mais s'il ne vous les avoit pas pris, je vous les volerois à préſent.

PATAUT.

Je crois, ma foi, que vous avez raiſon. Crions tous deux : Au voleur, Au voleur.

SCENE IX.

PATAUT, LA BRANCHE, HARPIN, BEL-HUMEUR.

HARPIN.

OU ſont-ils ces voleurs ? tuë, tuë.

LA BRANCHE *à Pataut.*

Allons, défendons nous, ſecondez-moi bien.

PATAUT.

Oh ! ma foi, ſecondez-vous tout ſeul. Ce voleur-là eſt plaiſant, de vouloir que je me batte contre ceux qui viennent me défendre contre lui.

SCENE X.

PATAUT, HARPIN, BEL-HUMEUR.

HARPIN.

MOnsieur, nous sommes ravis d'être venus si à propos à votre secours.

PATAUT.

Messieurs, je vous suis bien obligé.

HARPIN.

Ce fripon ne vous a-t-il rien dérobé?

PATAUT.

Non, parce qu'un autre avoit déja pris les devants.

HARPIN.

Un autre vous avoit déja volé?

PATAUT.

Oui, mon Diamant & ma bourse.

HARPIN.

Ah! Monsieur la mienne est à votre service, & je vous prie de l'accepter.

PATAUT.

Monsieur, cela est trop honnête; mais je n'en ferai rien.

HARPIN.

Vous me refusez ? & pourquoi ?

PATAUT.

C'est qu'entre nous, j'ai deux cens Louis cousus dans les plis de mon juste-au-corps. Oh ! les Voleurs de Paris sont bien fins, mais les honnêtes gens d'Angoulême ne leur en cédent rien.

BEL-HUMEUR.

Deux cens Louis ?

PATAUT.

Et de plus, une Lettre de Change de deux mille écus, payable à vûe, tirée sur Mr. Oronte, mon beau pere futur.

BEL-HUMEUR.

Mais je vous trouve bien indiscret de nous dire cela, à nous que vous ne connoissez pas. Si nous étions des fripons, par hazard, que sçait-on ?

PATAUT.

Oh ! je connois bien mes gens.

BEL-HUMEUR.

Il ne faut pas toujours juger des gens sur la mine, & d'ailleurs, les plus honnêtes gens du monde cessent quelquefois de l'être, quand ils en trouvent l'occasion.

PATAUT.

C'est donc pour cela qu'on dit toujours, que l'occasion fait le larron : mais j'ai meilleure opinion de vous que cela.

HARPIN.

Et vous nous rendez justice. Mais, Monsieur, croyez-moi, vous n'êtes pas encore chez vous ; d'autres Voleurs pourroient vous attaquer, & ne vous trouvant rien, vous tuer.

PATAUT.

J'en ferois au désespoir.

HARPIN.

C'est pourquoi, acceptez ma bourse, je vous en conjure.

PATAUT.

Je la prends, puisque vous le voulez. Mais, Messieurs, où vous trouver demain pour vous la rendre.

HARPIN.

Nous nous reverrons plûtôt que vous ne pensez ; nous vous donnons le bon soir.

PATAUT.

Messieurs, jusqu'au revoir.

SCENE XI.

PATAUT *seul.*

PArbleu ! s'il y a des fripons dans Paris, il faut avouer auſſi qu'il y a de bien honnêtes gens.

SCENE XII.

PATAUT, CARTOUCHE *en ſonquenille.*

CARTOUCHE.

AU voleur ! au voleur !

PATAUT.

Encore des Voleurs ? Je penſe qu'il en pleut.

CARTOUCHE.

Ah, Monſieur, je viens d'être volé.

PATAUT.

Cela eſt fort drôle. Et moi auſſi.

CARTOUCHE.

Comment, & vous auſſi ? vous vous moquez de moi. Vous avez ſur le corps l'habit qu'on vient de me prendre.

PATAUT.

Moi, j'ai votre habit?

CARTOUCHE.

Sans doute. Oh, parbleu! vous me le rendrez, & vous reprendrez le vôtre.

PATAUT.

Comment le mien? c'eſt un habit de toile! je n'en ai jamais porté de ſemblable en ma vie.

CARTOUCHE.

Oh! ventrebleu, nous changerons, ou je ferai beau bruit.

SCENE XIII.

PATAUT, CARTOUCHE *en ſouquenille*, GRIPAUT *en Commiſſaire*, LA RAME'E, & LA PINCE, *en Archers.*

GRIPAUT.

QUel bruit eſt-ce-là ?

CARTOUCHE.

Ah ! Monſieur le Commiſſaire, vous venez à propos. Ce fripon vient de me voler mon habit & ma bourſe.

PATAUT.

Je vous aſſure, Monſieur le Commiſſaire, que je ne connois point cet homme-là ; & que bien loin de l'avoir volé, on vient de me voler moi-même.

GRIPAUT.

Vous vous mocquez de moi. Il y a plus d'apparence que cet homme là vient d'être volé que vous. Les Voleurs ne vous auroient pas laiſſé cet habit là ſur le corps.

PATAUT.

Mais, Monſieur.....

GRIPAUT.

Taiſez-vous. Vous m'avez tout l'air d'un fripon..; & Monſieur me paroît un honnête homme. J'ai même, je croi, l'honneur de le connoître.

CARTOUCHE.

Si vous me connoiſſez, Monſieur! je ſuis votre Voiſin. Je m'appelle Jean Bourguignon.

GRIPAUT.

C'eſt ce qu'il me ſemble auſſi. Mais pour faire les choſes dans les régles de la Juſtice, dites moi qu'eſt-ce qu'il y avoit dans les poches de votre habit?

CARTOUCHE.

Une bourſe verte, Monſieur, qu'il m'a priſe.

PATAUT.

Cela n'eſt pas vrai, Monſieur, on me l'a donnée.

GRIPAUT.

Mais, mon ami, vous ſçavez que les Recelleurs ſont punis comme les Voleurs.

PATAUT.

Nous allons bien voir ſa menterie. Queſt-ce qu'il y avoit dans la bourſe?

CARTOUCHE.

Dix Louis.

GRIPAUT.

Ah! cela git en preuve. Comptons. Un. Deux.

Trois. Quatre. Cinq. Six. Sept. Huit. Neuf & Dix. Cela eſt juſte. Vous voilà convaincu, mon ami. Vous êtes un fripon.

PATAUT.

Le Diable m'emporte ſi j'y comprens rien. Mais Monſieur le Commiſſaire, écoutez-moi. Vous ſçaurez que je ſuis un honnête homme d'Angouléme, nommé Jacques Pataut, fils de Chriſtophe Pataut...

GRIPAUT.

Tarare, Pati Pataut... Qu'on méne cet homme là chez moi, que j'examine cette affaire à fond.

PATAUT.

Oh! c'eſt ce que je demande.

GRIPAUT.

Et vous, notre voiſin, ſuivez-nous, pour reprendre vos habits, lui rendre les ſiens, & en même tems faire votre plainte.

(*les faux Archers emmenent Pataut.*)

SCENE XIV.

CARTOUCHE *en ſouquenille.*
GRIPAUT *en Commiſſaire.*

GRIPAUT.

NOtre affaire va bien, qu'en dites-vous?

CARTOUCHE.

Tu as fait ton rôle de Commiſſaire à merveille. Mais ce n'eſt pas tout. Il faut garder Monſieur Pataut toute cette nuit, & le bien régaler pour ſon argent. Demain inſtruits par les lettres que nous pourrons lui trouver ſur lui, j'irai rendre viſite au Beau-Pere, dont j'eſpére encore tirer une bonne aubaine.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente l'Appartement de M. Oronte.

SCENE PREMIERE

ORONTE, ISABELLE.

ORONTE.

JE ne ſçais plus que penſer, ma Fille. Monſieur Pataut m'écrit d'Angoulême que ſon fils arrive. J'envoye au Meſſager; on m'aſſure qu'il eſt arrivé d'hier au ſoir à huit heures, & nous ne l'avons point encore vû. Que dites-vous de cela?

ISABELLE.

Je dis que cet homme-là n'a guére d'empreſſement de me voir, & qu'il n'obéit peut-être à ſon Pere qu'à regret.

ORONTE.

Ah! ſi j'en étois perſuadé, je lui aurois bien-tôt rendu ſa parole.

ISABELLE

Quelle différence de ſon procédé à l'amour de Valere ! Quelle maniére polie pour moi ! Quels reſpects & quelles complaiſance pour vous !

ORONTE.

Je vous ai déja dit, ma Fille, que j'étois au déſeſpoir d'avoir manqué à Valere, & que ſans le dédit de mille écus, que j'ai avec Monſieur Pataut le Pere, il y auroit long-tems que Valere ſeroit mon Gendre ; mais il n'y a plus de remede.

ISABELLE.

Mais, mon Pere, Valere s'eſt offert tant de fois à payer ce dédit.

ORONTE.

Et de quoi ? d'une partie de la dot que je lui donnerois. Son Pere eſt fort riche, mais il n'en eſt pas moins avare ; & il auroit autant de peine à ſe défaire de ſon argent, qu'il a eu de facilité à l'amaſſer.

ISABELLE.

Enfin, il faudra donc que je ſois la victime d'une faute dont vous vous repentez, & que j'épouſe une homme que je n'ai jamais vû, & que vous ne connoiſſez pas vous-même.

SCENE

SCENE II.

ORONTE, ISABELLE, JASMIN.

JASMIN.

MOnsieur, voilà un homme qui vous demande
Il dit qu'il s'appelle Monsieur Pataut.

ORONTE.

Ah! le voici donc à la fin. Faites entrer.

SCENE III.

ORONTE, ISABELLE, CARTOUCHE *sous la figure de Pataut*, LE FRERE de Cartouche, JASMIN.

CARTOUCHE *à part.*

VOyons si sous cet habit je pourrai dégoûter Monsieur Oronte de l'alliance qu'il vouloit faire, & en même tems lui arracher quelques plumes. Toi, mon Frere, tâche de te cacher dans quelque endroit de cette maison pour nous en ouvrir la porte cette nuit.

SCENE IV.

ORONTE, ISABELLE, CARTOUCHE *sous la figure de Patant*, JASMIN.

CARTOUCHE.

SErviteur, Beau-pere. Vous ne m'avez jamais vû, & bien vous me voyez.

ORONTE.

J'en ſuis ravi, Monſieur, & je mourois d'impatience de vous embraſſer.

CARTOUCHE.

Où eſt donc votre fille?

ORONTE.

La voilà devant vous.

CARTOUCHE.

Qui? celle-là. Il me ſemble qu'elle n'eſt pas ſi belle, que mon pere me l'avoit dit.

ISABELLE.

Le compliment eſt gracieux.

CARTOUCHE.

Voilà ce que c'eſt que d'acheter comme cela chat en poche.

ORONTE.

On m'avoit bien dit que mon Gendre étoit un ſot, & je ne ſuis pas déja trop ſatisfait de cet abord.

CARTOUCHE

Nous autres Angoumoiſins, nous ſommes francs, & je vous dirai ſincérement, Beau-pere, que la Dame chez qui j'ai ſoupé hier, & avec qui j'ai paſſé la nuit à jouer, eſt cent picques au-deſſus de votre Fille.

ORONTE.

Comment? vous êtes arrivé d'hier, & vous êtes allé deſcendre autre part que chez moi?

CARTOUCHE.

Pourquoi non? je n'aime point à me contraindre, moi.

ORONTE.

Hé! quelle eſt cette Dame chez qui vous avez paſſé la nuit?

CARTOUCHE.

Ma foi, je ne la connois pas. Elle m'eſt venue recevoir au ſortir du Caroſſe: elle m'a mené dans ſon logis, où jai bien payé mon écot, à la vérité; car ſon Coufin, & elle m'ont gâgné deux cens Louis, une bague, & deux mille écus ſur ma parole.

ISABELLE.

Ah, mon Pere!

ORONTE.

Ouais ! Que veut dire ceci ? J'allois m'engager dans une belle affaire.

CARTOUCHE.

Oh ça, parlons un peu d'autre chose, & dépêchons, car je suis pressé. Votre compagnie commence à m'ennuyer.

ORONTE.

Ma foi, la vôtre ne me fait guére plus de plaisir.

CARTOUCHE.

Commencez par me payer cette lettre de change.

ORONTE.

Il est juste, & je vous tenois cet argent tout prêt. Mais ....

CARTOUCHE.

Et voilà de plus une lettre de mon Pere qui vous mande de ne me laisser manquer de rien. Prêtez-moi un millier de pistoles pour aller regagner mon argent.

ORONTE.

Quel Diable d'homme est-ce ci ? je n'ai point d'argent à vous prêter.

CARTOUCHE.

Comment donc, vilain ladre, à votre Gendre.

ORONTE.

Mon Gendre ? Vous ne le serez jamais; je ne veux point de joueur dans ma famille.

CARTOUCHE.

Mais vous ſçavez que nous avons un certain dédit .....

ORONTE.

Je m'en mocque ; & s'il faut plaider, nous plaiderons.

CARTOUCHE.

Oh ! point de procès. Je crains trop de paſſer par les mains de la Juſtice. Finiſſons à l'amiable, Monſieur Oronte ; votre fille n'eſt point de mon goût, je ne ſuis point du vôtre, ni du ſien. Commencez par me payer la Lettre de change.

ORONTE.

Je vous ai déja dit que cela étoit juſte, & voilà deux mille écus en or bien comptés.

CARTOUCHE.

Ce n'eſt pas tout, il faut à préſent me rendre les préſens que j'ai fait à votre fille.

ISABELLE.

Ah ! de très grand cœur. Tenez, Monſieur, voilà votre colier & vos boucles.

CARTOUCHE.

Et pour vous montrer que je ne ſuis pas un chicannier, voilà votre dédit que je vous rends. Donnez-moi le mien, & une centaine de piſtoles ſeulement, pour me dédommager des frais de mon voyage.

ORONTE *à Isabelle.*

Ah ! volontiers. Je n'aurois jamais cru cet homme-là si raisonnable. Tenez, Monsieur, les voilà. Je vous avoue que je ne croyois pas en être quitte à si bon marché.

CARTOUCHE.

Hé ! vous y perdez encore plus que vous ne pensez.

ORONTE.

Ma foi, je gagne trop de n'avoir pas pour Gendre un homme comme vous.

CARTOUCHE.

Adieu, jusqu'au revoir. N'avez-vous rien à mander à mon Pere !

ORONTE.

Je lui écrirai moi-même, & de la bonne encre.

CARTOUCHE.

Si vous lui écrivez des nouvelles, mandez-lui que cartouche n'est pas encore pris.

ORONTE.

Je lui écrirai ce qu'il me plaira.

SCENE V.

ORONTE, ISABELLE, JASMIN.

ORONTE.

PArbleu, j'allois faire là un beau coup. Il faut faire avertir au plûtôt Valere.

ISABELLE.

Ah ! mon Pere, je me charge avec plaiſir de ce ſoin. Jaſmin, cours promptement chez Valere, & dis-lui que mon Pere l'attend avec impatience. Tu avertiras en même tems le Notaire.

SCENE VI.

ORONTE, ISABELLE.

ORONTE.

JE ne puis revenir de mon étonnement. Il faut avouer que nos enfans ſçavent ſouvent mieux ce qu'il leur faut que nous-mêmes. L'amour t'a fait choiſir Valere, & l'intérêt m'avoit fait accepter un homme qui nous auroit tous ruinés dans la ſuite. Mais que nous veut cette figure hétéroclite?

SCENE VII.

ORONTE, ISABELLE, PATAUT *en ſouquenille.*

PATAUT.

A La fin, je me ſuis ſauvé de leurs pattes, & me voici. Serviteur, Monſieur Oronte; bon jour Mademoiſelle Iſabelle.

ORONTE.

Que Diable cherche cet homme-là ici? il a une mauvaiſe phiſionomie.

PATAUT.

Vous ne me connoiſſez pas, je le vois bien.

ORONTE.

Hé? non vraiment. Qui êtes-vous, mon ami?

PATAUT.

Je ſuis le fils de mon pere, & vous le connoiſſez bien.

ORONTE.

Moi, je connois votre pere? Voici aſſurément quelque frippon.

PATAUT.

J'en ai l'habit toujours.

ISABELLE.

Ah! mon Pere, ne ſeroit-ce point ce Cartouche qui fait tant de bruit?

ORONTE.

Ah! ma Fille, il faut que ce ſoit lui-même. On m'a conté ce matin qu'il s'étoit ſauvé d'une maiſon en ſouquenille.

PATAUT.

Cela eſt vrai, je me ſuis ſauvé dans l'équipage où vous me voyez.

ORONTE.

Ah! ma Fille, nous ſommes perdus.

PATAUT.

Mais avant que de vous conter tout cela, il faut du moins que je vous embraſſe.

ISABELLE.

Ah! je ſuis morte.

(Elle s'enſuit.)

SCENE VIII.

ORONTE, PATAUT.

ORONTE.

AH! Monſieur, ſauvez-moi la vie.

PATAUT.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Eſt-ce que mon habit vous fait peur? C'eſt un habit de Voleur, à la verité; mais je n'en puis avoir un autre que vous ne me donniez de l'argent pour en avoir, car ma foi je n'ai pas le ſou.

ORONTE.

De l'argent? Ah! c'eſt lui aſſurément.

PATAUT.

Hé! oui vraiment, c'eſt moi-même. Qui vous dit le contraire? Mais laiſſez-moi vous conter mon avanture.

ORONTE *en tremblant.*

Je la ſçai, Monſieur, il n'eſt pas néceſſaire de vous donner la peine....

PATAUT.

Oh! parbleu, écoutez-moi donc.

ORONTE *à part.*

Je voudrois déja qu'il fût bien loin, ou qu'il nous vint du secours.

PATAUT.

Je fus hier attaqué par des marauts.

ORONTE.

Dans la rue des Petits-Augustins, n'est-ce pas? Nous sçavons cela.

PATAUT.

Celle-là, ou une autre, il n'importe.

ORONTE.

Vous en blessâtes deux, & vous vous sauvâtes en chemise par une cheminée dans une maison où l'on vous donna cet habit. Nous sçavons de plus que vous vous êtes sauvé de prison....

PATAUT.

Plaît-il?

ORONTE.

Quoi?

PATAUT.

Rêvez-vous? Quel galimathias me faites-vous-là? il n'y a pas un mot de tout ce que vous me dites-là.

ORONTE.

Hé! Monsieur, nous pouvons ne pas bien sçavoir la chose. Ce qu'il y a de vrai, c'est que vous passez pour un brave homme, & qu'on sçait bien qu'il faut que chacun vive de son métier.

PATAUT.

Larrons ou autres, n'eſt-ce pas? Parbleu, ceux d'hier auront de quoi vivre long-tems à mes dépens. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que je voudrois avoir ce Diamant.

ORONTE.

Mon Diamant, Monſieur? Ah! qu'à cela ne tienne pour vous contenter.

PATAUT.

Que voulez-vous que je faſſe de votre Diamant quand j'épouſe votre Fille?

ORONTE.

Comment, vous, épouſez ma Fille?

PATAUT.

Oui, eſt-ce que je ne viens pas ici pour cela?

ORONTE.

En voilà bien d'un autre. Je crois que cet homme-là ſe mocque de moi ou extravague, de me venir demander ma Fille en mariage. Parbleu cela me feroit bien de l'honneur dans le monde de devenir le Beau-pere de Mr. Cartouche: en tout cas, ma Fille ſeroit bien-tôt veuve.

PATAUT.

Que marmottez-vous là tout bas? Il ſemble que vous ſoyez fâché que je veuille être votre Gendre.

ORONTE.

Hé! Monſieur, il ne s'agit point de cela maintenant.

PATAUT.

Et de quoi donc ? Parbleu ! je ne crois pas vous faire deshonneur de rechercher votre Fille en mariage.

ORONTE.

Ah ! c'eſt beaucoup d'honneur pour elle ; mais enfin, vous me permettrez de vous dire que la profeſſion que vous exercez ne s'accorde guere avec la nôtre.

PATAUT.

Comment donc ? Eſt-ce que nous ne ſommes pas tous deux du même métier ?

ORONTE.

Moi, je ſuis de votre métier ?

PATAUT.

Sans doute. N'êtes-vous pas Négociant comme moi ?

ORONTE.

Ne parlons point de votre négoce ; qui dit Négociant, dit fripon. Voilà apparemment ce que vous voulez me faire entendre ; mais cependant il s'en trouve beaucoup parmi nous qui ſe feroient un ſcrupule....

SCENE IX.

ORONTE, PATAUT *en ſouquenille*, UN EXEMPT. Pluſieurs Archers.

L'EXEMPT *le Piſtolet à la main, à Pataut.*

SI tu remue, je te brûle la cervelle.

ORONTE.

Miſericorde!

L'EXEMPT.

Ah, ah, Monſieur Cartouche, à la fin nous vous tenons.

ORONTE.

Je ſçavois bien que je ne me trompois pas, & que c'étoit lui-même. Que diriez-vous, Meſſieurs, de ce pendart qui venoit ici me demander effrontément ma Fille en mariage.

L'EXEMPT.

Vraiment, il a fait bien d'autres tours. Parbleu! voilà un maraut qui nous a couté bien de la peine à prendre. *Victoria!*

PATAUT.

Meſſieurs, vous vous méprenez aſſurément.

L'EXEMPT.

Oh! que nenni. Les mouches qui t'ont suivi ne te connoissent que trop, & voilà la même souquenille que tu avois hier quand tu t'es sauvé. N'est-ce pas toi qui as tué ces quatre hommes ces jours passés ?

PATAUT.

Cela est faux. Faites-les venir devant moi, ils n'oseroient me le soutenir.

SCENE X.

ORONTE, PATAUT *en souquenille*, ISABELLE, L'EXEMPT. Plusieurs Archers.

ISABELLE.

AH! mon Pere, voici bien autre chose. Je viens de trouver un petit drôle qui étoit caché dans ma chambre, & à mes cris un de ces Messieurs est accouru qui l'a reconnu pour être frere de Cartouche. Le voilà qui nous l'amene ici.

L'EXEMPT.

Il faut les confronter ensemble.

SCENE XI.

ORONTE, PATAUT *en souquenille*, ISABELLE, L'EXEMPT, RODOMONT, *Archer*. Le frere de Cartouche, Plusieurs Archers, JASMIN.

L'EXEMPT *à Rodomont.*

Etes-vous bien sûr que ce soit-là le Frere de Cartouche ?

RODOMONT.

Oui, Mr, nous l'avons déja pris plusieurs fois.

L'EXEMPT.

Et connoissez-vous Cartouche ?

RODOMONT.

Non, personne de nous autres ne l'a jamais vû.

L'EXEMPT *au Frere de Cartouche.*

Parle, n'est-ce pas là ton frere ? Si tu nous dis la vérité, on te laissera aller.

PATAUT.

Qu'il parle, je m'en rapporte à lui.

LE PETIT FRERE *feignant que Pataut est son frere.*

Ah ! mon cher frere, que je suis fâché de vous voir en cet état.

PATAUT.

En voici bien d'une autre.

LE PETIT FRERE.

Et comment avez-vous fait pour vous laiſſer prendre, vous qui paſſiez pour la terreur de la Pouſſe?

PATAUT.

Voilà un petit pendart bien effronté!

LE PETIT FRERE.

Hélas! que notre Sœur qui eſt à la Salpétriere, & notre frere qui eſt au Châtelet, vont être fâchés de l'affront que vous allez faire à notre famille!

PATAUT.

Je vous aſſure Meſſieurs.....

L'EXEMPT.

Allons, marche, marche.

LE PETIT FRERE *à Oronte lui prenant ſon diamant.*

Hé! Monſieur, ayez pitié de moi, je vous promets que je n'y retournerai plus.

ORONTE.

Va, malheureux, ſauve-toi ſi tu peux.

SCENE XII.

ORONTE, PATAUT *en ſouquenille*, ISABELLE, L'EXEMPT, RODOMONT *Archer*. Pluſieurs Archers, VALERE, JASMIN.

VALERE.

ARrêtez, Meſſieurs, que faites-vous?

L'EXEMPT.

Nous emmenons Cartouche.

VALERE.

Hé, Meſſieurs, vous vous méprenez. Cartouche vient d'être arrêté dans un cabaret à la Courtille; & cet homme-ci eſt Monſieur Pataut, le fils d'un Négociant d'Angoulême.

L'EXEMPT.

Quoi! ce n'eſt pas-là Cartouche?

VALERE.

Vous voyez bien qu'il n'a point de balaffre.

L'EXEMPT.

Ah! cela eſt vrai, nous l'avions oublié. Mais cependant voilà ſon frere qui ſoutient... Ah, ah! qu'eſt-il donc devenu?

ORONTE.

Il m'a fait tant de pitié en me ſerrant les mains de toute ſa force, que je n'ai pû... Mais me voilà bien payé de ma charité. Le petit Maraud m'a eſcamoté mon diamant. Maugrebleu du ſot que je ſuis.

PATAUT.

Ma foi, j'en ſuis bien-aiſe, vous méritez bien cela.

L'EXEMPT.

Allons, Camarades, puiſque Cartouche eſt pris, hâtons-nous d'aller au devant de ceux qui l'amenent, pour avoir part à l'honneur de ſa priſe.

SCENE XIII.

ORONTE, ISABELLE, PATAUT, VALERE, JASMIN.

ORONTE.

PArbleu, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires; & ce que vous m'apprenez.

VALERE.

Je vous dis la vérité, Monsieur. C'est Cartouche qui a volé Monsieur cette nuit.

PATAUT.

Cela est vrai.

VALERE.

Et il s'est servi de ses habits & de ses papiers, pour vous attraper de l'argent & des bijoux.

ORONTE.

Et d'où sçavez-vous cela?

VALERE.

Un Clerc de mon pere qui s'étoit mis de sa clique, m'a tout avoué, & c'est lui qui par mon conseil, pour obtenir sa grace, vient de le faire prendre.

ORONTE.

Ah! la belle prise! Mais cependant il m'en coute plus de douze mille livres.

VALERE.

Ne vous allarmez point: Tout ce qui vous a été pris, aussi-bien qu'à Monsieur, vous sera rendu. On me l'a promis.

ORONTE *à Pataut.*

Ah ! Monſieur, n'ayant point le bonheur de vous connoître, je vous demande pardon ſi je vous ai traité....

PATAUT.

Je n'ai que faire de vos excuſes. Faites-moi rendre au plutôt ce qui m'a été volé, & je m'en retourne à Angoulême, je n'ai que faire de vous, ni de votre fille.

ORONTE.

Ah ! vous êtes le maître de faire ce que bon vous ſemblera.

SCENE DERNIERE.

ORONTE, ISABELLE, VALERE, JASMIN.

ORONTE.

J'Ai retiré mon dédit, & j'apprens que Cartouche eſt pris, je ſuis trop content. Allons, allons, ne ſongeons qu'à nous réjouir, & que le Divertiſſement préparé pour les Nôces de Monſieur Pataut, ſerve de prélude à celles de Valere.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

PLUSIEURS MUSICIENS & Danſeurs, & gens de la Nóce.

UN MUSICIEN.

UN jour l'hymen en embuſcade,
Près de ſes terres rencontra
Les amours, qui battoient l'eſtrade,
Il fut d'abord, au qui va là ?
Ami, répondit la brigade,
Raſſurez-vous, ne craignez rien ;
Nous n'avons pas, cher Camarade,
Deſſein d'enlever votre bien,
Nous ne voulons que la paſſade.

II. MUSICIEN.

A dérober des fleurettes,
Ne paſſez pas vos beaux ans,
Jeunes Coquettes,
Employez mieux votre Printems.

Pour l'avenir, foible reſſource
De n'enlever que des déſirs,
De ne voler que des ſoûpirs,
Il faut aller droit à la bourſe.

ENTRE'E.

VAUDEVILLE.

PREMIER MUSICIEN.

L'Amour eſt un Voleur,
Qui cherche à vous ſurprendre :
Beautés, pour vous défendre,
Armez-vous de rigueur.
En vain il vous proteſte
Qu'il n'en veut point à votre honneur,
Et zeſte, & zeſte, & zeſte,
Si vous laiſſez voler le cœur,
Adieu le reſte.

II. MUSICIEN.

En vain vous vous flattez,
Gens à bonnes fortunes,
Des Blondes & des Brunes,
D'être ſeuls écoutés.
En vain un air modeſte
Vous empêche d'être jaloux ;

Et zeſte, & zeſte, & zeſte,
Qui peut être foible pour vous,
L'eſt pour le reſte.

III. MUSICIEN.

Le Plumet bruſquement
Frape au cœur d'une Belle;
L'Abbé dans la ruelle
L'attaque doucement;
En vain elle conteſte,
Et de l'amour brave les traits;
Et zeſte, & zeſte, & zeſte,
Un Financier ſurvient après,
Qui fait le reſte.

Fin du Divertiſſement.

BELPHEGOR,

BELPHEGOR,

COMEDIE-BALLET.

REPRESENTE'E PAR LES *Comédiens Italiens de Son Alteſſe Royale Monſeigneur* LE DUC D'ORLEANS *en* 1722.

ACTEURS *de la Comédie.*

BELPHEGOR, Démon, ſous la figure de Rodric.
TRIVELIN, Payſan, amoureux de Colette.
COLETTE, jeune Payſanne.
JACQUET, jeune Payſan, Rival de Trivelin.
LE MAGISTER, Pere de Colette.
DEUX SERGENS & pluſieurs Archers.
PLUTON, Dieu de Enfers.
PROSERPINE, ſa femme.
MINOS, RHADAMANTE, } Juges infernaux.
ASCALAPHE, Habitan des Enfers.
ARLEQUIN, Valet de Belphegor.
L'OMBRE DE VIOLETTE, femme d'Arlequin.
Mr. TURCARET, riche Agioteur.
Me. TURCARET, ſa femme.
LE DOCTEUR, Ami de M. Turcaret.

ACTEURS *du Divertiſſement.*

TROUPE de Bergers, de Payſans, d'Ombres, de Lutins, de Démons & de Maſques, chantans & danſans.

BELPHEGOR,

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repreſente un Bocage, la Maiſon de Trivelin eſt dans le fonds.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN *ſeul.*

DIeux inéxorables, que vous me traîtez cruellement dans ce jour! Je vous ai imploré tous, les uns après les autres; diable emporte ſi aucun s'eſt remué de ſa place pour me rendre ſervice. Tous les ſacrifices que j'ai fait à Mercure ont été inutiles,

tout l'encens que j'ai brûlé dans le Temple de l'Amour s'en eſt allé en fumée. Il n'y a pas juſqu'à Vulcain qui a refuſé de me mettre de ſa confrairie ; c'eſt pourtant une grace qu'il accorde généreuſement à tout le monde, & même à beaucoup qui ne lui demandent pas. Enfin malgré tous mes vœux & toutes mes prieres, le jeune Jacquet épouſe aujourd'hui Colette à ma barbe, après l'avoir amuſée deux ans entiers du doux ſon de ma muſette. Jacquet l'a charmée dans un moment avec ſon flageolet. Mais voici l'infidelle.

SCENE II.

TRIVELIN, COLETTE.

COLETTE.

QU'as-tu donc, Trivelin, il ſemble que tu ſois fâché à cauſe que j'épouſe Jacquet auparavant toi ?

TRIVELIN.

J'ai grand tort en effet.

COLETTE.

Va, va ; laiſſe faire : ſi-tôt que je ſerai veuve, je t'épouſerai en ſecondes nôces.

TRIVELIN.

Voilà une belle aſſûrance que tu me donnes-là.

COLETTE.

Sans doute. La Bohémienne qui passa dernierement dans notre Village, m'assûra que mon mari mourroit le premier ; & tu dois m'avoir obligation de ne pas vouloir t'exposer à ce malheur.

TRIVELIN.

Tu n'aimes donc pas Jacquet, puisque tu l'exposes à te rendre veuve ?

COLETTE.

Oh ! c'est que j'aime Jacquet par rapport à moi, & toi je t'aime par rapport à toi-même.

TRIVELIN.

C'est-à-dire par pitié, par une espece de reconnoissance ; (qui croiroit que dans un Village on fit ces distinctions-là ?) mais après tout tu aimes donc l'un & l'autre ?

COLETTE.

Il me semble qu'oui ; & je voudrois qu'il me fût permis de vous épouser tous deux à la fois, pour ne point faire de mécontent.

TRIVELIN.

Voilà une fille bien charitable. C'est pour le coup que tu voudrois nous contenter tous deux, par rapport à toi-même. Mais je t'avertis que si tu épouse Jacquet, j'en serai si chagrin que je ne vivrai pas huit jours.

COLETTE.

Ah ! si je sçavois cela, je t'épouserois le premier.

TRIVELIN.

A ce que je vois, tu as autant d'envie d'être veuve que mariée. Il n'importe, quoiqu'il en soit, je veux bien m'exposer à remplir la prédiction qui t'a été faite.

COLETTE.

Et moi je ne veux pas.

TRIVELIN.

Ah! traitresse, tu as beau déguiser. Je connois que tu aimes plus Jacquet que moi.

COLETTE.

En vérité, Trivelin, je crois que tu as raison.

TRIVELIN.

Cependant je suis le premier en datte.

COLETTE.

Hé! c'est à cause de cela : il y avoit deux ans que nous nous aimions, cela commençoit à m'ennuyer ; & si tu étois devenu mon mari, je connois que dans la suite cela m'auroit bien ennuyé davantage.

TRIVELIN.

Ainsi il faudra que j'attende que Jacquet t'ait ennuyée à son tour ; encore si jusqu'à ce tems tu voulois que je fusse toujours ton amant, je prendrois patience.

COLETTE.

Paix, voici Jacquet.

SCENE III.

TRIVELIN, JACQUET, COLETTE.

JACQUET.

QUel marché faites-vous donc-là enſemble ?

TRIVELIN.

Nous parlions du tems paſſé, & nous prenions des meſures pour l'avenir.

JACQUET.

Il me ſemble, Mademoiſelle Colette, que je vous avois défendu de parler à Monſieur Trivelin.

TRIVELIN.

Comment, tu es déja jaloux ? mes affaires iront bien.

JACQUET.

Qu'entendez-vous par là ?

TRIVELIN.

J'entens que ſi tu es jaloux, c'eſt ſigne que tu auras raiſon de l'être, & je ne ſuis plus ſi fâché que je l'étois. Les jaloux ſont comme les bouchons qui enſeignent le bon vin.

JACQUET.

Eſt-ce que je ne puis pas être jaloux ſans ſujet ?

TRIVELIN.

Cela eſt bien rare.

JACQUET.

Et ſi je veux l'être ſans raiſons ?

TRIVELIN.

La raiſon vient avec le tems, & Colette dans la ſuite juſtifiera tes ſoupçons.

JACQUET.

Hé bien ! moi, je vous déclare que je me marie pour avoir une femme à moi ſeul.

TRIVELIN.

Tes intentions ſont fort bonnes.

JACQUET.

C'eſt ce que mon amour ſe propoſe en épouſant Colette.

TRIVELIN.

Dans le mariage l'Amour propoſe, mais Vulcain diſpoſe. Par exemple, je me propoſois d'épouſer Colette, & tu me l'enleves. Tu te propoſes qu'elle ſera pour toi ſeul, & j'eſpere que tu auras à ton tour compté ſans ton hôte.

JACQUET.

Si je ſçavois cela....

COLETTE.

Va, va, Jacquet, ne crains rien, je te répond de tout.

JACQUET.

Ah ! d'abord que Colette m'en répond, je compte

te là-dessus, une honnête femme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Une honnête femme n'a que sa parole, mais elle n'est plus obligée de la tenir quand elle veut cesser de l'être.

JACQUET.

Tout ce que tu dis est pour me faire enrager, parce que tu enrage toi-même de ce que j'épouse Colette. Tu as beau dire, je ne t'écoute plus, & je ne vais songer qu'à ma nôce.

TRIVELIN.

Va, va songer à ta nôce, & moi je songerai au lendemain.

seul.

Quelque mine que je fasse, je suis au désespoir, & je crois que je me donnerois volontiers au diable pour empêcher ce mariage; mais que cherche ici cet étranger, il me paroît bien effaré.

ENE IV.

BELPHEGOR ſous la figure de Rodric, TRIVELIN.

BELPHEGOR.

AH ! mon ami, je n'ai recours qu'à toi, je ſuis pourſuivi par nombre d'Archers qui me veulent prendre priſonnier. Il eſt bien vrai qu'ils ſont encore loin d'ici ; mais ils ne manqueront pas de prendre ce chemin-ci à coup ſûr. Je ſuis perdu ſi je tombe entre leurs mains, je ne peux courir davantage.

TRIVELIN.

Je le crois bien. De quoi Diable auſſi vous êtes-vous aviſé, de prendre des bottes pour courir la poſte à pied ?

BELPHEGOR.

Mon cheval étoit trop las pour pouvoir pouſſer plus loin, je l'ai abandonné dans le bois prochain, & je ſuis venu juſqu'ici comme j'ai pû pour te demander azile. Ta fortune eſt faite & ton bonheur aſſûré, ſi tu peux me cacher dans quelque endroit où l'on ne puiſſe me trouver.

TRIVELIN.

N'êtes-vous point quelque Agioteur qui ſe ſauve en pays étranger.

BELPHEGOR.

Au contraire, je suis un pauvre diable qui n'ai pas le sol, & qui fuit sa femme & ses créanciers.

TRIVELIN.

Vous avez bien raison, ce sont de terribles animaux; mais vous parlez de faire ma fortune, & vous n'avez pas un sol.

BELPHEGOR.

Il n'importe.

TRIVELIN.

Il est vrai que vous ne seriez pas le premier qui auroit fait la fortune des autres, sans avoir l'esprit de faire la sienne.

BELPHEGOR.

Je ferai plus pour toi que si je te donnois de l'argent comptant.

TRIVELIN.

Il n'y a pourtant rien au-dessus de cela aujourd'hui.

BELPHEGOR.

Et si dans ce moment je te faisois épouser Colette.

TRIVELIN.

Diable, ce seroit un grand coup. Mais d'où sçavez-vous que j'aime Colette.

BELPHEGOR.

Il n'y a guéres de choses cachées pour moi dans le monde.

TRIVELIN.

Vous êtes donc sorcier.

BELPHEGOR.

Je ſuis bien plus que tout cela ; je ſuis Lutin, Démon.

TRIVELIN.

Ah ! je tremble.

BELPHEGOR.

Raſſûre-toi, je ne ſuis pas un Démon mal-faiſant, je me nomme Belphegor ; il y a dix ans que Pluton m'a envoyé des Enfers ſur la Terre, pour ſçavoir par moi-même ſi tous les maris qui ſe plaignoient là-bas de leurs femmes avoient raiſon.

TRIVELIN.

Il ne faloit pas reſter ici dix ans pour en être convaincu. Hé bien ! l'avez-vous éprouvé enfin ?

BELPHEGOR.

Que trop, j'ai, ſous le nom de Rodric, épouſé une certaine Madame Honeſta, qui m'a ruiné.

TRIVELIN.

Quoi ! vous êtes le Seigneur Rodric, cet Etranger ſi renommé par ſes malheurs, & par les chagrins que lui a cauſé ſa femme ? Je ſçavois votre hiſtoire ſur le bout du doigt, ſans avoir l'honneur de vous connoître. Et de quoi s'agit-il ?

BELPHEGOR.

Il s'agit de me cacher promptement où tu pourras, car j'entens déja le pas des chevaux de ceux qui me pourſuivent. Si tu me ſers fidélement, j'employrai mon pouvoir de Lutin pour te faire épou-

ſer Colette dans ce jour, & te procurer une fortune conſidérable.

TRIVELIN.

Allons, cela me détermine..... Commencez donc par entrer dans ma cour.

BELPHEGOR.

Après?

TRIVELIN.

Après? vous trouverez uu gros tas de fumier à la porte de l'écurie.

BELPHEGOR.

Hé bien?

TRIVELIN.

Hé bien? vous vous fourerez dedans.

BELPHEGOR.

Comment donc?

TRIVELIN.

Et j'irai vous recouvrir le plus proprement qu'il me ſera poſſible.

BELPHEGOR.

Tu te mocques de moi avec ta propreté.

TRIVELIN.

Faiſons mieux, j'allois mettre le pain dans notre four, je vous enfournerai en même tems.

BELPHEGOR.

Mal peſte! il y feroit trop chaud.

TRIVELIN.

Eſt-ce que les Démons craignent la brûlure?

BELPHEGOR.

En prenant la figure d'homme, j'en ai pris toute la sensibilité.

TRIVELIN.

Hé bien ! jettez-vous dans notre puits, il est froid comme glace.

BELPHEGOR.

Tu vas d'une extrémité à l'autre.

TRIVELIN.

Est-ce ma faute, si vous ne pouvez souffrir ni le froid ni le chaud ?

BELPHEGOR.

N'as-tu pas un grenier ?

TRIVELIN.

Et des plus grands, il y a plus d'un millier de foin.

BELPHEGOR.

Je ne demande pas autre chose, & je vais m'y cacher au plus vîte.

TRIVELIN.

Allez donc ; moi je vais cependant faire passer outre ceux qui vous poursuivent.

SCENE V.

TRIVELIN *seul.*

APrès tout, je ne ſçais pas ſi je fais bien de me fier à un Lutin, c'eſt une engeance bien maligne. S'il m'alloit tordre le col pour ma récompenſe. Mais non, ce Démon-là m'a l'air d'un honnête homme ; d'ailleurs l'eſpoir d'épouſer Colette, & de m'enrichir, m'ôte la crainte de tous les malheurs qui pourroient m'arriver. Voici apparemment le troupeau de Sergens qui le pourſuivent, il faut un peu m'en divertir ; en voilà trois qui mettent pied à terre : ils me paroiſſent bien réſolus, mais ils n'ont pas affaire à un ſot.

SCENE VI.

UN SERGENT, plusieurs ARCHERS, TRIVELIN.

LE SERGENT.

HE! l'ami, dis-nous un peu?....

TRIVELIN.

Messieurs, je n'ai rien à vous dire, je n'ai point vû l'homme que vous cherchez pour le mettre en prison.

LE SERGENT.

Ah! ah! & qui t'a dit que nous cherchions un homme pour le mettre en prison?

TRIVELIN.

C'est vous qui le dites.

LE SERGENT.

Nous ne t'avons point encore parlé de cela.

TRIVELIN.

Non! Je l'ai donc rêvé.

LE SERGENT.

Hé bien, tu as rêvé juste; & nous allons t'assommer, si tu ne nous dis tout à l'heure où il peut être.

TRIVELIN.

N'est-ce pas un homme à Cheval, vêtu de rouge,

LE SERGENT.

Juſtement.

TRIVELIN.

Hé bien ! celui que j'ai vû eſt à pied, vêtu de noir.

LE SERGENT.

Vêtu de rouge, ou vêtu de noir, à pied ou à cheval, où eſt-il enfin ?

TRIVELIN.

Il eſt bien loin, s'il court toujours.

LE SERGENT.

Et de quel côté a-t-il tourné ?

TRIVELIN.

Voyez-vous bien ce moulin à main droite ?

LE SERGENT.

Oui.

TRIVELIN.

Hé bien ! il a tourné vers ce bois à main gauche

LE SERGENT.

Y a-t-il long-tems ?

TRIVELIN.

Il y a environ ..... cinq ou ſix jours.

LE SERGENT.

Ce Faquin-là ſe mocque de nous ? & l'homme que nous pourſuivons n'eſt parti que de ce matin.

TRIVELIN.

Que de ce matin ? Ce n'eſt donc pas celui-là ?

LE SERGENT.

Oh ! parbleu, nous t'allons rouer de coups, ſi tu ne nous réponds comme il faut. N'eſt-il point dans ta maiſon ?

TRIVELIN.

Oh ! pour cela non, il n'y a ici ni homme ni chevaux, que moi & vous.

LE SERGENT *aux Archers.*

Je vois bien que la menace ni fera rien, & qu'il faut toucher une autre corde : tiens mon ami, voilà deux piéces d'or que je te donne, dis-nous la vérité, & nous enſeigne où eſt celui que nous cherchons ?

TRIVELIN.

Ah ! vous parlez tout d'or. Hé bien, l'homme en queſtion vient de paſſer par ici, il a pris le chemin de la montagne, & c'eſt tout ce qu'il peut avoir fait, que d'y être à préſent ; car ſon cheval étoit crevé, Meſſieurs.

LE SERGENT.

Allons, Camarades, remontons à cheval, & faiſons diligence, nous l'aurons bientôt attrapé. Je ſçavois bien qu'avec ces ſortes de gens, on ne faiſoit rien qu'à force d'argent.

TRIVELIN.

Meſſieurs, bon voyage. Le Ciel vous tienne en joye.

SCENE VII.

TRIVELIN *seul.*

VOilà de l'argent bien gâgné. C'eſt toujours un commencement de fortune ; après tout je ſuis un drôle bien habile, de tirer de l'argent de ceux qui ruinent les autres.

SCENE VIII.

BELPHEGOR, TRIVELIN.

TRIVELIN.

HE' bien, ne vous ai-je pas ſervi comme il faut ?

BELPHEGOR.

Tu as fait des merveilles, & il n'y a rien que je ne faſſe à mon tour pour reconnoître le ſervice que tu viens de me rendre.

TRIVELIN.

Ma foi, ſi vous voulez me rendre ſervice, il faut vous hâter ; car j'entens déja les violons qui vont ſe rendre ici, où l'on va célébrer les nôces de Jacquet & de Colette.

BELPHEGOR.

J'ai envoyé ce matin mon valet Arlequin aux Enfers, pour demander à Pluton la permiſſion de me rendre inviſible pour le tems qui me reſte à demeurer ſur la terre.

TRIVELIN.

Vous avez envoyé Arlequin aux Enfers? je crois qu'il y a bien loin d'ici en ce pays-là.

BELPHEGOR.

Pas trop, on y va dans un moment.

TRIVELIN.

Je le crois. Mais c'eſt le retour qui eſt difficile, à ce que je m'imagine?

BELPHEGOR.

Oh que non! étant allé de ma part, Pluton lui fournira une voiture pour s'en revenir par les airs.

TRIVELIN.

Quelque diligence qu'il faſſe, j'ai bien peur qu'il n'arrive trop tard, car voici déja tous les Gens de la nôce aſſemblés.

BELPHEGOR.

J'ai ici près un Lutin de mes amis qui a pouvoir ſur les élémens, je vais le prier de troubler la fête.

TRIVELIN.

Parbleu vous me la donnez belle; & ſi cela étoit, que ne les priyez-vous tantôt d'arrêter les Sergens qui vous pourſuivoient?

BELPHEGOR.

Il n'en auroit rien fait ; ce Lutin-là a été Sergent lui-même ; & c'eſt en récompenſe de ſes ſervices que Pluton lui a donné le pouvoir de tourmenter les ombres aux Enfers, comme il tourmentoit autrefois les Corps ſur la terre.

TRIVELIN.

Et que fait-il à préſent dans ce monde ?

BELPHEGOR.

C'eſt lui qui fait grêler ſur les vignes en faveur de ceux qui ont fait de groſſes proviſions.

TRIVELIN.

J'entens : c'eſt le Démon des Marchands de vin. Et ſera-ce lui qui m'enrichira ?

BELPHEGOR.

Non, c'eſt moi qui prendrai ce ſoin. Quand j'aurai le pouvoir de me rendre inviſible, je paſſerai dans le corps de Monſieur Turcaret.

TRIVELIN.

Quelle bête eſt-ce que Monſieur Turcaret ?

BELPHEGOR.

C'eſt le plus riche & le plus inhumain de tous les Agioteurs. C'eſt celui qui me fait pourſuivre avec tant de cruauté pour les ſommes que je lui dois, & dont je prétens m'en venger en t'enrichiſſant à ſes dépens.

TRIVELIN.

Et comment vous y prendrez-vous ?

BELPHEGOR.

Je t'inſtruirai de cela dans un autre tems. Voici la nôce qui s'avance, ne ſongeons maintenant qu'à te faire épouſer à Colette ; demeure ici, & ne t'embaraſſe de rien, tu auras bien-tôt de mes nouvelles.

SCENE IX.

TRIVELIN *ſeul.*

MA foi, je crains bien que Monſieur le Lutin ne ſe ſoit mocqué de moi. Mais tout coup vaille, voyons juſqu'au bout.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

UNE NOCE DE VILLAGE.

JACQUET, COLETTE, LE MAGISTER. Troupe de Bergers & de Bergeres, & de Gens de la Nôce qui entrent en danſant.

LE CHŒUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

UN BERGER.

Colette, quitte la Muſette,
Pour écouter le Flageolet,
Jacquet déniche la fauvette,
Qu'un autre attend au trébuchet.

LE CHŒUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

UNE BERGERE.

Parmi la grandeur inquiette,
L'Amour ne régne qu'à regret,
Il aime mieux notre retraite,
Il y goûte un plaiſir parfait.

LE CHŒUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

UN BERGER.

Avec la Bergere folette,
Ce Dieu va cueillir le muguet,
Il fait des traits de ſa houlette,
Un bandeau de ſon bavolet.

LE CHŒUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

ENTRE'E.

ENTRÉE DE PAYSANS.

Il s'éleve une Tempête, & le Tonnere gronde.

LE CHŒUR *chante pendant la Tempête.*

Ah! quels terribles coups!
La grêle & le tonnerre,
Vont ravager la terre,
La vigne eſt ſans deſſus deſſous,
Bacchus, Bacchus, ſecourez-nous.

UN LUTIN *paroît en l'air, & chante.*

Contre un injuſte hymen le Deſtin ſe déclare,
La vigne va périr dans cet orage affreux.
Si dans ce jour Trivelin n'eſt heureux;
Qu'à lui donner la main Colette ſe prépare.

Le Lutin diſparoît.

LE CHŒUR.

Obéiſſons au Deſtin dans ce jour,
Craignons qu'il ne ſe vange;
Aux dépens de l'Amour,
Conſervons la vendange.

JACQUET.

Je me mocque de cela, j'aime mieux ne boire que de l'eau, que d'abandonner Colette.

LE MAGISTER.

Oh parbleu, Monſieur Jacquet, buvez de l'eau tant qu'il vous plaira, nous n'en voulons pas boire nous, & je donne ma fille en mariage à Trivelin.

JACQUET.

Y conſens-tu, Colette?

COLETTE.

Il le faut bien : tout ce que je peux faire pour toi, c'eſt de te donner les mêmes eſpérances, que je donnois à Trivelin, quand je croyois devenir ſa femme.

JACQUET.

Hé! quelles eſpérances?

COLETTE.

De t'épouſer quand je ſerai Veuve.

JACQUET.

Oh! ſur ce pied-là, je me conſole; & te voyant dans ces ſentimens, je ne déſeſpére pas de t'épouſer même avant ſa mort.

TRIVELIN.

L'épouſer avant ma mort!

JACQUET.

A la cérémonie près.

TRIVELIN.

Oh! je ne crains rien, je ne ſuis pas jaloux

comme toi. Allons, allons, continuons nos danſes & nos chants.

BELPHEGOR *bas à Trivelin.*

Tu peux auſſi achever ton mariage, & nous partirons enſuite pour nous rendre chez Monſieur Turcaret, où mon Valet Arlequin ſe doit trouver à ſon retour des Enfers.

LE DIVERTISSEMENT continue.

VAUDEVILLE.

JACQUET.

COlette, je reſſens pour toi
Plus que de la tendreſſe,
Un trouble, une ardeur qui me preſſe,
Qui me fera mourir je croi;
Ah! c'eſt un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Ah! c'eſt un certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

Ah! c'eſt un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Ah! c'eſt un certain je ne ſçai quoi.

COLETTE.

Jacquet, quoiqu'un autre ait ma foi,
Laiſſez-moi faire, laiſſe,
Je me reprocherois ſans ceſſe

Que quelqu'Amant fût mort pour moi,
Faute d'un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Faute d'un certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

Faute d'un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Faute d'un certain je ne ſçai quoi.

UN BERGER.

La beauté ne ſçauroit de ſoi,
Attirer ma tendreſſe,
L'eſprit & la délicateſſe
Peuvent encore moins ſur moi;
Il faut un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Il faut un certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

Il faut un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Il faut un certain je ne ſçai quoi.

UN BERGER.

Pour attirer la duppe à ſoi,
Iris fait la tigreſſe;
Montrer d'abord trop de tendreſſe,
C'eſt faire mal valoir l'emploi;

Il faut un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Il faut un certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

Il faut un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Il faut un certain je ne ſçai quoi.

UNE BERGERE.

En vain tu voudrois tout pour toi,
Importune Sageſſe,
Quand l'Amour de ſes traits nous bleſſe,
L'occaſion enfraint ta loi;
On céde à certain je ne ſçai qu'eſt-ce.
On céde à certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

On céde à certain je ne ſçai qu'eſt-ce.
On céde à certain je ne ſçai quoi.

TRIVELIN *au Parterre.*

Que le Public de bonne foi
Applaudiſſe une Piéce,
Le fâcheux critique ne ceſſe
D'exercer toujours ſon emploi,

Il trouve un certain je ne ſçai qu'eſt-ce.
Il blâme un certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

Il trouve un certain je ne ſçai qu'eſt-ce.
Il blâme un certain je ne ſçai quoi.

ACTE II.

Le Théâtre repreſente les Enfers.

SCENE I.

PLUTON, MINOS, RHADAMANTE.

PLUTON.

OUi, depuis que Belphegor a quitté les Enfers par mon ordre, pour aller habiter là-haut parmi les hommes, dix ans ſe ſont écoulés, ſi j'ai bonne mémoire. Qu'en dites-vous, Minos,

MINOS.

Oui, Seigneur, le terme que vous lui avez preſcrit pour reſter ſur la terre, finit dans le jour; & il ne peut retourner ici, s'il n'envoye quelqu'un vous en demander la permiſſion.

PLUTON.

Remettons donc à demain à prononcer l'Arrêt que tous les maris mécontens de leurs femmes attendent depuis ſi long-tems.

RHADA-

RHADAMANTE.

Pourquoi ne le pas prononcer aujourd'hui ? Vous êtes ſuffiſamment inſtruit.

PLUTON.

Mon cher Rhadamante, je ne puis rien faire ſans le conſentement de Proſerpine ; elle prend un ſi grand interêt à ſon ſexe, que je n'oſe lui déplaire.

MINOS.

Quoi ! le Maître des Enfers aura la foibleſſe des Juges de la Terre, & une femme lui dictera ſes Arrêts ?

PLUTON.

Je ſuis le Maître des Diables, mais ma femme eſt une Diableſſe devant qui je n'oſe ſoufler ; je l'ai épouſée par amour, je n'oſe lui réſiſter.

RHADAMANTE.

Cependant vous devez rendre la Juſtice.

PLUTON.

Le terme n'eſt pas long d'ici à demain, attendons le retour de Belphegor, ſelon ſon rapport je me déterminerai.

MINOS.

Qu'en avez-vous beſoin ? ce genie qui lui ſervoit autrefois de Coureur, ne vous en a-t-il pas aſſez rapporté ? C'eſt par lui que vous avez ſçû que Belphegor, ſous la figure de Rodric avoit épouſé Madame Honeſta, la plus honorable femme de ſon

tems, & que cette femme raiſonnable lui avoit fait perdre la raiſon, en pouſſant à bout ſa diabolique patience.

RHADAMANTE.

Bon! Et tous ces petits Diablotins déguiſés en Pages, qui groſſiſſoient ſon train, n'ont-ils pas mieux aimé revenir aux Enfers, que de ſervir plus long-tems une telle Maîtreſſe!

PLUTON.

Cela ne prouve rien; il ſuffit d'avoir l'habit de Page pour ne pouvoir long-tems demeurer en place; & je trouve même que tous les Diablotins ſont devenus plus malins depuis qu'ils ont eu la livrée, qu'ils n'étoient auparavant. Mais que nous veut Aſcalaphe!

SCENE II.

PLUTON, MINOS, RHADAMANTHE, ASCALAPHE.

ASCALAPHE.

AH! Seigneur Pluton, tout eſt perdu, un chetif Mortel ayant eu l'audace d'excroquer le tribu qu'il devoit à la mort, vient d'arriver vivant dans votre Empire. Sa figure & ſes propos ſont ſi boufons, qu'à ſon arrivée toutes nos triſtes Ombres ſe ſont miſes à rire.

PLUTON.

Hé! que vient chercher ici ce téméraire?

ASCALAPHE.

Vous le ſçaurez de lui-même; le voilà.

SCENE III.

PLUTON, MINOS, RHADAMANTHE, ASCALAPHE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entrant comme à tâton.*

Garre le pot au noir. Bon ſoir, Monſieur Pluton ; car il ſeroit inutile de vous ſouhaiter le bon jour, puiſqu'il n'y en a point chez vous.

PLUTON.

L'abord eſt familier.

ARLEQUIN.

Que le Diable vous emporte de bon cœur, Seigneur Pluton ; Parbleu, vous devriez bien faire allumer les lanternes dans votre Empire ; je n'ai jamais vû d'Enfer ſi mal policé ; ce n'eſt pourtant pas manque que vous n'ayez ici nombre de Commiſſaires.

PLUTON.

Je te conſeille de te plaindre.

ARLEQUIN.

J'en ai ſujet. J'ai penſé cent fois me rompre le col pour arriver juſqu'ici. En entrant je me ſuis

donné du nez contre l'ame d'un Procureur, qui étoit dure comme une enclume ; & ſans vos Furies qui ont eu la charité de m'éclairer un bout de chemin avec leurs flambeaux, je ne ſerois arrivé de trois heures.

PLUTON.

Tu es encore arrivé trop tôt pour ton malheur.

ARLEQUIN.

Oh ! je ne crains rien, je viens ici de bonne part.

PLUTON.

Et qui peut t'avoir envoyé ?

ARLEQUIN.

Un Lutin de vos amis, le Seigneur Belphegor, dont j'ai l'honneur d'être le premier Valet de Chambre.

MINOS.

Il vient de la part de Belphegor. Ah ! nous allons apprendre des nouvelles.

PLUTON.

J'en ai autant d'impatience que vous ; mais je ſuis encore plus curieux de ſçavoir comment ce miſérable a pu faire pour pénétrer juſqu'ici.

ARLEQUIN.

Je vais vous l'apprendre : J'ai commencé par enyvrer le bon-homme Caron, j'avois apporté un morceau de fromage d'un appétit charmant qui lui a fait oublier que j'avois un corps. Heureux Mortel ! s'eſt-il écrié en le grugeant, que j'envie votre

bonheur, de pouvoir vous raſſaſier de mets ſi délicieux ! Puis vuidant en deux coups deux bouteilles de vin de Champagne : ah ! que toutes les eaux du Stix, a-t-il dit, ne ſont-elles ſemblables !

PLUTON.

Mais, comment as-tu fait pour endormir mon chien Cerbere ?

ARLEQUIN.

Je me ſuis ſervi d'un autre ſtratagême. Je ſuis un homme de précaution, voyez-vous ; & je n'aime point à m'embarquer ſans biſcuit. Ayant appris là-haut que votre chien Cerbere étoit de complexion amoureuſe, j'ai amené avec moi ma petite chienne qui eſt amoureuſe comme une chatte.

PLUTON.

En voici bien d'un autre.

ARLEQUIN *contrefait la chienne & le gros mâtin.*

Je l'ai fait paſſer devant moi, elle a été amoureuſement agacer votre Mâtin, oua, oua, oua. Monſieur Cerbere auſſi-tôt lui a répondu tendrement, aou, aou, aou : ils ont fait pluſieurs caracolles enſemble ; & tandis qu'il lui contoit ſon glorieux martire, zeſte, j'ai franchi le pas de la porte.

PLUTON.

Ah ! malheureux, qu'as-tu fait ?

ARLEQUIN.

Ne vous fâchez pas, ma chienne eſt de bonne

race, & Madame Proſerpine en aura un épagneul.

PLUTON.

Un épagneul ?

ARLEQUIN.

Ou bien un Arlequin ; c'eſt à préſent la grande mode.

PLUTON.

Peut-on rien de plus extravagant ! En faveur de l'invention je te le pardonne ; mais ſans courir tant de riſque, que ne te dépouillois-tu de ton corps pour venir ici ?

ARLEQUIN.

C'eſt ce qu'un Médecin de mes amis m'avoit conſeillé, il s'étoit même offert à me prêter ſon aſſiſtance ; mais mon corps m'eſt ſi cher, & me va ſi bien, que je n'ai jamais pû me réſoudre à m'en ſéparer.

PLUTON.

Revenons à Belphegor. Qu'as-tu à m'apprendre de ſa part ?

ARLEQUIN.

Il ſera demain ici.

PLUTON.

Hé comment ſe porte-t-il ?

ARLEQUIN.

Hélas ! le pauvre diable eſt bien chagrin, & Madame Honeſta ſa femme lui a fait bien des malhonnêtetés.

PLUTON.

On dit qu'elle étoit si vertueuse?

ARLEQUIN.

Il a payé bien cher cette vertu-là. C'est une marchandise bien rare au moins, que la vertu dans le pays d'où je viens, nous n'avons point de Marchand qui en tienne de magazin.

PLUTON.

Acheve donc.

ARLEQUIN.

Monsieur Belphegor est devenu amoureux de sa femme après son mariage : malheur le plus grand qui puisse arriver à un honnête homme! C'est ce qui fait aussi que les maris d'aujourd'hui se gardent le plus qu'ils peuvent de tomber dans ce cas.

PLUTON.

Mais quel mal lui a-t-elle fait encore?

ARLEQUIN.

Oh! tous les maux ensemble. Et pour vous le persuader, il suffit de vous dire qu'elle avoit plus de malice que Satan, plus de fourberie qu'Astarot, & plus d'orgueil que Lucifer.

PLUTON.

C'est beaucoup dire, & comment pouvoit-il souffrir cela?

ARLEQUIN.

Quand il osoit lever la crête, il avoit pour réponse : Je suis honnête femme.

PLUTON.

Que ne la quittoit-il ?

ARLEQUIN.

C'eſt ce qu'il a voulu faire pluſieurs fois ; mais elle avoit le diable au corps pour le venir trouver par tout où il étoit.

PLUTON.

Il falloit s'en ſéparer par Juſtice.

ARLEQUIN.

Elle étoit jolie femme, elle auroit toujours gagné ſon procès.

PLUTON.

Et que fait à préſent ce malheureux ?

ARLEQUIN.

Quand je ſuis parti de l'autre monde, il ſe préparoit encore à prendre la fuite pour ſe dérober d'elle & de ſes Créanciers ; il attendoit avec impatience la fin du tems que vous lui aviez preſcrit pou s'en revenir ici, & juſques-là il vous prie de lui permettre de ſe rendre inviſible, & c'eſt pour cela qu'il m'a député vers vous.

PLUTON.

Je lui accorde. Minos, allez promptement lui en expédier la permiſſion. Et vous, Rhadamante, dreſſez un paſſeport pour que cet homme s'en retourne ſûrement dans l'autre monde.

SCENE IV.

PLUTON, ARLEQUIN.

PLUTON.

MAis, mon ami, tu me surprend de me dire que Belphegor avoit des Créanciers. Qu'a-t-il donc fait de tout l'or & l'argent qu'il a emporté des Enfers?

ARLEQUIN.

Madame Honnesta l'a dissipé dès la premiere année, elle en a employé une partie à ses ajustemens, une autre à avancer sa nombreuse famille, & le reste au jeu.

PLUTON.

Et ce benêt de Mari souffroit tout cela tranquillement?

ARLEQUIN.

Il avoit une honnête femme.

PLUTON.

Ah! je commence à voir que les maris ont quelque raison de se plaindre; & quoique Proserpine en puisse dire.... Mais la voici.

SCENE V.

PLUTON, PROSERPINE, ARLEQUIN.

PROSERPINE.

QUe vient-on de m'apprendre mon mari ! On dit que malgré mes prieres tu te prépares à prononcer un Arrêt contre notre Sexe ? Voudrois-tu me faire ce chagrin-là, mon cher Plutonichet ?

PLUTON.

Que veux-tu, ma chere Proſerpinette, il faut bien que je rende juſtice.

PROSERPINE.

Vous avez d'autres cauſes à juger, ſans vous embarraſſer de celles-là. D'ailleurs, pourquoi condamner les femmes dont la plupart travaillent tous les jours à groſſir votre Empire, en faiſant mourir leurs maris de chagrin ?

PLUTON.

Quelque obligation que je puiſſe leur avoir, je ne pourrai me diſpenſer de prononcer contre elles.

PROSERPINE.

Par la mort non d'un diable, ne vous en aviſez pas ; vous vous en repentiriez, vous & tous vos Juges infernaux.

ARLEQUIN, *à part.*

Peſte, Madame Proſerpine eſt une maîtreſſe Diableſſe, à ce que je vois c'eſt une ſeconde Honneſta.

PROSERPINE.

Et quand vous prononceriez contre les femmes, à quel ſupplice pouvez-vous les condamner ? En eſt-il de plus rude pour elles que celui qu'elles ſouffrent dans votre Empire ?

PLUTON.

Quel ſupplice extraordinaire les femmes ſouffrent-elles dans les Enfers ?

PROSERPINE.

Celui de ne pouvoir parler.

PLUTON.

Ah ! vous avez raiſon.

PROSERPINE.

Mais je parle aſſez pour toutes, & ce n'eſt qu'à cette condition que je n'ai pas voulu profiter du ſemeſtre que Jupiter m'avoit accordé pour retourner ſur la terre. C'étoit pourtant un grand avantage pour une femme que d'être ſix mois de l'année abſente de ſon mari, & je vous déclare que je m'en ſervirai ſi vous ne me contentez pas ſur ce que je vous demande.

PLUTON.

Mais que voulez-vous de moi, ma chere femme?

PROSERPINE.

Je veux mon mari, que vous traîniez cette affai-

re en longueur, ſi vous ne la trouvez pas à notre avantage.

PLUTON.

Fort bien.

PROSERPINE.

Ou que vous la jugiez ſur le champ, ſi vous y pouvez donner un bon tour.

ARLEQUIN.

Ma foi c'eſt une bagatelle que ce que Madame vous demande ; & nous avons là-haut des Rapporteurs qui ne ſe font point de ſcrupule de ces ſortes de vétilles.

PROSERPINE.

Ah ! ah ! quel eſt ce Diable de nouvelle eſpece, que je ne connois point ?

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, je ne ſuis pas ſi Diable que je ſuis noir.

PLUTON.

C'eſt un homme, ma Mie, qui vient ici de la part de Belphegor.

PROSERPINE.

C'eſt encore un bon impertinent que votre Belphegor. Hé bien, mon ami, tu viens apparemment nous dire qu'il eſt bien mécontent de ſa femme.

ARLEQUIN.

Moi, Madame, point du tout, je ſuis plus

poli que cela ; je vous dirai seulement qu'il brûle d'impatience de revenir aux Enfers.

PROSERPINE.

C'est-à-dire, qu'il a la maladie du Pays.

ARLEQUIN.

Cela est assez naturel, le pays est si beau ! Mais vous le verrez demain qui vous en informera lui-même.

PROSERPINE.

Je ne veux m'informer de rien. Il suffit que je recommande à Monsieur mon mari l'affaire dont il s'agit, & que la recommandation d'une Déesse comme moi, doit l'emporter sur tous les bons droits du monde.

ARLEQUIN.

Sans doute, & Monsieur Pluton doit y avoir égard. Un Dieu de sa figure ne doit rien refuser à une Déesse de la vôtre, & il doit tout sacrifier pour vous plaire.

PROSERPINE.

Ce garçon-là a de l'esprit ; je gage qu'il ne se plaint pas des femmes, lui ?

ARLEQUIN.

Moi, Madame, je n'ai garde, j'en ai toujours été trop bien traité. J'en avois une pour mon compte. Ah ! la bonne femme ! la bonne femme !

PROSERPINE.

Où est Monsieur Pluton pour entendre un mari

ſe louer de ſa femme ? Et quelle plus grande preuve t'a-t-elle donné de ſa bonté ?

ARLEQUIN.

Celle de ſe laiſſer mourir au bout de l'année.

PROSERPINE.

Tu l'as bien pleuré, je crois ?

ARLEQUIN.

Oh ! tant pleuré, que je ſerois au deſeſpoir de la retrouver ; cela rappelleroit tous mes chagrins.

PROSERPINE.

Il boufone agréablement ? Comment te nommes-tu, mon ami ?

ARLEQUIN.

Madame, on m'appelle Arlequin.

PROSERPINE.

Arlequin ! voilà un nom qui me réjouit ! J'ai envie de te retenir à mon ſervice.

ARLEQUIN.

Je ſuis votre ſerviteur, Madame, j'ai auſſi la maladie du Pays. Il faut que je m'en retourne au plus vîte.

PROSERPINE.

Mais comme tu viens de faire un grand voyage, il faut du moins te rafraichir auparavant.

ARLEQUIN.

Et quel rafraichiſſement peut-on trouver ici parmi les feux & les flâmes.

PROSERPINE.

Si tu veux boir un coup, nous avons ici du vin de Nuis charmant ? Nos caves ſont d'une fraîcheur.

ARLEQUIN.

Elles ſont aſſez profondes du moins ; mais votre vin n'eſt-il point frelaté ?

PROSERPINE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

C'eſt que vous avez ici bien des Cabaretiers.

PROSERPINE.

Ils n'ont pas dans ce pays la même liberté qu'en l'autre monde.

ARLEQUIN.

Cependant, quand on trouve du vin mauvais, on dit voilà du vin du Diable.

PROSERPINE.

Je vois bien que le récit qu'on t'a fait des Enfers t'a prévenu contre la beauté de notre Empire, mais nous t'allons faire voir les plaiſirs qu'on y goûte. Il faut que tu ſçaches que nous avons ici les plus excellens Maîtres de tous les Arts. Nous avons ſur-tout un Opera des plus complets ....

ARLEQUIN.

C'eſt donc ce qui a ſi fort affoibli les nôtres.

PROSERPINE.

Et puiſque tu as eu le bonheur de me plaire, je veux

veux que tu rapporte quelque chose des Enfers, je te veux faire un don.

ARLEQUIN.

Et quel don s'il vous plaît ?

PROSERPINE.

Celui d'être Poëte & Musicien.

ARLEQUIN.

Je vous remercie, je suis déja assez fou sans cela.

PROSERPINE.

He bien je te donne donc la science de dire la bonne avanture, de deviner (en regardant dans la main) le passé, le présent, & le future.

ARLEQUIN.

Ah ! bon pour celui là.

PROSERPINE.

Va prendre place pour voir le Divertissement. Impitoyables Furies, cessez de tourmenter les criminels ; & vous Ombres fortunées, faites de votre mieux pour régaler le Seigneur Arlequin, qui a eu le bonheur de gagner les bonnes graces de Proserpine.

ARLEQUIN *à part.*

Voilà une bonne Déesse ! Je crois ma foi que si je restois plus long-tems ici, je ferois Pluton cocu.

DIVERTISSEMENT.

TROUPE D'OMBRES.

ENTRE'E DE LUTINS.

UN LUTIN *chante.*

QUe les Ombres ſe réjouiſſent ;
Chantez, danſez, Peuple démon ;
Que de Siſiphe & d'Ixion
Aujourd'hui les tourmens finiſſent :
Que les Danaïdes rempliſſent
Leurs brocs & leurs cruches de vin ;
Et que Tantale puiſſe enfin,
Sans que les Enfers l'en puniſſent,
Boire à la ſanté d'Arlequin.

SCENE VI.

ARLEQUIN, L'OMBRE de Violette, TROUPE D'OMBRES ET DE LUTINS.

L'OMBRE *de Violette.*

ARlequin : quel nom a frappé mon oreille ! Eſt-ce donc pour lui que la fête ſe fait ! Seroit-ce un ſecond Orphée qui viendroit chercher ſon épouſe aux Enfers !

ARLEQUIN.

Non, je vous aſſûre, ce ſeroit plutôt un ſecond Rhadamiſte, qui viendroit noyer la ſienne dans le Cocite, ſi elle n'étoit pas morte tout-à-fait. Mais Dieu merci, nous avons une bonne quittance du Juré-Crieur.

L'OMBRE *de Violette à part.*

Ah ! l'indigne époux !

ARLEQUIN.

Morbleu, ne ſeroit-ce pas là l'Ombre de ma femme ? Il faut que cela ſoit, car je ſens une certaine révolution par tout le corps.

L'OMBRE *de Violette.*

C'eſt ſûrement Arlequin mon mari, car mon ame eſt agitée d'une maniere... Mais il faut filer doux, & comme il eſt dans les bonnes graces de Proſerpine, tâcher qu'il lui demande la permiſſion de m'emmener; je ne ſerois pas fâchée de revoir la lumiere, quand ce ne ſeroit que pour le faire encore enrager.

ARLEQUIN.

La mort n'a point détruit ſes bonnes intentions pour moi, & je vois bien qu'elle n'a pas encore bû de l'eau du Fleuve d'oubli.

L'OMBRE *de Violette.*

C'eſt donc toi, mon cher Arlequin! Quel excès de tendreſſe d'avoir entrepris un ſi grand voyage pour venir chercher ta chere Violette! car je ne doute point que tu ne viennes ici demander ta femme à Pluton.

ARLEQUIN.

Ah? voyez donc.

L'OMBRE *de Violette.*

Le bon mari! es-tu venu ſeul!

ARLEQUIN.

Et qui diable m'auroit voulu tenir compagnie ſuppoſé que je fuſſe venu aux Enfers pour y chercher ma femme? ce n'auroit pas été à coup ſûr les Maris veufs du Pays d'où je viens. Oui ma mie, je ſuis venu très-ſeul, & je m'en retournerai de même.

L'OMBRE *de Violette.*

Quoi ! mon cher petit mari, tu aurois la cruauté de me laiſſer ici où je m'ennuye à la mort.

ARLEQUIN.

Pour vous déſennuyer, vous n'avez qu'à faire des nœuds.

L'OMBRE *de Violette.*

Toi qui peux tout auprès de Proſerpine....

ARLEQUIN.

Hé bien pour vous procurer de l'emploi dans ce Pays-ci, je prirai le Seigneur Pluton de créer en votre faveur une quatriéme Charge de Furie.

L'OMBRE *de Violette.*

Quoi ! traître, ſcelerat, infame, tu oſes....

ARLEQUIN.

Hé ! là, là, bellement notre femme. Il ſemble que vous croyez être encore en vie ?

L'OMBRE *de Violette.*

Elle lui ôte ſa batte, & le frappe.

Il faut que je t'étrangle, ou que je t'arrache les yeux.

ARLEQUIN.

A l'aide, au ſecours, on m'aſſomme.

PROSERPINE.

Comment ! quel bruit eſt-ce là ?

ARLEQUIN.

C'eſt l'Ombre de ma femme qui fait le Diable à quatre.

PROSERPINE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Elle vouloit que je vous priaſſe de la laiſſer retourner avec moi en l'autre monde ; mais je vous prie au contraire de la garder bien ſoigneuſement. C'eſt un tréſor pour les Enfers qu'une femme de ſon humeur, elle ſervira à tourmenter les damnés.

L'OMBRE *de Violette.*

Apprens, maraut, que je me mocquois de toi, que je ſuis trop heureuſe ici, que j'y jouis d'un repos que rien ne pouvoit troubler que ta maudite préſence, & que le veritable enfer des femmes eſt celui de vivre avec des maris faits comme toi.

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, ah, la plaiſante ombre !

L'OMBRE *de Violette le contrefaiſant.*

Ah, ah, ah, le drôle de corps !

PROSERPINE *à Violette.*

Allons, qu'on ſe retire, & qu'on acheve la fête que cette Ombre eſt venue troubler aſſez mal à propos.

ARLEQUIN *ſe plaignant.*

Elle m'a étrillé de la bonne ſorte, & je m'en ſentirai long-tems. Ah ! ouf !

PROSERPINE.

Etes-vous fou de vous imaginer qu'elle vous ait fait du mal ? Avez-vous oublié que ce n'eſt qu'une Ombre ?

ARLEQUIN *riant.*

Cela eſt vrai, je n'y ſongeois pas. Parbleu il faut que je ſois bien fou en effet de croire que cette Ombre m'ait pû faire du mal, parce que j'en reſſens! Ce n'eſt que mon bâton qui par malheur s'eſt trouvé un corps, & des plus durs.

PROSERPINE *aux Ombres.*

Continuez vos jeux.

LE DIVERTISSEMENT continue.

L'OMBRE d'une Pucelle.

JE ſuis une Ombre du vieux tems,
Qui jadis fus aimable & belle ;
Rebutant toujours mes Amans,
Je ſuis enfin morte pucelle,
Pucelle à l'âge de trente ans !
Si des Dieux la bonté ſuprême
Me rappelloit de mon tombeau,
En ferois-je encore de même ?
Diable-zot.

L'OMBRE d'un Avare.

Je ſuis l'Ombre d'un vieux Creſus,
Qui me plaignois le néceſſaire ;
J'amaſſois écus ſur écus,
Pour faire un Neveu légataire
Qui joue & fonds & revenus.
Si je repaſſois l'onde noire,
Mourrois-je auprès de mon magot,

Faute

Faute de manger & de boire ?
Diable-zot.

L'OMBRE d'une Femme mariée.

Je ſuis l'Ombre d'une beauté,
Femme d'un vieux jaloux ſans bornes ;
Il étoit brutal, emporté,
Son front méritoit bien des cornes,
Pourtant il n'en a pas porté.
Si j'avois encore la puiſſance,
Echapperoit-il d'être ſot ?
Aurois-je autant de patience ?
Diable-zot.

L'OMBRE d'un Cocu.

Vous voyez l'Ombre d'un Cocu,
Qui fut toujours d'humeur jalouſe ;
Je mépriſai le revenu
De la beauté de mon Epouſe,
Et fut gueux tant que j'ai vêcu.
Mais à préſent que c'eſt la mode,
Que l'Epoux partage au gâteau,
Voudrois-je n'être pas commode ?
Diable-zot.

L'OMBRE d'un Débauché.

Nous ne ſommes pas ſans deſirs ;

Heureux dans ces demeures ſombres,
Nos jeux ſont mêlés de ſoupirs :
Les plaiſirs que goûtent les ombres
Ne ſont que l'Ombre des plaiſirs.
Quand ces lieux ſeroient plus aimables,
Sans Bacchus & ſans Iſabeau,
Eſt-il de plaiſirs véritables ?
Diable-zot.

L'OMBRE d'une Veuve.

Aux Ombres s'il étoit permis
De prendre là-haut leur volée,
Combien de morts ſeroient ſurpris
De voir leurs veuves conſolées
Par leurs Clercs ou par leurs Commis.
Près d'un mourant on ſe déſole,
Jurant de le ſuivre au tombeau ;
Après ſa Mort tient-on parole ?
Diable-zot.

ARLEQUIN.

Que je vais bien à mon retour,
A Belphegor chanter ſa gamme !
Quoi m'envoyer dans ce ſéjour,
Pour m'y faire trouver ma femme !
C'eſt me jouer d'un vilain tour.
Lorſque là-haut il fuit la ſienne,
Pourroit-il me croire aſſez ſot,
Pour tirer d'ici bas la mienne ?
Diable-zot.

ACTE III.

Le Theâtre répréſente un Jardin illuminé, où Monſieur Turcaret ſe prépare à donner le Bal.

SCENE I.

ARLEQUIN *en l'air, monté ſur un Monſtre qui jette du feu par les narines.*

LA, là, là, tout doux, mon ami, nous approchons de la terre; prenons garde aux Ornieres.

Il deſcend.

Voilà un animal ſi fatigué, qu'il ne bat plus que d'un aîle. Hola, Valets, Servantes. Eſt-ce qu'il n'y a ici perſonne pour mener mon cheval à l'Ecurie? Mais le drôle a déja pris ſon parti, & il s'en retourne aux Enfers au grand galop. * Mes baiſe-

* *Le Monſtre s'envole.*

mains à Madame Proſerpine. Ma foi, voilà une voiture aſſez commode, cela ne coute ni foin ni avoine. Pour moi j'aurois les dents bien longues ſi je n'avois eu de l'eſprit : j'ai attrapé en chemin des Cailles à la vollée, & ne trouvant point de Rotiſſeur ſur la route, je les ai fait cuire au feu d'Enfer qui ſortoit de nazeaux de mon cheval. Mais c'eſt ici le jardin où Monſieur Turcaret doit donner le Bal. Je ne ſçais ſi je trouverai mon maître Belphegor... Ah ! le voici.

SCENE II.

BELPHEGOR, TRIVELIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ! Seigneur Belphegor, que j'ai de joie de vous revoir.

BELPHEGOR.

J'attendois ton retour avec impatience ; hé bien ! quelle nouvelle ? que t'a dit Pluton ?

ARLEQUIN.

Il vous attend demain à dîner ; il lui eſt arrivé du gibier, & il vous prépare un Greffier ſauvage à la daube, avec une accollade de témoins du Mans qui ſont d'un fumet excellent.

BELPHEGOR.

Que tu es badin !

ARLEQUIN.

Et voilà votre permiſſion de vous rendre inviſible, bien ſignée, paraphée & ſeellée du grand Sceau infernal.

BELPHEGOR.

Cela va à merveille.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas tout, Madame Proſerpine, (qui je crois eſt amoureuſe de moi) m'a régalé comme un Prince, & m'a fait don du pouvoir de deviner, & de dire la bonne avanture.

TRIVELIN.

Ah! Monſieur le Devin, dites-moi la mienne je vous prie.

ARLEQUIN.

Volontiers : il faut que j'éprouve mes talens ſur toi ; donne-moi ta main.

TRIVELIN.

Vous ne me connoiſſez pas, dites-moi d'abord le paſſé, je verrai ſi je vous dois croire pour l'avenir.

ARLEQUIN *lui regardant dans la main.*

Tu as été juſqu'ici un grand fripon ; tu ſors de bon pere & de bonne mere, mais tu ne vaux guéres.

TRIVELIN.

Cela eſt vrai.

ARLEQUIN.

Cependant tu as servi fidellement Belphegor ; voilà le passé. Tu es marié par son secours à une jeune fillette de ton Village, voilà le présent. Il t'enrichira ce soir, voilà le futur.

TRIVELIN.

C'est la vérité.

ARLEQUIN *se réjouissant.*

C'est la vérité. Ah! Madame Proserpine, que je vous ai d'obligation.

TRIVELIN.

Devinez encore, je vous prie, & me dites quelque chose de plus positif.

ARLEQUIN *lui regardant encore dans la main.*

Je le veux bien. Hier garçon, voilà le passé, aujourd'hui marié, voilà le présent, & demain cocu, voilà le futur, il n'y a rien de plus positif.

TRIVELIN.

Voici un avenir qui me chagrine.

ARLEQUIN.

Que tu es benêt, mon ami! Ne vaut-il pas mieux être cocu, que d'avoir une femme vertueuse comme celle de mon Maître ?

BELPHEGOR.

Arlequin a raison. Mais il ne s'agit pas de cela maintenant ; il faut songer à notre affaire. Monsieur Turcaret va donner le bal dans ce Jardin, & c'est

le tems que je prends pour me vanger de lui. Allez promptement vous déguiser, pour vous trouver à ce bal.

TRIVELIN.

Et quel déguisement prendrons-nous.

BELPHEGOR.

Le premier qui vous viendra dans l'esprit ; déguisez-vous en Bohemiens. Mettez une espece de toilette sur votre épaule, il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN.

C'est bien dit, & je dirai la bonne avanture si quelqu'un est curieux de la sçavoir. Et vous, qu'allez-vous devenir ?

BELPHEGOR.

Je vais passer dans le corps de Monsieur Turcaret dont je ne sortirai que par le commandement de Trivelin, afin de lui procurer une somme considerable.

ARLEQUIN.

Que nous partagerons ensemble ?

TRIVELIN.

Ah ! j'y consens. Vous allez donc bien tourmenter ce Monsieur Turcaret ?

BELPHEGOR.

Au contraire ce sera un possedé de bonne humeur qui ne fera que parler en chantant. Je ne suis pas un Démon mal-faisant.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai.

BELPHEGOR.

Cependant tout bon que je ſuis, je veux avertir Trivelin d'une choſe; c'eſt que quand je ſerai ſorti du corps de Monſieur Turcaret pour entrer dans un autre par ſon commandement, il ſe garde bien de me commander rien davantage, je ne lui obéirois pas.

TRIVELIN.

Ne craignez rien, j'exigerai une ſomme ſi forte de Monſieur Turcaret pour vous faire ſortir, que je n'aurai plus beſoin de rien quand on me l'aura payée.

BELPHEGOR.

Ce ſont tes affaires : mais voici déja des Maſques; le bal va commencer, éloignons-nous, & allons nous concerter enſemble ſur la maniere dont nous devons nous conduire dans tout ceci.

SCENE III.

LE BAL.

Pluſieurs Maſques entrent en danſant.

UN MASQUE chante.

LA nuit tous chats ſont gris,
Le Bal eſt l'aſſemblage
Des Jeux & des Ris,
Sous un beau maſque un laid viſage
Y paſſe ſouvent pour Cypris.
On y prend Fanchon pour Cloris,
Le Magot pour un Adonis,
L'Agioteur pour le Marquis,
Et le fou pour le Sage :
La nuit tous chats ſont gris.

On danſe.

SCENE IV.

Le Bal continue.

ARLEQUIN & TRIVELIN en Bohemiens, l'un a un Tambour de Basque, & l'autre des Cliquettes.

ARLEQUIN *chante.*

AU bruit de nos Tambours & de nos Cliquettes,
Accourez, Amans curieux :
Si sur la foi de nos sornettes
Vous croyez devenir heureux,
Déja vous l'êtes.

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, TROUPE DE MASQUES.

LE DOCTEUR.

AH ! Meſſieurs, tout eſt perdu ; Monſieur Turcaret eſt devenu fou, il ne peut plus dire un mot ſans chanter.

TRIVELIN.

Bon, voilà un tour de Monſieur Belphegor ! hé contez-nous un peu cela ?

LE DOCTEUR.

Nous nous étions retirés enſemble au bout du Jardin pour concerter une maſcarade, lorſque tout à coup ſon viſage a changé ; il s'eſt plaint d'une colique affreuſe, il eſt tombé évanoui ſur un lit de gazon, & dans le tems que j'appellois du ſecours, il s'eſt relevé, & s'eſt mis à chanter.

ARLEQUIN *riant.*

Mais vraiment, voilà une folie bien agréable.

LE DOCTEUR.

Comment, il ſemble que vous vous réjouiſſiez de ſon malheur.

ARLEQUIN.

Nous rions de votre erreur ; vous croyez Monsieur Turcaret fou, & il est possédé d'un Lutin.

LE DOCTEUR.

Possédé d'un Lutin ! qui vous a dit cela ?

ARLEQUIN.

Bon ! est-ce que nous ne devinons pas tout nous autres ?

LE DOCTEUR.

Mais pourquoi ce Lutin s'est-il adressé plûtôt à Monsieur Turcaret qu'à un autre ?

ARLEQUIN.

Je devine que c'est pour le punir des cruautés qu'il exerce tous les jours envers le malheureux Rodric.

LE DOCTEUR.

Comment, ce Rodric a donc des amis en Enfer ?

ARLEQUIN.

Bon, tous les Diables sont ses confréres.

LE DOCTEUR.

Je n'entens point cette énigme-là ?

ARLEQUIN.

On vous l'expliquera.

LE DOCTEUR.

Quoiqu'il en soit, c'est moi qui fait les affaires de Monsieur Turcaret, & je vais le porter à se désister de ses poursuites, & à laisser en paix le malheureux

Rodric, quoiqu'à parler franchement je ne le trouve guéres en état d'entendre raiſon. Le voici, voyez comme il a les yeux hagards.

SCENE VI.

Mr. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, TROUPE DE MASQUES.

Mr. TURCARET *entre en chantant.*

QU'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne,
Rien déſormais ne m'étonne,
Je ne crains ni le froid ni le chaud,
J'ai réaliſé comme il faut.

LE DOCTEUR.

C'eſt fort bien fait à vous, Monſieur Turcaret, mais laiſſez-là vos Chanſons pour m'écouter; vous n'êtes pas ſi heureux que vous penſez, croyez-moi.

Mr. TURCARET *chante.*

J'ai toujours ma caiſſe remplie,
J'ai de la ſanté, je ſuis vigoureux;
Tantôt Cloris, tantôt Silvie,
Je bois de tous vins, je joue à tous jeux.

Qui peut ainſi paſſer la vie,
Peut avec raiſon ſe dire heureux.

Mr. LE DOCTEUR.

Mais, Monſieur Turcaret, au milieu de l'opulence où vous êtes, je m'étonne que vous pourſuiviez avec tant de rigueur le malheureux Rodric, pour les ſommes que vous prétendez qui vous ſont dues; les intérêts que vous avez exigés de lui, ont paſſé de beaucoup le principal, il eſt dans la derniere miſére, & vous devriez avoir pitié de lui.

TURCARET *chante.*

C'eſt un plaiſir pour mes ſemblables,
De voir les autres miſérables,
Ils ne s'embarraſſent que d'eux.
Et moi la pitié ne peut naître;
Si tout le monde étoit heureux.
Quel plaiſir aurois-je de l'être?

LE DOCTEUR.

Hélas! on voit bien que cet homme-là a le diable au corps. Mais à propos de diable, voici ſa femme.

SCENE VII.

Mr. TURCARET, Me. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, TROUPE DE MASQUES.

Me. TURCARET.

AH ! Meſſieurs, que viens-je d'apprendre ! on dit que mon mari eſt poſſédé d'un Lutin !

LE DOCTEUR.

Il n'eſt que trop véritable.

Me. TURCARET.

Et où eſt-il ce Lutin, que je lui arrache les yeux ?

LE DOCTEUR.

Il eſt dans le corps de votre mari.

Me. TURCARET.

Oh ! je l'en ferai bien ſortir à bons coups de bâton.

ARLEQUIN *frappant ſur Monſieur Turcaret & ſur le Docteur.*

Je m'en vais me charger de ce ſoin. Allons Monſieur le Lutin, ſortez au plus vîte.

Me. TURCARET.

Et à quoi ſongez-vous donc ? vous battez mon mari ?

LE DOCTEUR.

Et vous me frappez auſſi ! avez-vous perdu l'eſprit ?

ARLEQUIN.

C'eſt que je voulois toucher le Diable par bricolle.

LE DOCTEUR.

Cela n'eſt pas néceſſaire, je vais le conjurer, moi. Eſprit malin, dis-nous qui tu es ? Il nous va répondre par la bouche de Monſieur Turcaret apparemment !

BELPHEGOR *par la bouche de Monſieur Turcaret, chante.*

Je ſuis un Démon
Inviſible,
Mais ſenſible :
Belphegor eſt mon nom.

LE DOCTEUR.

Belphegor ! ce Diable ne m'eſt pas inconnu...

BELPHEGOR *par la bouche de Monſieur Turcaret, chante.*

Je ſuis dans le Corps
De ce galant homme,
Et l'on ne m'en mettra dehors
Qu'avec une très groſſe ſomme.

LE

LE DOCTEUR.

Ah ! ah ! le diable eſt intéreſſé.

Me. TURCARET.

Mais, pourquoi a-t-il choiſi le corps de mon mari, plûtôt qu'un autre ?

ARLEQUIN.

Il eſt permis de prendre ſon bien où l'on le trouve.

Me. TURCARET.

Comment ?

TRIVELIN.

Hé ! oui : ne ſçavez-vous pas qu'il y a long-tems que tout le monde donne votre mari à tous les Diables :

Me. TURCARET.

Que je ſuis malheureuſe ! mais, n'y a-t-il point de reméde à cela !

LE DOCTEUR.

Laiſſez-moi faire, je vais conjurer l'eſprit en latin, c'eſt une langue qui a beaucoup de force ſur les Lutins :

Cacodæmon exi ex iſto corpore.

BELPHEGOR *par la bouche de Turcaret.* *Nolo.*

LE DOCTEUR.

Il dit qu'il ne veut pas en ſortir.

Et hoc te non tædet habitare ?

BELPHEGOR *par la bouche de Turcaret.* *Non te leo.*

LE DOCTEUR.

Ah ! Meſſieurs, le Diable a fait un ſoléciſme, il ne ſçait pas la Grammaire, il ignore la régle des Verbes *Paniter*, *Tædet*, *Pudet*, *Miſeret*.

ARLEQUIN.

Il n'eſt pas ſurprenant que le Diable devienne ignorant en parlant par la bouche d'un Financier.

TRIVELIN.

Aſſûrément ; mais ſans tant vous tourmenter, ſi l'on me veut payer la ſomme que je demanderai, je vais dans le moment envoyer le Diable à tous les Diables.

Me. TURCARET.

Comment ! Eſt-ce que vous avez pouvoir ſur les Eſprits ?

TRIVELIN.

Sans doute.

Me. TURCARET.

Et que me demandez-vous, pour délivrer mon mari ?

TRIVELIN.

Rien, quand l'affaire ſera faite.

Me. TURCARET.

Voilà un galant homme.

TRIVELIN.

Mais je veux cent mille écus avant que de l'entreprendre.

Me. TURCARET.

Cent mille écus! il vaut autant que le Diable emporte mon mari.

ARLEQUIN.

Voilà une femme terriblement tendre.

LE DOCTEUR.

Allons, Madame, il faut faire un effort : si vous étiez en pareil cas, Monsieur Turcaret ne vous abandonneroit pas ainsi.

TRIVELIN.

C'est ce qu'il faut éprouver. Je vais faire passer le Lutin dans le corps de Madame ; mais quand il y sera, il n'en sortira pas si aisément, & il me faudra le double de ce que je demande.

Me. TURCARET.

Ne vous avisez pas de me jouer ici quelque tour de votre métier.

TRIVELIN.

Allez donc me chercher les cent mille écus.

Me. TURCARET.

Mais je voudrois sçavoir auparavant si vous avez le pouvoir que vous dites.

TRIVELIN.

Comment, vous en doutez ? je vais vous en donner des preuves. *Huſt, Muſt.*

Le Théâtre paroît tout en feu, les Iſſes du Jardin pouſſent des Gerbes d'artifice.

Me. TURCARET.

Miséricorde ! qu'eſt-ce que tout ceci ? Voilà mon Jardin tout en feu ; il va ſe communiquer à la maiſon : je ſuis ruinée.

TRIVELIN.

Cela vous apprendra à douter de mon pouvoir.

ARLEQUIN.

Ma foi, cela eſt effroyablement beau.

Me. TURCARET.

Ah ! Monſieur, je vais vous chercher les cent mille écus, éteignez au plûtôt cet embraſement.

TRIVELIN.

Allez donc au plus vîte.

SCENE VIII.

Mr. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, MASQUES.

LE DOCTEUR.

JE ſuis tous effrayé de ce que je viens de voir ; amitMonſieur, qui vous a donné ce pouvoir ſurprenant ?

TRIVELIN.

C'eſt l'Aſtre prédominant, qui au jour de ma

naiſſance.... influant perpendiculairement..... comme qui diroit.... mais il eſt inutile de vous expliquer cela, vous n'y comprendriez rien.

LE DOCTEUR.

Non, aſſûrément, de la maniére dont vous vous engagez à me l'expliquer. Mais je conçois que votre pouvoir s'étend bien loin.

ARLEQUIN.

Oh! ſi loin, que ſi vous voulez, il vous va faire prendre racine dans ce jardin, & vous y métamorphoſer en concombre.

LE DOCTEUR.

Qu'il n'en faſſe rien. Mais que cherchent ici ces gens?

TRIVELIN.

Parbleu, ce ſont les Sergens de ce matin qui pourſuivoient Monſieur Belphegor, je les reconnois.

SCENE IX.

Monſieur TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, DEUX SERGENS, Pluſieurs ARCHERS & MASQUES.

I. SERGENT.

BOn ſoir Monſieur le Docteur; nous venions dire à Monſieur Turcaret que ce matin nous avons manqué ſon homme par la fourberie d'un certain manant qui s'eſt moqué de nous ; mais ce manant-là tombera quelque jour ſous nos pattes.

TRIVELIN.

Tu paſſeras auparavant par les miennes.

ARLEQUIN *à Trivelin.*

Change-moi ce drôle-là en cornichon.

LE DOCTEUR.

Ah ! Monſieur le Sergent, il n'eſt pas tems de parler d'affaires, Monſieur Turcaret eſt poſſédé d'un Lutin qui fait ici des ravages effroyables ; tout-à-l'heure ce Jardin étoit tout en feu.

UN SERGENT.

Ah ! que m'apprenez-vous ! Et ne peut-on pas remédier à cela ?

LE DOCTEUR.

Voilà un Magicien qui s'eſt engagé à le faire, moyennant cent mille écus que Madame Turcaret lui eſt allé chercher.

UN SERGENT.

Comment ! & c'eſt notre homme de ce matin ? Ne vous y fiez pas, c'eſt un coquin qui a reçû notre argent pour nous tromper ; & d'ailleurs comment auroit-il ce pouvoir ? c'eſt un Payſan.

ARLEQUIN *lui donnant de ſa batte.*

Apprenez à reſpecter la Magie.

SCENE X.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, DEUX SERGENS, Pluſieurs ARCHERS, Monſieur TURCARET, Madame TURCARET, MASQUES.

Me. TURCARET *apportant deux ſacs*

TEnez, Monſieur, voilà cent mille écus en or, bien comptés.

TRIVELIN.

Celà me va diablement charger.

ARLEQUIN *prenant un ſac.*

Je vais vous ſoulager de la moitié.

TRIVELIN *faiſant quelques layis.*

Remarquez bien, Meſſieurs, ce tour-ci.

Démon, je te commande de ſortir du corps de Monſieur Turcaret, & de paſſer dans celui d'un de ces Meſſieurs.

BELPHEGOR

BELPHEGOR *par la bouche de Monſieur Turcaret, chante.*

Sans que rien me retienne
J'obéis à ta voix,
Mais qu'il te ſouvienne
Que c'eſt pour la derniére fois.

TURCARET.

Ah ! que je me ſens ſoulagé ! où ſuis-je, & d'où viens-je !

I. SERGENT *chante, ſentant Belphegor entrer dans ſon corps.*

Ah ! je reſſens des douleurs effroyables,
Je ne ſçai point ce que c'eſt que cela ;
J'ai dans mon corps une troupe de Diables,
Et c'eſt à qui plus me tourmentera :
L'un me déchire,
L'autre me tire,
Et je ne ſçai qui d'eux l'emportera.

II. SERGENT.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, & qu'eſt-ce que vous avez fait entrer dans le corps de mon camarade ?

ARLEQUIN.

Le Démon Belphegor : & comme il a trouvé la place occupée par d'autres Diables, ils ſe battent

là-dedans.... comme tous les Diables? mais je vais les mettre d'accord.

(*Il donne des coups de sa batte sur le dos du Sergent*)

II. SERGENT *à Trivelin.*

Ah! malheureux, qu'as-tu fait?

TRIVELIN.

J'ai donné un Sergent au Diable, voyez-le grand malheur.

II. SERGENT.

Le malheur retombera sur toi, car je l'ai bien entendu; ton pouvoir est fini, & nous t'allons mettre entre les mains de la justice pour te faire brûler comme Sorcier.

TRIVELIN *au premier Sergent.*

Monsieur Belphegor ne souffrira pas cela, n'est-il pas vrai?... Mais il ne répond rien.

ARLEQUIN.

C'est qu'il ne peut plus rien pour toi. Qu'il te souvienne de ce qu'il t'a dit tantôt.

TRIVELIN.

Ah! je l'avois oublié: Seigneur Belphegor, ayez pitié de moi, & sortez promptement du corps que vous possédez.

ARLEQUIN.

Il n'en sortira pas, il s'y trouve trop bien.

TRIVELIN.

Et je vous promets de ne vous plus rien demander de ma vie, sortez, je vous en conjure.

ARLEQUIN.

Il n'en fera rien ; il eſt dans ſon creux.

TRIVELIN *aux Sergens.*

Meſſieurs, vous voyez que je fais ce que je puis pour réparer la faute que j'ai faite.

II. SERGENT.

Nous ne nous embaraſſons point de cela, nous t'allons mener en priſon, ſi tu ne délivres tout-à l'heure notre camarade.

TRIVELIN.

Seigneur Belphegor, encore un coup.

ARLEQUIN.

Comme ſi tu ne parlois pas.

TRIVELIN.

Eſt-ce-là la récompenſe de l'avoir ſervi ſi fidellement ?

à part.

Mais je vois bien qu'il faut uſer ici de ſtratagême. Meſſieurs, que je vous diſe un mot en particulier, éloignons-nous un peu.

SCENE XI.

Monſieur TURCARET, Madame TURCARET, ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, SERGENS, ARCHERS, MASQUES.

ARLEQUIN *à part.*

QUe Diable va-t-il faire : je ne ſçaurois le deviner ſans lui avoir regardé dans la main. Que je plains ce miſérable !

LE DOCTEUR.

Et pourquoi Belphegor ne ſort-il pas d'où il eſt ?

ARLEQUIN.

Il faudroit qu'il retournât aux Enfers. Il ne peut plus paſſer dans aucun corps, ſon pouvoir eſt limité.

LE DOCTEUR.

Quel malheur ſeroit-ce pour lui de retourner aux Enfers, puiſque c'eſt ſon pays ?

ARLEQUIN.

S'il y retournoit avant le tems qui lui eſt preſcrit, Pluton lui feroit ſouffrir des tourmens terribles, il eſt ſévére en diable ſur ces matiéres ; mais quel bruit entens-je ?

On entend le bruit du Tambour,

SCENE XII.

Monſieur TURCARET, Madame TURCARET, ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, Premier SERGENT, ſecond SERGENT, & les autres Acteurs

Second SERGENT.

C'Eſt une femme qui fait battre la Caiſſe pour retrouver un mari perdu.

ARLEQUIN.

Ah! bon pour cela. Il n'y a guére de mari qui en fit autant.

TRIVELIN.

Grande, grande nouvelle, Seigneur Belphegor, Madame Honeſta votre femme, vient d'arriver, & c'eſt elle qui vous fait reclamer.

BELPHEGOR *par la bouche du premier Sergent.*

Ah! retournons au plus vîte aux Enfers.

TRIVELIN.

Bon, le voilà parti, mon ſtratagême a réuſſi, je ſçavois bien qu'il aimeroit mieux retourner à tous les Diables, que de revoir ſa femme.

LE DOCTEUR.

Expliquez-nous tout ceci : nous connoiſſons Madame Honeſta, & ſon mari Rodric.

TRIVELIN.

Hé bien ! ce Rodric n'étoit autre que Belphegor, que Pluton avoit envoyé ſur la Terre pour éprouver ſi les maris qui ſe plaignoient de leurs femmes, avoient raiſon. Mais nous vous conterons tout cela une autre fois, ne ſongez maintenant qu'à vous réjouir, puiſque le Diable vous a fait le plaiſir de vous abandonner.

FIN.

On continue le Bal, & le tout finit par des Vaudevilles.

I. MASQUE.

AMans, que rien ne vous étonne,
Quoiqu'on oppose à vos raisons
Des chansons :
Lorsque l'Horloge carillonne,
L'heure du Berger n'est pas loin,
Ayez soin
De saisir l'instant qu'elle sonne.

II. MASQUE.

Il n'est qu'un certain tems pour plaire,
Iris, vendez cher aux Amans
Vos beaux ans ;
Vers la fin de votre carriere,
Vous payerez à votre tour
A l'Amour,
Tous les frais qu'il aura pû faire.

III. MASQUE.

Lorſque dans l'Hymen on s'engage,
Tout plaît, parce qu'il eſt nouveau,
C'eſt le beau ;
Mais deux jours après on enrage
Du mauvais marché qu'on a fait.
C'eſt le laid :
On n'a plus d'eſpoir qu'au veuvage.

IV. MASQUE.

Femme trop ſage me déſole,
Et ſa vertu fait trop de bruit
Jour & nuit ;
J'aime mieux une jeune folle,
Et ſi je ſuis, d'être cocu,
Convaincu,
Nombre que je vois m'en conſole.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Si l'on vous demande à la porte,
Belphegor a-t-il réjoui ;
Dites, oui.

Si quelqu'un parle d'autre sorte,
Et veut par contradiction
Dire non,
Dites .... Que le Diable l'emporte.

Fin du Divertissement.

LE FLEUVE D'OUBLI,

COMEDIE,

REPRÉSENTÉE PAR LES *Comédiens de Son Alteſſe Royale Monſeigneur* LE DUC D'ORLEANS, *en* 1722.

ACTEURS.

LE FLEUVE LETHE'
UNE NYMPHE du Fleuve.
TRIVELIN, Diſtributeur des Eaux.
UN MARQUIS du hazard.
SPINETTA, médiſante.
UN INGRAT.
VIOLETTE, femme amoureuſe de ſon mari.
UN APOTICAIRE.
UN GASCON.
TROUPE DE MORTELS, qui viennent boire des Eaux du Fleuve Lethé, pour oublier leurs chagrins

La Scene eſt aux Enfers.

LE FLEUVE D'OUBLI;

COMEDIE.

Le Théâtre repreſente un Bois agréable, au milieu duquel les Eaux du Fleuve Léthé coulent lentement : ce Dieu accoudé ſur ſon Urne chante les paroles ſuivantes.

COmme mes Eaux, le tems coule ſans ceſſe,
Le paſſé ne peut revenir :
Perdez en le ſouvenir,
Sage Vieilleſſe.
Ne comptez point ſur l'avenir,
Folle Jeuneſſe.
Jouiſſez du préſent qui va bien-tôt finir,

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN *seul.*

ENfin voici le Procès des Maris & des Femmes terminé à l'amiable ; & par la faveur de Belphegor qui m'a amené avec lui dans ce Pays, me voilà Distributeur en chef des Eaux du Fleuve Léthé. Pluton a ordonné à Mercure de publier dans l'autre Monde que tous les Mortels dans ce jour pouvoient venir ici librement boire de ces Eaux pour oublier leurs chagrins ; je crois que nous aurons bonne Compagnie, car il y a là-haut bien des mécontens.

Ce Fleuve a dit-on la vertu de faire oublier aux morts tout ce qu'ils ont été. Mais il ne fait perdre aux vivans que le souvenir des choses qu'ils ont dessein d'oublier.

Eprouvons un peu cela : j'ai dessein d'oublier mon ignorance ; car l'emploi dont Pluton m'a honoré demande un homme capable de l'exercer.

Il boit.

Bon, me voilà déja à demi Sçavant ; mais ce n'est pas assez, car un demi sçavant est souvent plus sot qu'un ignorant.

Buvons encore un coup pour devenir ſçavant tout-à-fait.

Il reboit.

Ah ! ma foi maintenant il me monte trop de ſçavoir à la tête, & je crains que cela ne m'enyvre.

Mais voici déja un Mortel qui s'avance vers ces lieux. Qu'il a l'air ſuffiſant.

SCENE II.

LE MARQUIS, TRIVELIN.

LE MARQUIS.

HOla l'ami, dis-moi un peu. Eſt-ce ici que l'on diſtribue les Eaux du Fleuve Léthé ?

TRIVELIN.

A qui cet homme-là croit-il parler ? Que demandez-vous ?

LE MARQUIS.

Je demande à boire ; qu'on me rinſe un verre.

TRIVELIN.

Eſt-ce que vous me prenez ici pour un Garçon de Cabaret ?

LE MARQUIS.

Et qui êtes-vous donc ?

TRIVELIN.

Apprenez que je ſuis le Diſtributeur en chef de ces Eaux.

LE MARQUIS.

Qui diable auroit crû cela, à vous voir dans un tel équipage ?

TRIVELIN.

Apprenez encore à ne jamais juger des gens par leurs habits.

LE MARQUIS.

Cela eſt plaiſant ; je viens ici pour oublier, & cet homme dit ſans ceſſe d'apprendre.

TRIVELIN.

Par exemple, ſi l'on jugeoit des gens par leurs habits, on vous prendroit pour un honnête homme.

LE MARQUIS.

Eſt-ce que je ne le ſuis pas.

TRIVELIN.

Nous l'allons voir ; que demandez-vous ?

LE MARQUIS.

Je vous l'ai déja dit ; je demande de vos Eaux pour oublier bien des choſes.

TRIVELIN.

Cela vous ſera aiſé, puiſque ſans en avoir bû vous avez oublié de m'ôter votre chapeau.

LE MARQUIS.

Il faut donc ici bien des cérémonies ? Je ſuis un Marquis de fraîche datte, qui ayant trouvé le ſecret de gagner un million en moins de ſix mois, voudrois oublier que j'ai été ci-devant petit Commis.

TRIVELIN.

TRIVELIN.

Petit Commis ? ah ! je ne m'étonne plus ſi vous m'avez abordé le chapeau ſur la tête ; ceux de la Douane ne l'ôtent à perſonne.

LE MARQUIS.

Laiſſons cela, & me dites ſi me voyant aujourd'hui dans l'opulence, je ne pourrois pas par le ſecours de vos Eaux, oublier ce que j'ai été ?

TRIVELIN.

Vous n'avez pas beſoin d'en boire pour cela : vous n'avez qu'à faire comme vos pareils.

LE MARQUIS.

Il m'arrive tous les jours des avantures terribles. Dernierement ayant maltraité mon Cocher, il eût l'inſolence de me dire qu'il s'en plaindroit à mon Pere qui avoit été jadis ſon Camarade.

TRIVELIN.

Votre pere étoit donc un Fiacre ?

LE MARQUIS.

Quoiqu'il en ſoit, il n'eſt pas agréable que les gens vous faſſent reſſouvenir de ces ſortes de choſes.

TRIVELIN.

Hé, mais de cette façon ce n'eſt pas vous qui devez boire des Eaux de l'Oubli, mais tâchez d'en faire boire à ceux qui vous connoiſſent.

LE MARQUIS.

Et comment pouvoir y parvenir ?

TRIVELIN.

Ils feront comme s'ils en avoient bû, quand ils verront que vous n'avez pas dessein d'en boire. Croyez-moi, n'oubliez pas votre premier état. Le souvenir des peines passées est la rocambole des plaisirs présens. Mais voici une Dame qui me paroit bien alerte, sçachons ce qu'elle demande.

SCENE III.

TRIVELIN, SPINETTA.

SPINETTA.

Signore, sono vostra serva.

TRIVELIN.

Ah! ah! c'est une Italienne. Vous venez apparemment, Madame, chercher de nos Eaux pour en faire boire à votre Mari pour lui faire oublier sa jalousie.

SPINETTA.

Non Signore, non ho marito.

TRIVELIN.

Ah! je vois ce que c'est, vous êtes une Veuve qui voudriez oublier votre douleur. Croyez-moi, la vûe d'un joli homme a plus de pouvoir pour cela que toutes les Eaux de notre Fleuve.

SPINETTA.

Non sono, ne maritata, ne vedoua, sono fanciulla.

TRIVELIN.

Ah! vous êtes fille. Eh bien, est-ce que vous voudriez oublier ce nom-là? vous n'avez qu'à parler, il y a encore pour cela des remedes plus specifiques que nos Eaux.

SPINETTA.

No no, amo troppo la mia liberta.

TRIVELIN.

Et comment vous appellez-vous?

SPINETTA.

Spinetta.

TRIVELIN.

Spinetta? ah! le joli nom. Mais Mademoiselle Spinetta, ne pouriez-vous point parler François, il me semble que je vous entendrois mieux?

SPINETTA.

Tout comme il vous plaira; j'ai dix langues en mon commandement.

TRIVELIN.

Tant pis, car il y a bien des femmes qui en ont trop d'une.

SPINETTA.

Vous avez bien raison, & c'est ce qui m'amene ici: je m'apperçois tous les jours que tous ceux qui me connoissent me fuyent comme la peste, disant que je suis trop médisante; & je viens

ſçavoir ſi vos Eaux ne pourroient point me guérir de ce défaut-là.

TRIVELIN.

Eſt-ce que ſans cela vous ne pouriez pas vous taire ?

SPINETTA.

Et le moyen de me taire ? Je ſçai que le vieux Damis qui n'avoit travaillé toute ſa vie que pour s'acquerir de la réputation, vient de la vendre à beaux deniers comptans.

Je ſçais que la prude Hortenſe ne fait montre de ſa vertu que pour faire achetter plus cher ſes faveurs.

Je ſçais que le Conſeiller Doux-ſot fait publiquement le jaloux de ſa femme, & la conſeille en particulier ſur le choix de ſes Galants.

Je ſçais que la Veuve la Fardiere, dont le mari eſt mort il y a vingt-ans, ne s'en donne aujourd'hui que vingt-cinq.

Je ſçais que le cagot Nitouche qui duppe tout le monde par ſon hipocriſie, m'a fait une déclaration d'amour. Et je pourrois me taire ? Faites-moi oublier tout cela, & je me tairai.

TRIVELIN.

Il faudroit donc boire de nos Eaux à tous vos repas.

SPINETTA.

Pourquoi ?

TRIVELIN.

C'eſt que les vices des hommes ſe renouvellent tous les jours. Mais puiſque vous trouvez tant de plaiſir à la médiſance, je ne vous conſeille pas de vous en priver.

Croyez-moi, bûvez de nos Eaux à une autre intention que d'oublier les défauts des autres.

SPINETTA.

J'aurois beaucoup d'envie d'en boire pour oublier tout-à-fait mon Sexe, & devenir homme; vos Eaux auroient-elles ce pouvoir?

TRIVELIN.

Plût au Ciel? nous verrions bien-tôt les Dames venir en foule chez nous.

SPINETTA.

Les hommes n'auroient peut-être pas moins d'empreſſement de devenir femmes, quand ce ne ſeroit que par curioſité.

TRIVELIN.

Ma foi, moi tout le premier.

SPINETTA.

Ah! que ſi j'étois homme, j'en ferois de belles!

TRIVELIN.

Ah! que ſi j'étois femme, j'en ferois de bonnes!

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ferois le contraire de tout ce que je vois faire aux autres.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je rencherirois sur les talens des plus hardies Coquettes.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ferois le plus discret du monde.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je ferois la plus grande parleuse de l'Univers.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je n'imiterois pas ces petits Maîtres qui préferent le plaisir de publier ce qu'ils n'ont pas fait, à celui d'être heureux, & de se taire.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je changerois d'Amans comme de chemises.

SPINETTA.

Ah! que je ne prendrois pas pour Maîtresse de ces capricieuses qui changent tous les jours de goût.

TRIVELIN.

Ah! que je ne prendrois pas pour Amans, de ces grands flandrins, qui attendent qu'une femme fasse toutes les avances.

SPINETTA.

Point de ces belles indolentes qui avec les traits les plus reguliers n'ont rien de piquant.

TRIVELIN.

Point de ces gros essouflés qui se trouvent tout en eau pour avoir monté un Escalier.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ne ferois point de présent aux femmes : tout Amant qui donne n'est jamais bien aimé.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je tirerois de l'un pour donner à l'autre.

SPINETTA.

Enfin si j'étois homme, je ne serois point jaloux ; j'aimerois les femmes pour moi-même, & non pour elles : je ne m'embarasserois point d'en être aimé.

TRIVELIN.

C'est-à-dire que vous les regarderiez comme un mets qu'on sert sur votre table.

SPINETTA.

Sans doute. Par exemple j'aime les perdrix & le poisson, est-ce que je me soucie que le poisson & les perdrix m'aiment ? Mais puisque vos eaux n'ont pas le pouvoir de me faire devenir homme, je n'en boirai pas dans le dessein d'oublier ce qui peut me fournir les moyens d'exercer ma langue, je parlerai plus que jamais ; & puisque je suis condamnée à rester au nombre des femmes toute ma vie, je prétens jouir de tous leurs privileges.

SCENE IV.

TRIVELIN, L'INGRAT.

TRIVELIN.

Mademoiselle Spinetta est une dégourdie. Mais que veut cet homme-ci ? Il me paroît bien rêveur.

L'INGRAT.

Ah ! je respire : me voici enfin arrivé sur les bords du Fleuve d'Oubli ; que je vais boire de ces eaux avec plaisir !

TRIVELIN.

Si je vous le permets. Et à quelle intention en voulez-vous boire ?

L'INGRAT.

Pour oublier toutes les obligations que j'ai à Philandre, qui étoit autrefois de mes amis.

TRIVELIN.

Hé, mais les Ingrats n'ont pas besoin d'en boire ; il n'y a rien de si facile pour eux que d'oublier les bienfaits, & vous me paroissez du nombre.

L'INGRAT.

Il est vrai.

TRIVELIN.

Et vous osez l'avouer ?

L'INGRAT.

L'INGRAT.

Tous ceux qui ne l'avouent pas, le ſont-ils moins que moi ? Je ſuis ingrat par indolence, ils le ſont par malignité.

TRIVELIN.

Ingrat par indolence.

L'INGRAT.

Oui. Quand je ne vois point Philandre je ne m'en ſouviens plus, je néglige les occaſions de le ſervir ; & quand il paroit à mes yeux, je me fais des reproches à moi-même du peu de reconnoiſſance que j'ai de ſes bienfaits ; c'eſt pourquoi je l'évite tout autant que je puis.

TRIVELIN.

Hé pourquoi l'éviter ?

L'INGRAT.

Je n'ai plus beſoin de lui ; que diable faire d'un ami inutile ?

TRIVELIN.

Et a-t-il beſoin de vous ?

L'INGRAT.

Sans doute, je pourrois lui rendre ſervice dans le poſte où il m'a fait parvenir ; mais il me faudroit faire des pas, & je n'aime à me donner de la peine que pour moi.

TRIVELIN.

Voilà en effet une grande indolence.

L'INGRAT.

Je cherche des raiſons pour l'autoriſer.

TRIVELIN.

Et quelles raiſons pouvez-vous trouver ?

L'INGRAT.

Que Philandre a fait beaucoup pour moi, mais qu'il pouvoit faire davantage. Qu'il a peut-être eu ſes vûes en m'obligeant. Que l'amour propre y a eu beaucoup de part. Enfin, qu'il n'a pas continué à m'obliger toujours de même.

TRIVELIN.

Voilà de belles raiſons pour autoriſer votre ingratitude ?

L'INGRAT.

Il eſt vrai qu'elles ne valent pas grand'choſe, & que mes remords les combattent terriblement, c'eſt pourquoi je viens boire de vos eaux pour me tranquilliſer là-deſſus.

TRIVELIN.

Oh ! parbleu vous n'en boirez pas avec une telle intention.

L'INGRAT.

Et je vous en conjure ; je vous en aurai une éternelle obligation, je m'en ſouviendrai toute ma vie.

TRIVELIN.

Oui-dà, comme des ſervices que vous a rendu votre ami. Croyez-moi, buvez-en plûtôt pour oublier

votre indolence, en ce cas je vous permets d'en boire.

L'INGRAT.

Ma foi, je suivrai votre conseil, & je commence à concevoir qu'un ingrat est un monstre à fuir en tous lieux.

SCENE V.

TRIVELIN, VIOLETTE,

TRIVELIN.

SI tous les Ingrats venoient boire de nos eaux, notre Fleuve seroit bien tôt tari. Mais écoutons cette femme.

VIOLETTE.

Monsieur, je voudrois bien boire de vos eaux pour oublier mon mari.

TRIVELIN.

Est-il mort?

VIOLETTE.

S'il étoit mort qu'aurois-je besoin de vos eaux pour l'oublier? huit jours en auroient déja fait l'affaire.

TRIVELIN.

Si bien que vous voudriez l'oublier de son vivant. Hé pourquoi?

VIOLETTE.

Parce que je m'apperçois que depuis un tems il m'oublie furieusement.

TRIVELIN.

Vous n'aimez donc pas qu'on vous oublie?

VIOLETTE.

Suis-je d'un âge à être oubliée, & sur-tout aimant mon mari comme je l'aime.

TRIVELIN.

Vous aimez votre mari?

VIOLETTE.

Hélas! je l'aime trop.

TRIVELIN.

Et de quel pays êtes-vous pour aimer trop votre mari? voilà un défaut qu'on ne connoît point dans le nôtre.

VIOLETTE.

Aussi toutes nos voisines se moquent de moi, & disent que j'ai des airs trop bourgeois.

TRIVELIN.

Elles ont raison.

VIOLETTE.

Elles disent que je suis folle de sacrifier ainsi ma jeunesse, & que les maris d'aujourd'hui ne méritent pas qu'on se contraigne pour eux.

TRIVELIN.

En effet, c'est bien pour de tels animaux que les beaux jours des femmes sont faits. De même que

les Irondelles ayant passé ici agréablement le Printems, ne s'en retournent dans leur pays qu'en Automne : tout de même quand une jolie femme a pris sa volée, elle ne doit retourner à son mari que quand elle est sur l'arriere saison. Il y a bien des maris qui sont trop heureux de s'en contenter.

VIOLETTE.

Ah ! la jolie comparaison.

TRIVELIN.

Je vais vous en donner encore une autre.

Une jeune Coquette est une Terre saisie réellement ; les Amans sont les Créanciers qui la font valoir, & en tirent le revenu jusqu'à la fin du payement, & au bout du tems le fonds retourne au mari.

VIOLETTE.

Cette comparaison vaut bien l'autre ; ainsi je vais boire au plûtôt de vos eaux, pour oublier un homme qui ne mérite pas mon amour.

TRIVELIN.

Mais sans boire de nos eaux, vous pouvez de vous-même l'oublier.

VIOLETTE.

Et comment ?

TRIVELIN.

En vous ressouvenant sans cesse que c'est votre mari : il y a bien des femmes qui n'ont pas d'autre secret.

VIOLETTE.

Cela me meneroit trop loin, & je veux un remède qui me guériſſe tout d'un coup. Après l'idée que vous venez de me donner des maris, je ne ſçaurois trop tôt boire de vos eaux pour oublier le mien.

TRIVELIN.

Buvez-en rasade pour mieux cimenter la choſe. Mais voici une plaiſante figure.

SCENE VI.

TRIVELIN, UN APOTICAIRE.

L'APOTICAIRE.

MOnſieur, je ſuis votre petit ſerviteur. Je ſuis un Maître Apoticaire de la Ville & Fauxbourgs de Paris.

TRIVELIN.

Monſieur, je vous avertis par avance que nos Eaux ne ſe prennent que par la bouche.

L'APOTICAIRE.

Je n'ai pas deſſein d'en prendre autrement; j'en viens boire pour oublier une fâcheuſe idée qui me tourmente depuis quelque tems.

TRIVELIN.

Eſt-ce une idée particuliere?

L'APOTICAIRE.

Non, elle eſt aſſez générale.

TRIVELIN.

Et quelle idée avez-vous encore ?

L'APOTICAIRE.

D'être cocu.

TRIVELIN.

Cette idée-là eſt plus particuliere que vous ne penſez, car le plus grand nombre de ceux qui le ſont ne croyent pas l'être. Voyons d'abord ſi votre idée eſt juſte ? Sur quoi eſt-elle fondée ? ſur votre figure, apparemment ?

L'APOTICAIRE.

Comment ! eſt-ce que j'ai l'air d'un Cocu ?

TRIVELIN.

Ma foi, autant que d'un Apoticaire ?

L'APOTICAIRE.

Voilà, par exemple, ce que je n'aurois jamais crû.

TRIVELIN.

Quoi, vous avez encore d'autres raiſons pour confirmer votre idée ?

L'APOTICAIRE.

Sans doute : mais auſſi j'en ai beaucoup pour la combattre.

TRIVELIN.

Examinons les unes & les autres : ça, voyons d'abord ſur quoi ſont fondés vos ſoupçons.

L'APOTICAIRE.

Je sens de tems en tems que le front me demange.

TRIVELIN.

Bon, cela n'est rien. Ce sont peut-être des Cousins qui vous piquent.

L'APOTICAIRE.

Je rêvai la nuit derniere que j'étois au milieu d'un troupeau de Beliers, & que je broutois avec eux.

TRIVELIN.

Bon, c'est signe de gloire.

L'APOTICAIRE.

Signe de gloire ; je croyois que c'étoit signe d'affront.

TRIVELIN.

Il faut toujours prendre le contre-pied des songes.

L'APOTICAIRE.

Outre plus, mes enfans ne me ressemblent point.

TRIVELIN.

C'est que vous n'y mettez pas apparemment la derniere main.

L'APOTICAIRE.

Voilà, Monsieur, sur quoi est fondée mon idée.

TRIVELIN.

Voyons les raisons que vous avez pour la détruire.

L'APOTICAIRE.

Ma femme est laide.

TRIVELIN.

Mauvaise raison. Nos petits Maître aujourd'hui

ne ſont pas délicats ; ils préferent la quantité à la qualité. Avec eux tout paſſe.

L'APOTICAIRE.

Ma femme ne ſe ſoucie pas des hommes.

TRIVELIN.

Quelle preuve avez-vous de cela ?

L'APOTICAIRE.

Elle ne ſe ſoucie pas de moi-même, qui ſuis ſon mari.

TRIVELIN.

Eſt-ce que les femmes mettent les hommes au nombre des animaux raiſonnables ?

L'APOTICAIRE.

Comment, eſt-ce qu'un mari n'eſt pas un homme ?

TRIVELIN.

Non pas toujours.

L'APOTICAIRE.

Ah ! voici une raiſon bien forte celle-ci. Ma femme me fait confidence de toutes les déclarations d'amour qu'on lui fait.

TRIVELIN.

Cela ne prouve encore rien. Elle peut vous ſacrifier tous ceux qu'elle n'aime pas, pour vous donner le change, & vous endormir ſur ceux qu'elle favoriſe en ſecret.

L'APOTICAIRE.

Cela eſt plaiſant; toutes les raiſons qui pouvoient renverſer mon idée, ne ſont que l'appuyer davantage

TRIVELIN.

Ecoutez, je puis me tromper ; consultez quelqu'un qui soit là-dessus plus habile que moi.

L'APOTICAIRE.

Et c'est ce que j'ai fait aussi ; j'ai même consulté des gens du Corps.

TRIVELIN.

Du Corps des Apoticaires ?

L'APOTICAIRE.

Non des Cocus.

TRIVELIN.

Et qui encore ?

L'APOTICAIRE.

Mon Procureur.

TRIVELIN.

Vous ne pouviez mieux vous adresser ; & que vous a-t-il répondu ?

L'APOTICAIRE.

Qu'il ne croyoit pas l'être lui-même.

TRIVELIN.

Votre Procureur n'a donc pas de grands Clercs ?

L'APOTICAIRE.

Pardonnez-moi, vraiment.

TRIVELIN.

Il ne sçait donc pas la Coutume de Paris ; que ne vous adressiez-vous à votre Notaire ?

L'APOTICAIRE.

Est-ce que les Notaires se connoissent en Cocus ?

TRIVELIN.

Hé parbleu, c'eſt chez eux qu'on va ſigner pour l'être.

L'APOTICAIRE.

Il eſt vrai. Mais je ne crois pas qu'ils gardent de Minutes de ceux qui le ſont.

TRIVELIN.

Du diable, cela couteroit trop de Papier timbré.

L'APOTICAIRE.

Enfin quoiqu'il en ſoit, je n'ai trouvé que vous qui m'ayez parlé juſte; & pour détruire l'idée où vous m'avez confirmé, je vais boire de vos Eaux; car en ces ſortes de matieres l'opinion eſt toujours plus chagrinante que la choſe même. Après tout, le cocuage n'eſt pas une maladie mortelle.

TRIVELIN.

Au contraire, il y a bien des gens qui ne vivent que de cela.

L'APOTICAIRE.

Je le mets au nombre de ces maux qui n'obligent pas même à garder la chambre.

TRIVELIN.

Cela eſt vrai, il n'oblige tout au plus qu'à garder les manteaux. Mais allez boire de nos Eaux, enſuite vous irez faire un tour dans le Bois, & ſurtout, prenez garde d'accrocher votre tête aux branches. Mais voici un drôle qui m'a l'air de ne ſe pas moucher du pied.

SCENE VII.

TRIVELIN, LE GASCON.

TRIVELIN.

QUi êtes-vous, Monsieur ? Que demandez-vous ?

LE GASCON.

Cadedis, je suis un Cadet de Pezenas qui se fait besoin d'eau.

TRIVELIN.

Ce n'est pas apparemment pour oublier vos scrupules : les Gens de votre Pays ne péchent pas par-là.

LE GASCON.

Je ne laisse pourtant pas d'en avoir. J'ai grand soif d'oublier, & de faire oublier aux autres.

TRIVELIN.

Que voulez-vous oublier encore ?

LE GASCON.

Primo, ma valeur.

TRIVELIN.

Oublier votre valeur ? il y a bien des gens qui croyent en avoir de reste, & qui ne s'en souviennent pas dans l'occasion.

LE GASCON.

Oh cadédis, je ne m'en souviens que trop ; & si je me battois toutes les fois que j'en ai envie, je mettrois bien des gens à bas.

TRIVELIN.

Je le crois.

LE GASCON.

Mais je me représente le chagrin de voir une foule de Veuve & d'Amantes désolées, me venir reprocher la mort de leurs Epoux & de leurs Amans, & l'embarras sur-tout d'être obligé d'importuner tous les jours le Prince pour des graces nouvelles.

TRIVELIN.

Ce n'est pas votre valeur qu'il faut oublier, mais l'envie de vous battre.

LE GASCON.

Item. Je veux oublier l'art de conter choses persuasives aux Dames, & de les rendre d'abord amoureuses de moi ? je n'y sçaurois fournir.

TRIVELIN.

Oh ! sans doute.

LE GASCON.

Je suis l'amour des femmes, & la terreur des hommes, & je souhaiterois que vos Eaux fissent en moi tout le contraire.

TRIVELIN.

C'est-à-dire que vous voudriez être aimé des hommes, & craint des femmes.

LE GASCON.

Je l'avoue, un bon ami me feroit plus de plaisir que la plus belle Maîtresse.

TRIVELIN.

Je vais vous livrer une couple de bouteilles de nos Eaux, serez-vous content ?

LE GASCON.

Comment Cadédis content ! il m'en faut une centaine.

TRIVELIN.

Cent bouteilles ! & pourquoi faire ?

LE GASCON.

Pour en faire boire à tous mes Créanciers, & leur faire oublier ma porte.

TRIVELIN.

Vous en avez donc beaucoup ?

LE GASCON.

Une légion.

TRIVELIN.

Cela me surprend.

LE GASCON.

Vous êtes surpris qu'un Garçon emprunte ?

TRIVELIN.

Non pas, mais qu'on lui prête. Et y a-t-il long-tems que vous leur devez ?

LE GASCON.

Tout au plus cinq ans ; ne sont-ils pas fous de me demander de l'argent, aujourd'hui qu'il est si rare.

TRIVELIN.

S'ils ſont fous aujourd'hui, il y a cinq ans qu'ils l'étoient bien davantage.

LE GASCON.

Si tôt que j'ai emprunté, je ne m'en ſouviens plus : je trouve ces marauts-là bien inſolens, de vouloir avoir plus de mémoire que moi; oh cadédis vos Eaux m'en feront raiſon.

TRIVELIN.

Mais il faut que vous ayez eu bien des amis pour trouver tant de crédit ?

LE GASCON.

Qui moi ? il ſuffit que je ſçache le nom d'un homme, pour lui emprunter de l'argent.

TRIVELIN.

Je ne vous dirai pas le mien.

LE GASCON.

La maudite race que les créanciers, & ſur-tout les Marchands ; il ſemble que ces belitres ne faſſent crédit, que pour avoir le plaiſir de demander de l'argent.

TRIVELIN.

Vous leur faites durer long-tems ce plaiſir-là ?

LE GASCON.

Je leur en donne toutes les fois que j'en reçois de mon Pays.

TRIVELIN.

Le Courier eſt ſouvent volé en chemin.

LE GASCON.

Diriez-vous que je hais tant les Créanciers, que je n'ai jamais voulu être créancier de perſonne.

TRIVELIN.

C'eſt fort bien fait à vous.

LE GASCON.

Mais venons au fait; livrez-moi mes cent bouteilles.

TRIVELIN.

Monſieur, cela m'eſt impoſſible, ſi tous ceux qui ſont Créanciers en prenoient autant, nôtre Fleuve n'y pourroit pas fournir.

LE GASCON.

Comment cadédis, vous me refuſez à moi?

TRIVELIN.

Vous n'êtes pas raiſonnable.

LE GASCON.

Oh ſandis, je les aurai de force ou de gré.

TRIVELIN.

C'eſt ce que nous allons voir.

LE GASCON.

Ecoutez, l'ami, ſongez que je n'ai pas encore oublié ma valeur; cadédis, je jetterai le Fleuve par les fenêtres.

TRIVELIN *au Parterre.*

Garre l'eau. Oh parbleu en faveur de la gaſconnade vous aurez votre affaire, donnez-vous un peu

peu de patience, & allez faire deux ou trois tours dans ces allées, j'aurai ſoin de votre proviſion.

LE GASCON.

Songez au moins à faire bonne meſure, & qu'il n'y ait pas une goute à redire de ce que je demande.

TRIVELIN.

Il n'y manquera rien, je vous aſſûre. Mais voici tous les Mortels, que nos Eaux ont attirés ſur ces bords, qui viennent ſe réjouir, dans l'eſpoir qu'ils ont d'oublier tous leurs chagrins.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Personnes de divers Caractéres, entrent en dansant.

UNE NIMPHE DU FLEUVE *chante.*

EN vain une austére beauté,
Fait vanité
De sa fierté,
Amans, si vous voulez m'en croire,
Pour vous en venger, venez boire,
Au Fleuve Léthé;
Elle prendra toute la gloire,
De sa cruauté,
Si vous en perdez la mémoire.

Entrée de Paysans & de Paysanes.

VAUDEVILLE.

UN PAYSAN.

MA Maîtreſſe infidelle,
Aime le grand Colas, ha, ha, ha,
Ma foi tant pis pour elle,
Je n'en pleurerai pas, ha, ha, ha,
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby,
Je veux boire.

LE GASCON.

A toute heure à ma porte,
Vient nouveau Créancier, hé, hé, hé,
Mais que le diable emporte,
Qui ſonge à les payer, hé, hé, hé,
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby,
Je veux boire.

UNE COQUETTE.

Différente eſt l'eſpéce
D'Amant & de Mari, hi, hi, hi,
L'un folâtre ſans ceſſe,
L'autre jamais ne rit, hi, hi, hi,
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubli,
Biriby,
Je veux boire.

UNE PAYSANNE.

Notre Mari careſſe
Sa Servante Margot, ho, ho, ho,
J'en mourrois de triſteſſe,
Sans ſon Valet Pierrot, ho, ho, ho,
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubli,
Biriby,
Je veux boire.

L'APOTICAIRE.

J'avois pris femme laide,
Pour n'être pas cocu, hu, hu, hu,
Mais c'eſt un vain remede,
Et j'en ſuis convaincu, hu, hu, hu,

Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubli,
Biriby,
Je veux boire.

ENTRE'E GE'NE'RALE.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHEC